

# MAGLORIA

MODERNE ROCK

M 1621 - 1 - 18 Frs

ROCK  
FUNK  
&  
ELECTRO

PRINCE,

Le Maudit.

Le son de

WASHINGTON.

+

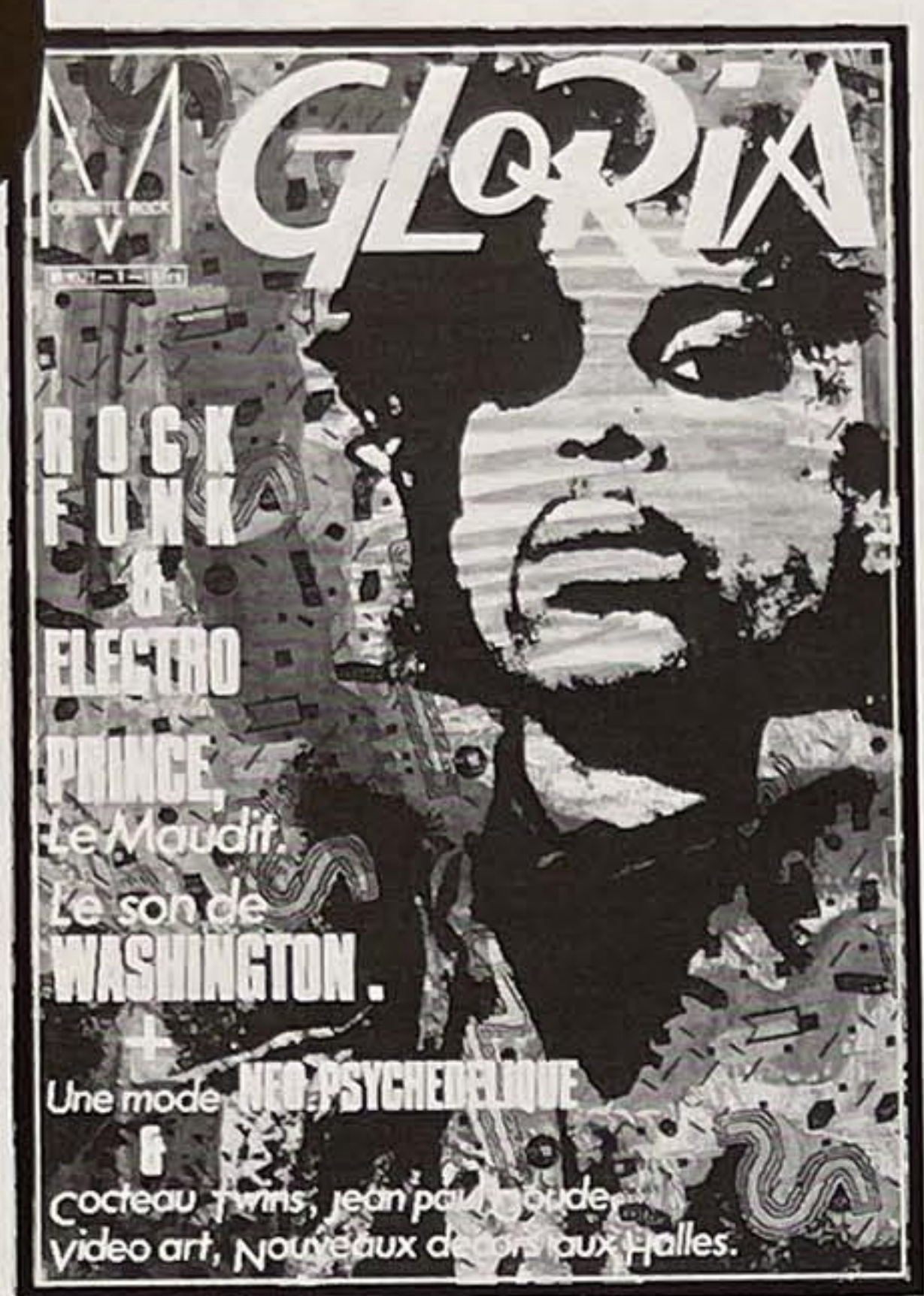
Une mode NEO-PSYCHEDELIQUE

&

Cocteau Twins, Jean Paul Goude,  
video art, Nouveaux décors aux Halles.



# JANVIER 85



TOFFE & GERBAUD / PHOTO X

## INTERIEUR

INSTANTS GLORIA :	4
MUSIQUE	6
LIVRES	8
CINÉMA	10
FASHION	
IMPACTS :	12
L'AUREORE FRAGILE	
MOTEURS :	14
ROBERT SMITH	15
SADE	
CHOCS :	16
PRINCE, LE MAUDIT	18
LES CERVEAUX DU FUNK	20
ÉLECTRO, DIX ANNÉES SURVOLTÉES	22
WASHINGTON : LE NOUVEAU SON	
INTERVIEW :	26
JEAN-PAUL GOUDE, LE MAGICIEN	
VIDÉO :	28
TROIS FORMES D'ART VIDÉO	
LOOK & STYLE :	31
L'ÉLÉGANCE SOBRE DU NÉO-PSYCHÉ	
SCÈNES :	34
NOUVEAUX DÉCORS AUX HALLES	
MUSIQUES CHRONIQUES	36

Unity, Love and Having Fun, nous clament James Brown et Afrika Bambaataa. Un ancien combo punk de Liverpool, qui s'appelle à présent Frankie Goes To Hollywood, nous engage à entrer dans un palais de plaisirs inspiré par William Burroughs, pendant que Johnny Rotten se branche sur ce même Bambaataa pour un disque de sons inouïs.

Ce n'est pas Big Brother qui a envahi 1984, c'est le funk. GLORIA, après John Lydon et Siouxsie a choisi de présenter Prince, le Maudit, tête d'affiche de ce courant qui réchauffe notre hiver. Provocant, excentrique, agressif, violent, il exprime le mélange des genres : funk-rock, funk-punk, électro-funk... Au fil de ce numéro, vous « entendrez » *Purple Rain*, un monde naïf et pervers, vous survolerez dix ans d'électro, un mouvement né dans les poubelles de New York et que New Order a glorifié dans le célèbre *Confusion* le bien nommé.

Washington est aussi le centre d'une musique : en avant-première, tout sur la Go-Go Music, retour au funk traditionnel, à la communion dans de grands concerts au son réel. Excentriques, ceux que nous avons appelés les Cerveaux du Funk ; familiers aux lecteurs de GLORIA, ce sont ces allumés qui font reculer les structures classiques. Leurs noms sont aussi étranges que leurs musiques : Cabaret Voltaire, 400 Blows... Excentrique aussi, Jean-Paul Goude, un des plus grands inventeurs d'images, créateurs de looks, de clips et de spots, il nous expose une conception de l'élégance moderne qui s'illustre dans nos pages de mode.


L'expérience continue : GLORIA au nouveau look, pousse plus loin le bouchon mais reste fidèle à ses vieux amis : Robert Smith, Cocteau Twins, que vous retrouverez aussi le long de ce nouveau, très nouveau numéro. □



PHOTO PETER ANDERSON

Paul Weller, ex-leader de Jam et fondateur du Style Council, enfourche le vélo, symbole futuriste, comme Kraftwerk dans leur *Tour de France*. Encore une référence française pour l'auteur du très bel album *Café Bleu* et des simples *Groovin'* et *Shout*. Jazzy-bluesy, il tente, à l'instar de Joë Jackson et d'Elvis Costello, de créer un « soul blanc ». Inspiration noire pour une musique blanche, « *The beat goes on* ».





MODERNITE ROCK

La déjà célèbre jupe pour hommes de JEAN-PAUL GAULTIER est un pantalon. Coton blanc et ceinture à sequins chromés, une jambe plus ample que l'autre, c'est aussi cela la Modernité Rock. (Voir les pages 31-32-33.) PHOTO XAVIER MARTIN.





D.R.



D.R.

## SAVAGE PROGRESS

Malgré la consonnance un peu dure de leur nom, Savage Progress n'est pas un groupe à treillis et Doc Marten ou, s'ils en mettent, c'est avec autant de style que leur belle chanteuse Glynnis qui s'amuse à marier sur elle des écossais immariables : manteau moitié jaune, moitié vert, chemisier rouge, et, au-dessus des yeux, un maquillage rouge, or et vert en rayures parallèles.

On l'a compris, Savage Progress est un peu africain, un peu funk et il s'intitule *new-wave-fun*.

Glynnis, originaire du Zimbabwe, crée le groupe vers 82 avec Rick (qui était passé par Roxy Music) et Ned, l'anglo-indien aux yeux bleus. Ils seront rejoints plus tard par Carol, une jolie brunette qui tiendra les claviers, ce qui sera mieux que les « backing tapes » utilisés jusqu'alors. En dignes émules de Culture Club, ils mélangent des influences venues des quatre coins de l'ex-Empire et Boy George ne s'y est pas trompé puisque, paraît-il, il aurait été ému jusqu'aux larmes en écoutant leur tube *My Soul Unwraps Tonight* (mon âme se désenveloppe ce soir), musique minimaliste servie par une production du genre « qui sait jusqu'où il faut aller trop loin ».

Prenant ses modèles sur Aztec Camera et Shriekback, Savage Progress n'a rien à voir avec le funk sauvage de Minneapolis ; mais la douceur de la voix de Glynnis et la qualité de ses partenaires permettent de penser que ce groupe a une intéressante carrière devant lui... (Ph. D.) ■

# GLORIA INSTANTS

## TAGO MAGO

Tago Mago, le label parisien qui s'est rendu célèbre par ses éditions limitées (revues-cassettes avec Eyeless In Gaza, This Heat, compilation « Paris-Tokyo », etc.), sort une nouvelle cassette : *Prehistoric Future*, la toute première bande du légendaire groupe allemand Can. Une free-rock session inédite de trente minutes, où l'on retrouve Holger Czukay, Irmin Schmidt, Jaki Liebezeit, Michael Karoli et David Johnson. Le début d'une légende...

— Can, *Prehistoric Future*. Vente par correspondance : 50 francs à envoyer à Tago Mago, 10, rue Augustin-Thierry, 75019 Paris. Distribution également assurée par Madrigal. (P.B.) ■

## LE BOUILLON DE CULTURES

Carmen, c'est de Godard ou de McLaren ? Madame Butterfly une pub pour des saunas ou une nouvelle danse ?

Dans quelques dizaines d'années, on aura peut-être confondu les auteurs et ceux qui s'en inspirent...

Malcolm McLaren, celui qui a tout compris au look et aux mécanismes qu'il entraîne (se souvenir de sa formule : « clothes that tell a story » : des fringues qui racontent une histoire, se lance dans l'opéra.

Il était temps de découvrir que cet art, celui qui correspond le plus au cinéma par l'énormité des moyens qu'il entraîne, pouvait être intégré dans notre bouillon de culture.

Bizet, Puccini, Verdi ; sur un album, tous les grands airs d'opéra, transposés, pervers.

Le sorcier zoulou redevient blanc : comme d'habitude, lancer un mouvement lui suffit. Après avoir découvert Bambaataa (voir GLORIA n° 6) et le son des ghettos, qu'ils soient de New York ou de Seveso, Malcolm McLaren redécouvre l'occident. Non pas celui qu'il a aidé à démolir il y aura bientôt dix ans à partir d'une boutique « SEX » et d'un groupe les « PISTOLS » ; mais un occident qu'il appartient à cette génération de reconstruire, redéfinir.

Le Culture Club (à coup sûr une expression de McLaren) est aussi bien géographique : Amérique, Jamaïque, Afrique du Sud) qu'historique : il remonte dans le temps. Quant à l'illustration, comme, de toutes façons, tout se mélange bien quand les ingrédients sont de bonne qualité, une vidéo inspirée du « Bain Turc » d'Ingres fera l'affaire. Ce n'est pas plus difficile que ça, il suffit d'avoir des idées... sans complexes. (Ph. D.) ■

## DE CAVALE EN CAVALE

Une ouverture en fanfare avec des cuivres tropicaux, des percussions, une batterie et, derrière, souples, légères, sexy, des voix de femmes : *Cocoloco* commence comme *West Side Story*. On devine qu'il s'agit d'un drame au soleil : paroles aiguës comme des sabres, voix d'hommes coupantes comme des ultimatums : « ne sois pas en désaccord, tu serais vite un homme mort ». Dans un mélange espagnol et français, les hommes parodient sur le devant de la scène pendant que les femmes commentent leurs actions d'éclat.

La face deux, appelée *Coco Loco*, en deux mots, est moins dramatique,

moins chanson. Techno et dansante, elle est prête pour le remix. Y passent, comme des repères, certains mots de la chanson : poursuivi... le compte à rebours... qui passe... mais, toujours : le refrain, les femmes, les hanches ondulantes et les cuivres, les percussions, toujours plus chauds.

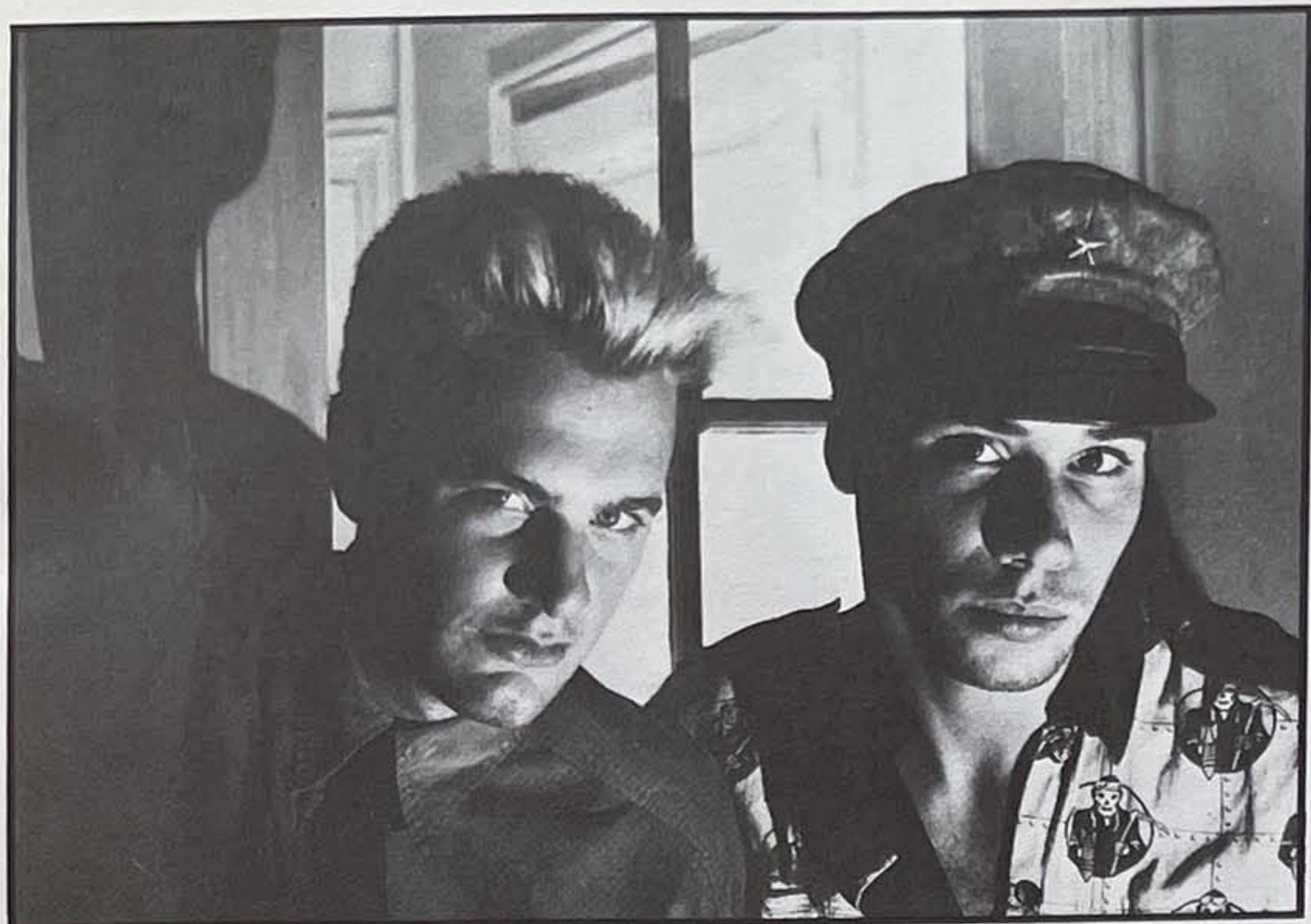
Ce Bandolero 2, produit à Paris dans les meilleures conditions, ne peut que plaire. Plus « mec » et plus net que Paris-Latino, il ne nous étonne pas de ces trois garçons, José, Carlos et Djill qui, dans les années 78, s'appelaient les Guilty Razors... (Ph. D.) ■

## LE RAP DE JIMI HENDRIX

L'aïeul du rap, le toast, sévissait dans les pénitenciers américains des années 50 et 60, en circulant de cellule en cellule à l'heure de la sieste, tel aujourd'hui le « yoyo » de nos maisons d'arrêt modernes.

Textes poétiques à la gloire des prisonniers, écrits et récités par eux-mêmes, les toasts les plus célèbres étaient The Signifying Monkee et Doriella du Fontaine qui, en 1976, ne comptaient pas moins de 100 versions différentes. Dès 1955, certains disc-jockeys de radios locales comme Douglas « Jocko » Henderson passaient volontiers ces récits à l'antenne, sur un backing musical





D.R.

### CAMP SOPHISTO

Funky et glacial, Camp Sophisto, deux garçons de Düsseldorf qui ont choisi d'expérimenter une dance-music industrielle. Une boîte à rythme, une basse et des sons dans la lignée Einstürzende Neubauten, le tout, très électronisé, compose une ambiance violente. The Clash a probablement inspiré à Peter et à George leur look militaire/chic et l'agressivité punk de leur chant. Par ailleurs, Peter a enregistré sous son propre nom un maxi intitulé C.C.C.P. (disques en vente chez New Rose). (R.D.) ■



D.R.

### ARTO & BROCKINGTON

Arto, dandy parisien, prince de la new-wave électronique qui fit parler de lui avec Jacno et Artefact, avant de fonder Mathématiques Modernes. Brockington, homme de la nuit qui hante les clubs. New York, la Côte d'Azur, plus une apparition surprise dans le Superman de Richard Lester. Un nouveau mariage Blanc/Noir, une musique domino, un premier single pour juger. *Foxy eyes*, East Coast side, film noir funky. *Cruising fleet*, West Coast side, electropop jazzy. Un manifeste de dance-music pas comme les autres, tiède et gentiment exotique. (P.B.) ■



très rhythm'n'blues. Et en 1973 un certain Jalal Uridin, alias Ligtin'Rod, leader du groupe black militant The Last Poet enregistre *Hustler's Convention*, recueil de 12 prison-toasts récités sur des compositions musicales de Gene Dinwiddie et Kool & the Gang. Ce disque ne connut évidemment pas un énorme succès commercial, mais fut lâché comme une

### FUNKONS FRANÇAIS

Fin 78. Trois Lyonnais, fous de dance-music, scratchaient dans leur cuisine en rêvant à New York : c'était Graffiti avec Patrick Vidal (ex-Marie et les Garçons et ex-Octobre). Leur premier disque : *Rap Attack* ne fut pas un hit mais on l'entendit quelquefois sur Europe 1. 1980. A Montpellier, Jean, Cathy et Laurent créent Les Arrache Cœurs et célèbrent His Royal Badness Prince. Ils sortent un simple *Les Feuilles Blanches*, chez Reflexes. Succès d'estime. Patrick Vidal rapproche les deux groupes, cela donne : *Un Dimanche d'Hiver* et *Comme au Paradis*. Le ton est donné : c'est le P. Rock de Graffiti : P. for punk ; P. for pop, P. for party. Le P. Rock est funk, le P. Rock a les bases synthés de l'électro, le P. Rock a le street-sound du rap, le P. Rock c'est du funk français. Alleluia ! (T.P.) ■



PHOTO TONY JACOPONELLI



D.R.

### BORDEAUX

Après Rennes et Nancy, Bordeaux lève le voile sur son underground. Un organisme, DMA 2, qui a pour vocation la Défense des Musiques Actuelles, part en guerre contre l'obscurantisme ambiant ! Son instigateur, André Lombardo, invoque aussi le terme de « musique hybride », en l'opposant aux termes de musique « contemporaine » ou « nouvelle ». Il veut faire sortir de l'ombre des

créateurs bordelais qui mêlent musique et performance, et qui s'appellent Zarfati Bund, Yuca Ferdanzen, Thierry Dumaine, etc. Déjà une première cassette est sortie, « Dossier Bordeaux 84 », et le Festival Divergences/Divisions prépare sa seconde édition pour le début de 1985. On y attend aussi Whitehouse, Diseno Corbusier, les Legendary Pink Dots. Mais Bordeaux a déjà une star en herbe : Anne Gillis, vocaliste mutante qui construit une musique fantasmagorique, où la voix et l'électronique se mêlent comme dans une transe irréelle. Deux disques viennent de paraître coup sur coup : *Lxgrin* (malheureusement très mal distribué par Stil à Paris), et *Aha*, sous les auspices de DMA 2 à Bordeaux et de Boudisque à Amsterdam. Deux facettes d'un même projet, deux contributions uniques à une musique de notre inconscient collectif, et qui ressortirait ainsi, érudite par Anne Gillis la frêle, magnétisée par d'invisibles vaudous. Un concert est prévu à Reims pour les prochaines « Musiques de Traverses » en mai 85. — Contact DMA 2 et Anne Gillis : André Lombardo, 1, rue des As, 33600 Pessac. Tél. (56) 07.05.54. (P.B.) ■

bombe dans le Bronx où il déclencha l'explosion rap. Kool Herc, célèbre D.J., déclare : « le rap a deux sources d'inspiration, James Brown et « Hustler's Convention ». Et voici qu'en 1984, l'électro-magicien Bill Laswell mixe un bœuf sur le toast historique : le choc de Ligtin'Rod et de Jimi Hendrix (plus Buddy Miles), se rencontrant par

hasard dans un studio de New York en 68 et rasant sur Doriella Du Fontaine. Depuis la mort d'Hendrix on a bien sorti une centaine de disques inédits. En voici un de plus, d'ailleurs plutôt intéressant grâce à Ligtin'Rod. Mais nous attendons toujours que soient éditées les fameuses sessions avec Mac Laughlin. (F.B.) ■



## FRITZ LANG

Après le massacre de Métropolis par Giorgio Moroder, il était nécessaire de mettre les choses au clair. Le **FRITZ LANG** de Lotte H. Eisner arrive à point nommé. Le grand écrivain de cinéma, auteur de l'extraordinaire *Écran démoniaque*, avait, depuis longtemps, décidé de consacrer un ouvrage définitif à son « vieil ami » Fritz Lang.

Né autrichien, celui-ci avait eu la révélation du cinéma à Paris où il était allé étudier la peinture. Ses films de la période allemande : *Les Araignées* (1919), *Dr Mabuse* (1922), *M. le Maudit* (1931) pour ne citer que les plus connus, avaient frappé ses contemporains par leur aspect prophétique, par la nouveauté des thèmes et le mélange des éléments documentaires et décoratifs.

C'est après une projection de *Métropolis* à Hitler, en 1933, que Fritz Lang s'exilera aux États-Unis, le Führer lui ayant offert de devenir directeur du cinéma allemand. Pris



dans le système hollywoodien, il réussira à se faire reconnaître et cette période sera, elle aussi, féconde en chefs-d'œuvre : *Fury* (1936), *J'ai le Droit de Vivre* (1936), *Chasse à l'Homme* (1941), dénonçant la

menace nazie sous le prétexte du film noir.

Comme en Allemagne, Fritz Lang pourra édifier des décors hallucinants où les personnages semblent perdus et où des jeux de lumière et de

perspectives créeront une atmosphère proche du réalisme fantastique. Aucun aspect de l'industrie ni de l'art du cinéma n'était étranger à son génie : metteur en scène, directeur d'acteur — et des meilleurs : de Marlène Dietrich à Henry Fonda en passant par Edward G. Robinson ou Peter Lorre — décorateur, monteur, c'est tout naturellement qu'il fut reconnu, vers les années cinquante, par la génération de cinéphilos qui allait devenir la Nouvelle Vague et Jean-Luc Godard lui rendra hommage en lui faisant jouer son propre rôle dans *Le Mépris* (1963).

C'est cette évolution fabuleuse que Lotte H. Eisner explore scrupuleusement dans ce livre merveilleusement documenté et réalisé avec la collaboration de Fritz Lang lui-même, ce qui en fait un ouvrage de référence irréfutable. De plus, il est illustré de magnifiques photos restituant l'univers langien dans sa totalité. (B.P. & Ph. D.). Lotte H. Eisner. *Fritz Lang*. Ed. Cinémathèque Française/Cahiers du Cinéma. ■

## LES PIONNIERS DE L'AVENTURE HUMAINE

L'esquimau entre dans son igloo par le réfrigérateur et le pygmée, très cool, regarde sa femme aider le soleil à se coucher. Pendant ce temps un troupeau de gnous s'engouffre dans le métro pour se simplifier la savane tandis qu'un fonctionnaire, en tenue panthère, affronte la jungle des villes et échappe de justesse à une tribu de punks anthropophages.

François Boucq s'inspire de chacun de nos gestes quotidiens pour en montrer l'absurdité sous-jacente. Ancien caricaturiste politique, il crée des personnages monstrueux, aux chairs pantelantes, aux traits bouffis par l'abus de viandes et charcuteries qui semblent être une idée fixe chez lui. Cet humour noir alimentaire et sanguinolent fera le délice des végétariens. (A.E.) *François Boucq. Les pionniers de l'aventure humaine*. Éd. Casterman. Collec. Studio (A suivre). ■

## MUKASHI-MUKASHI

Sous ce titre énigmatique se révèle un voyage dans un Japon qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, intriguait les esthètes européens. La vogue japonaise (déjà) inspirait les dessinateurs comme Aubrey Beardsley, les artisans comme Gallé ou Majorelle et fut, grâce à Robert de Montesquiou, un des principaux éléments de ce qu'on appellera l'Art Nouveau.

Felice Beato, vénitien, et Raimund von Stillfried, baron autrichien, accros de la photo, à cette époque considérée comme une curiosité artistique, rapportèrent du pays du Soleil Levant (comme on disait alors), un reportage extraordinaire.

Tout d'abord, des visages : visages féminins lunaires dont l'expression tient aux quelques traits minces de la bouche bien close, des sourcils hauts. De l'impératrice, figée dans sa tenue d'apparat aux jeunes filles nues à leur toilette, beauté sereine des femmes.

Puis, la société : diverse, insolite, intransigeante (comme en témoignent des clichés d'exécution par crucifixion et décapitation) dont les coutumes sont mises en scène à travers plus de cent photos coloriées par des artistes japonais, et accompagnées de textes de Pierre Loti.

La composition très graphique des décors et des paysages, les jeux de la lumière et de l'eau rappellent l'atmosphère embuée et verdâtre des aquarelles japonaises traditionnelles. Ce livre qui se regarde comme on déroulerait un kakémono entraîne le lecteur/voyeur dans un voyage qui ressemble à un rêve. (B.P.) *MUKASHI-MUKASHI - Le Japon de Pierre Loti*. Présenté par Chantal Edel. Éd. Arthaud. ■

# GLORIA INSTANTS

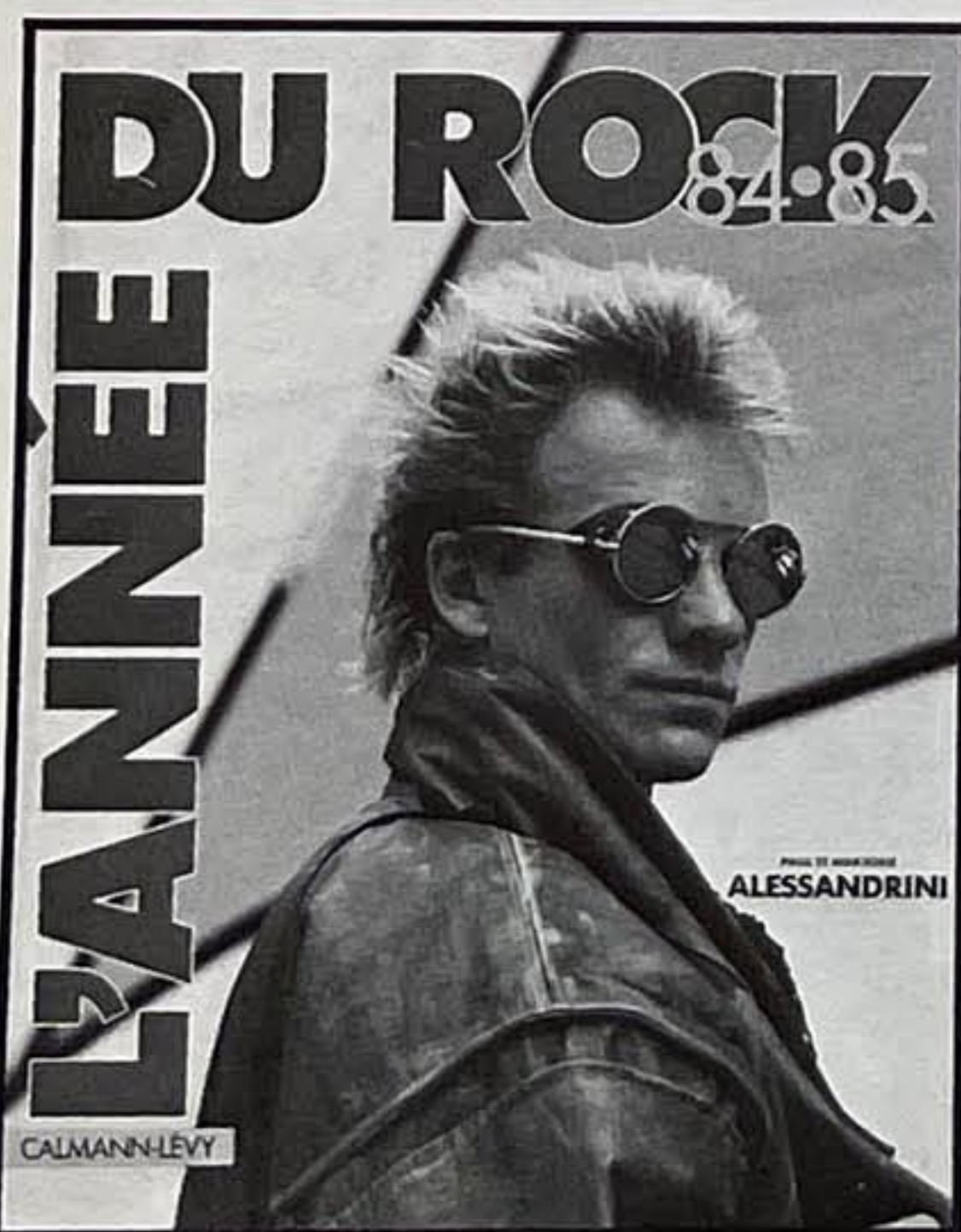
## GUIDE DES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION

Les éditions Autrement dressent un inventaire des systèmes informatiques et médiatiques : les ordinateurs, les réseaux interactifs (câbles, satellites, radio, télématique), l'audiovisuel (vidéo, chaîne de T.V., compact-disc) et font un « état des lieux », à travers l'évolution, les applications, les tendances de chaque secteur.

La robotique inquiète par ses conséquences sur l'emploi et la prolifération des satellites étend à la banlieue terrestre l'hégémonie des grandes puissances ; les possibilités offertes par l'intrusion des nouvelles technologies dans la médecine, l'art, la mode, la presse et même le roman (ASCOO premier roman télématique) semblent infinies.

Le public, encore désorienté par la programmation et le langage informatique, est séduit par les multiples applications professionnelles et personnelles du micro-ordinateur : accès aux banques de données, traitement de textes qui permet de manipuler celui-ci à loisir sur l'écran et de l'écran, à l'imprimante. L'utilisation de la « souris », petit boîtier/crayon qui déplace un curseur pour localiser l'endroit où l'on veut intervenir simplifie les manipulations et décuple les possibilités graphiques en évitant de passer par le clavier. Autant de champs d'application pour tous, des entreprises aux agriculteurs ou aux enseignants ; des petits malins mettent à profit les ressources de la « micro » pour trouver d'autres images : Gerbaud et Toffe réinventent le

## L'ANNÉE DU ROCK



Les noms de Paul et Marjorie Alessandrini ne sont pas absolument inconnus aux lecteurs de GLORIA. Ils ont activement et talentueusement participé aux numéros 6 et 7 qui ont été les meilleurs réalisés avant l'interruption de parution du journal. Le numéro 3 de *L'Année du Rock* qu'ils nous proposent aujourd'hui couvre, comme d'habitude, l'actualité musicale mais, et ceci est nouveau, avec une grande place donnée aux musiques montantes (Siouxsie, Simple Minds, Cure, etc.) et aux illustrations dont le choix est de plus en plus soigné, textes et photos mis en valeur par une très belle maquette et une remarquable qualité de papier. A un moment où l'importance du rock se fait sentir de plus en plus

avec ses méga-stars, ses concerts gigantesques, la prolifération des émissions T.V., l'abondance des couvertures médias, les auteurs, forts de leur grande expérience, qui leur a valu d'être surnommés les Pierre et Marie Curie du rock, proposent un travail exi-géant, monstrueusement soigné et qui est peut-être, de tout ce qui se fait en France sur le sujet, l'aboutissement le plus sérieux.

Documents et documentation indispensables, articles où l'humour est présent et comme distancé, livre de chevet, cadeau idéal... indispensable comme incontournable. (R.D.) *Paul et Marjorie Alessandrini - L'année du Rock 84-85*. Éditions Calmann-Lévy. ■



► papier peint en confiant la conception des motifs à un micro-ordinateur.

Le piratage des programmes est encore une autre utilisation de la « micro » : vingt-deux États américains ont voté des amendements pour réprimer la fraude informatique. Partout de petits « hackers » (hacheurs de fichiers) s'amusent à forcer les défenses des programmes et banques de données, violant le secret bancaire, médical ou militaire. La « micro » représente à l'échelon international un enjeu financier décisif : dans la jungle du marché des logiciels et des puces, les efforts de l'Europe face à la puissance américaine (Silicon Valley) et talonnée par le Japon sont touchants de bonne volonté malgré certaines réussites qui, dans le contexte planétaire restent relatives.

L'aspect business de l'informatique n'est pas négligé : les auteurs soulignent son rôle économique en la plaçant dans les rapports de force internationaux et l'illustrent par des graphiques et des données chiffrées précises.

Du côté de la création audiovisuelle, une interview du compositeur et architecte Yannis Xénakis fait le point sur les recherches sonores ; les auteurs ne s'arrêtent guère sur les clips-vidéo, sauf exceptions du type Mondino, Jean-Paul Goude. Au-delà des spots publicitaires que sont les clips, produits uniformisés qui ont déjà leurs tics (« brouillards bleutés, verre qui se brise au ralenti, cauchemars oniriques et créatures en porte-jarretelles »), ils cernent une esthétique vidéo : des présentations d'artistes comme Nam June Paik, Don Foresta, Hervé Nisic (générique de Moi, je...), Bill Viola, Marie-Joe Lafon-

taine, etc. composent une vision de cette « esthétique inclassable de l'art vidéo » qu'on retrouve au niveau mode dans les collections de la styliste Elisabeth de Senneville.

Panorama situé dans une perspective historique (rappel de l'origine et de l'évolution de chaque secteur), réflexion sur des problèmes plus généraux (effet des nouvelles technologies sur l'emploi, les médias et la création), manuel pratique : on acquiert des bases techniques telles que la composition d'un laser ou d'un hologramme, le fonctionnement d'un écran cathodique, d'un micro-ordinateur, d'une fibre optique...

Soutenu par une belle mise en page, une documentation solide, de bons titres et intertitres, une illustration soignée, ce Guide est placé sous le signe de la diversité : diversité des rédacteurs (plus de cinquante journalistes et chercheurs), des sujets, des présentations (interviews, portraits, anecdotes, graphiques). De la belle ouvrage.

A propos d'informatique, le « Branchez-vous ! » de Joël et Stella de Rosnay, mode d'emploi du micro-ordinateur au ton rassurant, nous ronronne conseils et leçons à grand renfort de néologismes familiers et de petits dessins ; il offre l'avantage, grâce à sa vulgarisation poussée à l'extrême, de mettre l'ordinateur à la portée des plus méfiants. (B.P.) *Informatique et Nouveaux Médias, Guide des technologies de l'information. Autrement. Collection Sciences et Cie. Sous la direction de Gilbert Charles et Brigitte Dyan. Joël et Stella de Rosnay. Branchez-vous ! L'ordinateur en tête à tête. Éd. Olivier Orban.* ■

# FAITES COMME EUX CRAQUEZ ABONNEZ-VOUS

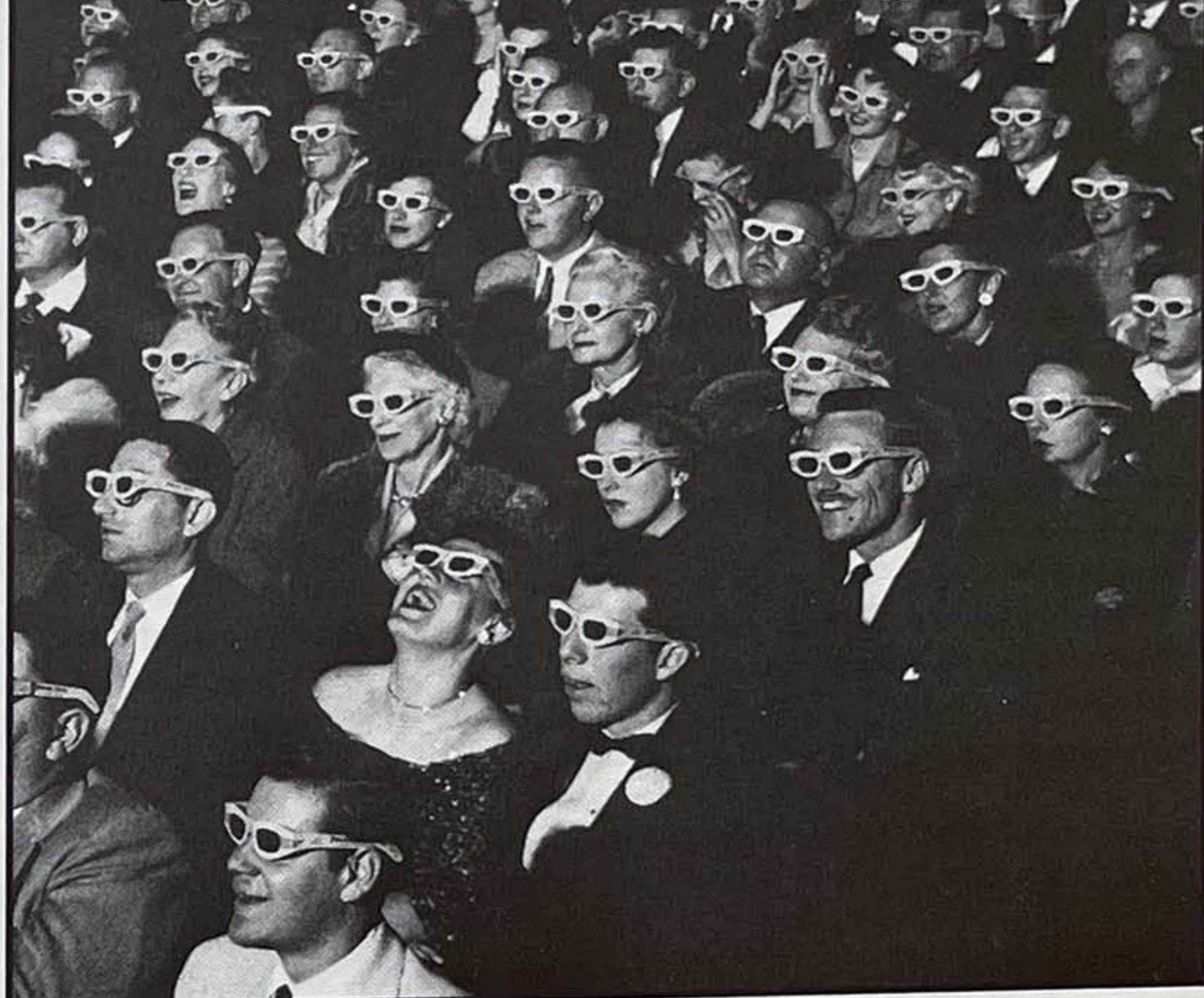


PHOTO J.R. EYERMANN (1952) TIME-LIFE

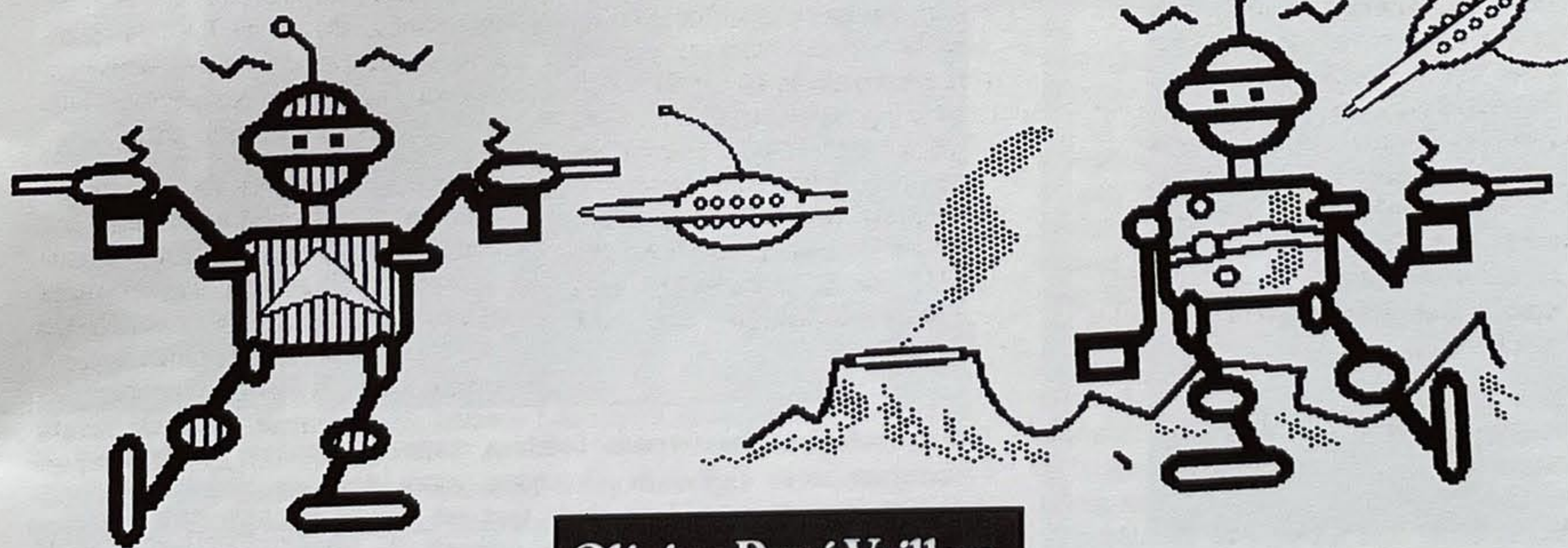
ET REJOIGNEZ AINSI LES LECTEURS PRIVILÉGIÉS DE

## GLORIA

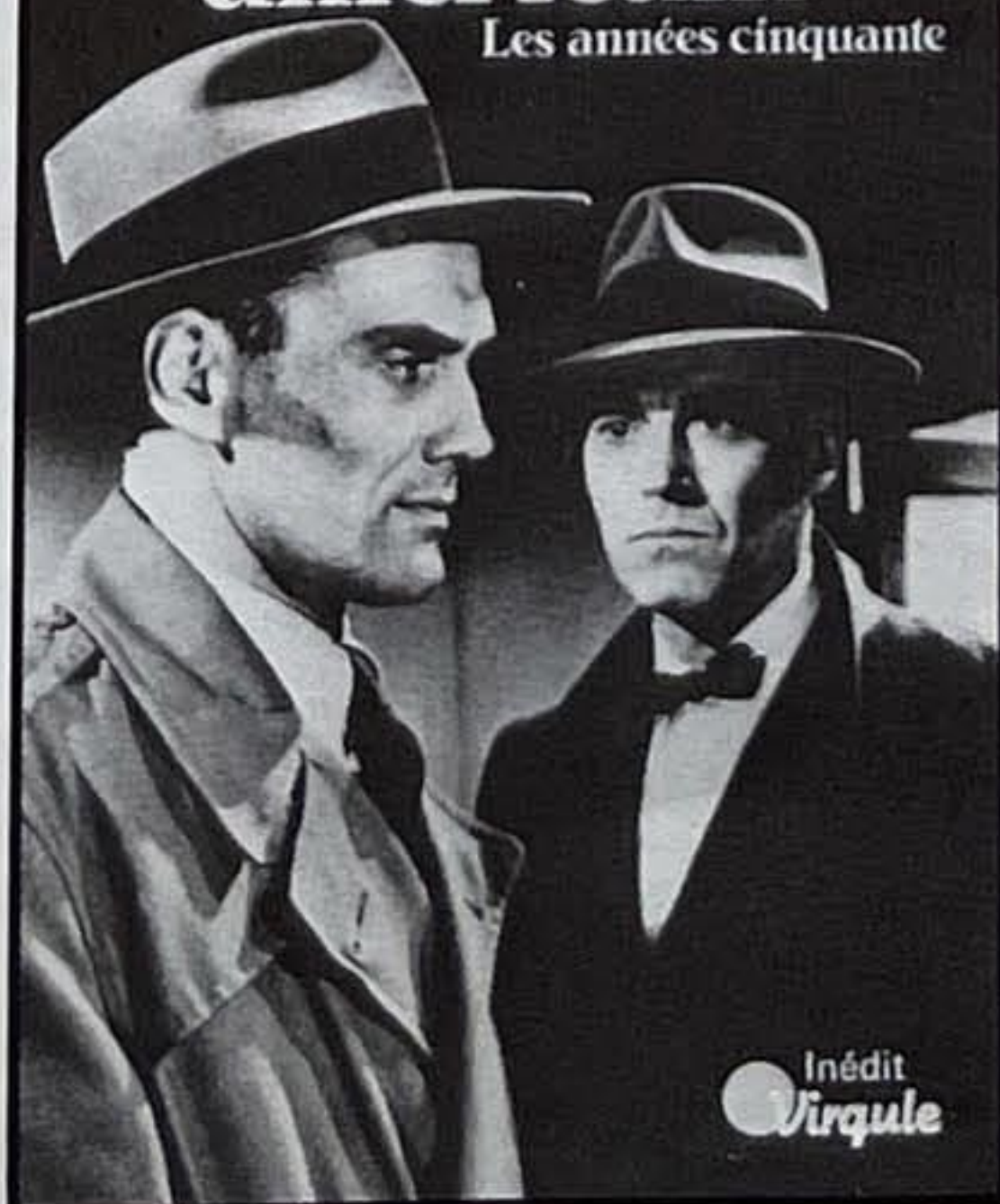
### 6 NUMÉROS : 90 FRANCS

ENVOYEZ UN CHÈQUE À PUBLICATIONS R.B.B.

35, AVENUE DE FRIEDLAND - 75008 PARIS



## Olivier-René Veillon Le cinéma américain Les années cinquante



De Bogart-Bacall dans *Key Largo* à Judy Garland-James Mason dans *A star is born* en passant par James Dean-Nathalie Wood dans *La Fureur de vivre*, ce livre nous donne l'essentiel du cinéma américain, période 1945-1960, qui marqua le terme de la grande aventure hollywoodienne. C'est la restructuration des grandes compagnies devant la concurrence de la télévision et l'apparition des producteurs indépendants grâce à de nouvelles méthodes de distribution. Trente et un cinéastes sont analysés d'une manière approfondie et vivante

en un texte critique, complété par une filmographie chronologique et, surtout, la fiche technique de chaque film.

Mention spéciale aux illustrations : des photos superbes de nos films et de nos stars préférées : Ava Gardner, Orson Welles, Richard Widmark et tous les autres ; reproduites et mises en page avec un soin exceptionnel pour un format de poche. Un livre à consulter avant chaque ciné-club. (A.E.) Olivier-René Veillon, *Le cinéma américain. Les années cinquante*. Éd. du Seuil. collec. Point-Virgule. ■

Outrageux, spectaculaires et flamboyants, les excentriques anglais ne choquent qu'en dehors de leurs frontières. Dans ce pays de la dignité et du self-control, il est de très mauvais ton de se retourner dans la rue pour examiner le look d'un passant.

C'est ce qu'exprime l'étudiant d'Oxford qui, le grand jour des régates contre Cambridge, va à la noyade avec des centaines d'autres pour suivre dans ce geste fatal le somptueux duc de Dorset, idole de l'Université, lequel a décidé, pour l'occasion, de revêtir son grand uniforme de chevalier de la Jarretière. C'est pour les beaux yeux de Zuleika, vierge et prestidigitatrice, ingénue perverse, Bardot des années 1900, que ces jeunes gens ivres d'amour sacrifieront leurs vies. L'auteur, Max Beerbohm, contemporain de Proust, était un « bel esprit » et caricaturiste ; élégant, raffiné mais avec une ironie qui lui permettait de ne pas être dupe des belles histoires ou du beau monde.

Les délires de Zuleika Dobson, c'est certain, ne feront jamais un best-seller, en revanche, ils raviront les amateurs de curiosités littéraires sophistiquées. (Ph. D.) Max Beerbohm. *Zuleika Dobson*. Traduit par Philippe Neel, préface de Mario Praz. Christian Bourgois éditeur. ■





D.R.

## THE COMPANY OF WOLVES

Forêts légendaires, clochers lugubres, petits chaperons rouges engloutis dans des chappes de brouillard, hordes de loups aux yeux fluos errant à travers des clairières sinistres, le film est une suite de délires (pubertaires ?) d'une Alice de treize ans, échappée de l'univers de Lewis Carroll pour se perdre dans un film de Terence Fischer.

Ce conte de fées moderne, typiquement britannique, est une adaptation de l'œuvre de la romancière Angela Carter, réalisé par NEIL JORDAN, un prince charmant de la télévision anglaise. (C.C.) sortie prévue le 23 janvier. ■

GLORIA



D.R.

## BOY MEETS GIRL

« Ces rides, ce sont des rides d'enfance ». L'enfance et l'âge adulte, tel pourrait être le sous-titre du film d'un metteur en scène de 22 ans : LEOS CARAX. Avec *Stangulation Blues*, court métrage primé au festival d'Hyères en 81, Leos Carax avait déjà créé un univers poétique et singulier. Les personnages de *Boy meets girl* sont des sortes de pierrots lunaires, funambules entraînés dans les affres de ruptures parallèles.

Alex, personnage central du film, est un enfant terrible perdu au cœur de la nuit... Des réfrigérateurs vides, un muet racontant le cinéma muet, une chambre envahie par des cris d'enfants, Pimprenelle et Nicolas escortés du marchand de sable : le rêve éveillé se poursuit inlassablement et tourne sur lui-même.

La poésie opère dans le caractère artificiel de certains plans, dans l'utilisation à la fois nostalgique et originale d'un noir et blanc lumineux et contrasté, dans le recours à des sons travaillés, dénaturés, désynchronisés.

Restent deux êtres perdus : le faux prince et la fausse princesse, Alex (l'intriguant Denis Lavant), clown triste n'ayant besoin d'aucun masque, et Mireille (Mireille Perrier) frêle, blanche comme la neige... (C.C.) ■

## S.O.S. FANTOMES

Trépidant : à New York, envahi par des fantômes de diverses espèces, quatre glandeurs ont le coup de génie (antichômage oblige) de créer une agence « S.O.S. Fantômes ». Aventures musicales sur fond de terreur pour rire. Dan Ackroyd, le Blue Brother survivant, complice de RAY PARKER Jr, auteur de la bande-son, celui dont ont dit : « vous voulez un tube, demandez Ray Parker Jr... ».

Derrière lui, cinq disques d'or, une maison à Beverley Hills et une image de célibataire sexy et décontracté. Originaire du ghetto noir de Detroit, à quinze ans il a déjà accompagné les Temptations, les Spinners et Gladys Knight and the Pips et possède un compte en banque de 10 000 dollars, ce qui inquiète ses parents qui n'imaginent pas encore que l'on puisse faire tant d'argent honnêtement ! Il travaille aussi avec Marvin Gaye mais les bandes résultant de ces sessions n'ont pas été publiées. Steevie Wonder, Barry White, Labelle s'arracheront ensuite Ray Parker Jr que Clive Davis, le président d'Arista Records convaincra, en 77, de sortir enfin un album solo. Ce fut le premier de ses disques d'or. Sept albums plus tard, Ray Parker Jr. se déclare prêt à attaquer un nouveau style, il parle du « rock bisexuel » des années 90... (R.D.) ■

## ELEMENT OF CRIME

*Stalker*, *Eraserhead*, *Apocalypse Now*, *La Soif du Mal*. Ces films ont en commun une vision déformée de la réalité à travers l'alcool, la drogue, la folie. Films inclassables, mais inoubliables pour la mémoire cinéphilique qui les classe malgré tout dans la catégorie des films cultes. *The Element of Crime* va bientôt venir grossir tout naturellement le rang de ceux-ci. Le film s'ouvre sur des images jaunies du Caire, filmées en Super 8 gonflé, statiques et accompagnées de commentaires du narrateur à la voix rauque et fatiguée. Exilé, il se remémore son périple, dans une Europe dévastée, lors de sa dernière enquête.



D.R.

INSTANTS

Murs suintants, souterrains humides, cadavres boueux, la mémoire du narrateur, sous l'effet de l'hypnose, entre dans un délire visionnaire défiant toute logique. A ce stade tout est permis et LARS VON TRIER se permet beaucoup : avec ce film excessif, le metteur en scène danois apparaît comme une figure incomprise et étrangère dans son pays comme le fut en son temps Dreyer.

*The Element of Crime* est une thèse écrite par un vieil expert en criminologie. Un ouvrage au propos bien douteux, sorte de système criminel bourgeois conseillant l'identification de l'enquêteur à son criminel. Le résultat ne se fait pas attendre.

Le film provoque chez le spectateur une sorte d'engourdissement dû à ces suites de plans hypnotiques baignant dans un étrange jaune granuleux, des moments superbes, des images grandioses : un travelling aquatique découvrant une carcasse de cheval dégorgeant d'eau, ou encore un homme au crâne rasé et luisant se jetant dans le vide au-dessus d'un marais à la lueur indécise des lampes tempêtes. Lars von Trier semble avoir la même attirance pour l'élément liquide que Tarkowski dans *Stalker*. Il a également bien digéré les leçons d'un de ses maîtres, Orson Welles : la caméra rase les murs de labyrinthes interminables, plonge vers le sol du haut d'échafaudages ahurissants et se pose pour suivre le narrateur en contre-plongée.

Lars von Trier fait une courte apparition dans le film et son sourire narquois en dit long sur ses pensées : il semble nous inviter à une apocalypse imminente ; préparons-nous... (C.C.) sortie prévue fin janvier. ■



## DIM

Le noir et blanc est à la mode, Dim aussi, qui confie, par l'intermédiaire de l'agence de production 1/33, la réalisation d'un film publicitaire à un jeune metteur en scène, LUC BESSON, auteur du spectaculaire *Dernier Combat*. Après ce premier film ambitieux, Luc Besson fut submergé de propositions mais ne retint que cette idée Dim et entre-temps, un clip pour Isabelle Adjani *Pull Marine*. Après Molinaro, Miller, Jaeckin, Béraud, Besson a réalisé avec bonheur une autre variation du fameux refrain Dim. Il s'agit d'un petit polar d'une minute traité avec décontraction et humour contenant de temps à autre des incrustations roses de type BD. Luc Besson vient de terminer le tournage de *Subway*: film à gros budget, casting fabuleux (Adjani, Christophe Lambert/ *Tarzan*), sujet « underground » car l'action du film se déroule presque uniquement dans le métro ! (C.C.). ■



PHOTO ILSE RUPPERT

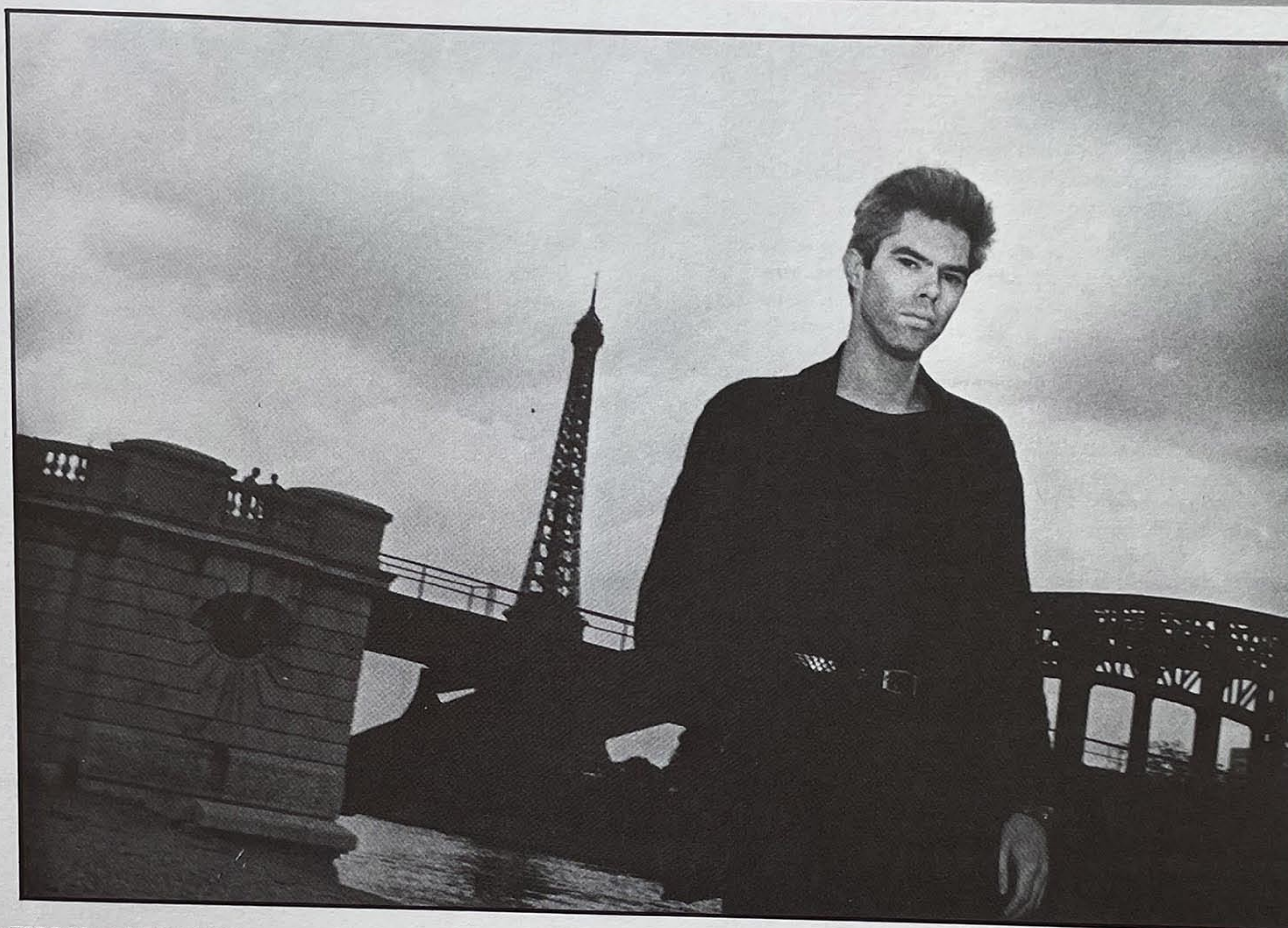


PHOTO ILSE RUPPERT

## STRANGER THAN PARADISE

*Permanent Vacation*, sorti depuis un an déjà sur les écrans parisiens, révélait aux avertis (peu nombreux malheureusement) le talent d'un jeune metteur en scène new-yorkais. Une signature déjà : un langage original, des références avouées pour ce film de fin d'étude (sur Nicholas Ray), une attention particulière à la texture d'un noir et blanc, très stylisé, un acteur fétiche : John Lurie, saxophoniste des Lounge Lizzards. L'univers de JIM JARMUSCH était esquissé dans ce premier long métrage.

Avec *Stranger than paradise*, il réalise un film en trois temps, tourné respectivement dans des régions différentes des États-Unis : le Nouveau Monde (tourné à New York), la période transitoire (Cleveland) et le Paradis (la Floride).

*Stranger than paradise* est l'invention d'une Amérique par trois jeunes déracinés. Willie (John Lurie, également acteur dans *Paris-Texas*) est d'origine hongroise mais tente d'effacer toutes traces de sa nationalité en se faisant passer pour un Américain de pure souche. Les journées paisibles à jouer aux cartes et aux courses avec son ami Eddie sont perturbées par l'arrivée d'Eva, une cousine hongroise en transit à New York. Le périple et l'errance à travers les États-Unis commencent.

Caméra d'or à Cannes cette année, *Stranger than paradise* mise sur un nouveau langage cinématographique ; l'idée en est simple : faire de chaque plan un plan séquence. Les scènes sont isolées des précédentes par un court moment de noir. Dans un style proche de celui de Wim Wenders, le néo-réalisme de *Stranger than paradise* est teinté d'un humour très personnel. (C.C.) sortie prévue le 9 janvier. ■

## JIM JARMUSCH - INTERVIEW

*Faites-vous partie d'une école new-yorkaise ?*

Le mot école est trop fort ; disons plutôt que j'appartiens à un groupe de jeunes cinéastes qui cherchent à trouver un compromis entre le cinéma hollywoodien et le cinéma européen.

GLORIA/JANVIER 85

*L'Europe, justement. Ne vous sentez-vous pas proche d'une certaine ligne européenne ?*

Je ne sais pas. Je crois que c'est mon style, mon approche qui est européenne mais les personnages, eux, sont bien américains. Avec toute la pub que m'a fait Wim (Wenders), la comparaison est encore plus évidente ; c'est vrai que nous avons un peu la même temporalité et les mêmes fascinations pour une certaine culture américaine, européenne et pour le réalisateur japonais Ozu.

*Un tournage en Europe alors ?*

Je passe énormément de temps en Europe, notamment en France. Je viens de terminer des repérages pour mon prochain film qui devrait se dérouler en partie en Hollande. Le film est européen, le casting aussi et la langue sera l'anglais. Je garde cependant un pied à New York qui fait partie de mon univers.

*Et cette idée de moment noir entre chaque scène ?*

Quand j'ai écrit l'histoire, j'ai précisé dans le script que les scènes devaient être séparées entre elles. J'ai essayé le fondu au noir et le montage cut mais ce n'était pas aussi fort que d'ôter une image pour la remplacer par du noir. Chaque scène est un plan unique. Le film essaie d'être réaliste au niveau de la durée, la manière dont réagissent les gens entre eux mais, en même temps, la forme et le style sont légèrement abstraits et poétiques.

*Le hasard et l'improvisation entrent-elles en ligne de compte dans votre manière de filmer ?*

Aucun plan, aucune scène n'est planifié d'avance. L'acteur apporte toujours quelque chose à son rôle, tout en restant dans le sens du texte. Les mouvements de caméra étaient limités à cause de l'utilisation des grands angles ; nous pouvions donc avec le chef opérateur travailler la chorégraphie et la gestuelle des acteurs.

*Comment peut-on qualifier les personnages du film ?*

Les personnages autour desquels je crée une histoire seront toujours, à mon avis, des marginaux. C'est sans doute ce que je connais le mieux. Je ne m'intéresse pas aux histoires de gens qui ont de l'argent et dont la vie est réglée par l'appât du gain. ■



# GLORIA INSTANTS

CES PAGES INSTANTS ONT ÉTÉ RÉALISÉES PAR FRANÇOIS BERTON, PASCAL BUSSY, CHRISTIAN COPIN, ROBIN DESBOIS, PHILIPPE DJANOUOFF, ASTRID EMERIT, BARBARA PASCAREL, THIERRY PERDEREAU.

## AZZEDINE ALAÏA

La grande photo, c'est la belle Mona Soyoc (Kas Product) bien connue des lecteurs de GLORIA. Sinieuse et structurée à la fois, intemporelle, sa robe est une création d'Azzedine Alaïa. Ce nom est maintenant monté assez haut pour qu'il ne soit plus considéré comme un « nouveau » styliste, il n'est cependant pas encore très connu du grand public. Il le sera.

Tunisien, petit et frisé, grand gastronome, brun une fois pour toutes, Azzedine Alaïa a commencé en faisant le couturier classique pour une clientèle privée qui s'étendit rapidement. Un très bon coupeur est sans prix et, très vite, les grands du prêt-à-porter font appel à lui pour exécuter leurs prototypes (Christiane Bailly, Thierry Mugler) et bientôt, assisté d'une égérie évoquant autant Marlène Dietrich que Gloria Swanson, il se lance dans la bagarre du style. Simplicité des matières et astuces de coupe font de ses vêtements une image rappelant les B.D. américaines, de Flash Gordon à Baroness Steel, et qu'ont adopté Grace Jones, Carole Bouquet ou Raquel Welch parmi tant d'autres. La collection d'été, présentée récemment dans son nouveau local, 17, rue du Parc-Royal, dans le Marais, le met en lumière comme étant celui dont la ligne correspond le mieux à l'esthétique moderne fondée sur une simplicité laissant le corps de la femme s'épanouir naturellement. (Ph. D.) ■



PHOTO PHILIPPE DJANOUOFF RÉALISÉE A L'AVIATIC CLUB

## DOBY BRODA

Elle voulait être actrice, elle est devenue styliste. Elle a été l'assistante de Jean-Paul Gaultier et en a gardé l'esprit fun. Sa beauté et sa superbe chevelure rousse l'ont fait surnommer l'« amazone » par ses amis journalistes. Doby Broda ose le bleu à lèvres, les bijoux fantaisie pour hommes. On retrouve, dans sa mode, ce qui faisait le charme de Viviane Westwood quand celle-ci suivait les conseils de Malcolm McLaren. Il y a chez elle le dosage prometteur de la fantaisie expérimentale avant-gardiste et du portable chic mais pas comme tout le monde. (R.D.) 19, rue du Bouloi, 75001 Paris ■

## RAPPER SWATCH

L'heure du funk a sonné. Enfin on pourra lire l'heure sur un cadran vraiment dansant : l'artiste américain Keith Haring a dessiné ses graffiti swingants pour les montres Swatch. Aiguilles fluo, bracelet rouge et le fameux bruit qui ne fait pas tic-tac... un bon petit cadeau de Noël. (R.D.) ■



PHOTO FRANÇOIS CAMPION



## IZZY

Anglaise à Paris, parisienne à Londres, cette belle et inquiétante amie de Siouxsie et de Robert Smith façonne, en collaboration avec son complice Nardo, des bijoux tribaux, voluptueux et barbares. Ici, une couronne d'inspiration Calder et une parure où, parmi les cuirs tressés, se glissent de petites têtes de mort en ivoire. (R.D.) En vente chez Utility, rue du Four, 75006 Paris. ■



PHOTO YVES DURONSOY

## STÉPHANE PLASSIER

Ce jeune homme rennais, qui a connu et aidé Marquis de Sade, a le chic pour présenter ses collections dans des endroits insolites. Les décors officiels de la Mairie du X<sup>e</sup> arrondissement ou du Cercle Républicain ont été suivis par celui de l'École des Beaux-Arts, quai Malaquais où il présentait, dans la bonne humeur, son été 85.

Ensembles-saharienne sixties revisitées, imprimés à rames cachemire qu'on pourra trouver chez Hémisphères et une séquence plage au style très « ligne claire » et aux couleurs acidulées ont précédé une délicieuse robe de mariée dont tous les ornements étaient, comme dans un conte de fées, en gâteaux, en pâte d'amande ou en sucre. Le public s'est régalé. (R.D.) 11, rue Portefoin, 75003 Paris ■



## STEVEN JONES AU BALAJO

prometteurs un peu comme au Palace... il y a longtemps. Jeunes photographes, mannequins, nouvelles stylistes étrennant leurs dernières folles créations, dames chics venues de l'avenue Foch avec des amis journalistes. Et ça danse comme dans une surprise partie des années 50 : cha-cha-cha que n'aurait pas renié Brigitte Bardot, bons vieux rock and roll (around the clock) et, de temps en temps — Balajo oblige — une ritournelle d'accordéon ou un paso doble ; sans oublier des tons plus modernes, africains surtout. (R.D.) Le Balajo, rue de Lappe, 75011 Paris. ■



PHOTO HELMUT NEWTON

## HELMUT NEWTON

Photos de femmes dans toutes les situations et (presque) toutes les positions, portraits à l'intensité fulgurante, célébrités, inconnus, mannequins, membres du jet-set : l'exposition géante d'un grand parmi les grands vient de s'ouvrir au musée d'Art Moderne de la Ville de Paris. Pour la première fois, il est offert au public un panorama complet. Et c'est là qu'on constate que depuis les clichés d'amateur que, jeune homme, il faisait de sa fiancée, en Australie, jusqu'aux dernières parutions dans le numéro de novembre de Vanity Fair, le style n'a pas changé. Le style de Newton, c'est, tout simplement, la photo d'amateur ou de journaliste/reporter élevée au plus haut niveau et, surtout, soutenue par des fantasmes tenaces qu'on n'ose pas dire « malsains » parce qu'au fond de nous-mêmes, ils nous correspondent.

Le grand miroir d'Helmut Newton, et dans lequel nous avons peur de nous reconnaître, c'est celui de la prostitution, du fric, de la force, de l'agression, du vice. Mais, à voir tant d'images, on ne sait plus si elles sont complaisantes ou, au contraire, dénonciatrices. Newton/Goya pourquoi pas ? De même que, dans les années 60, en pleine période de féminisme militant, on l'accusait d'abaisser sadiquement les femmes, aujourd'hui, il passe pour les montrer fortes, libres... mais pas si heureuses que ça. Certaines personnalités (Mick Jagger, la princesse Soraya, Andy Warhol) ne sont pas plus gâtées : l'objectif nous les montre avec distanciation et ironie. Enveloppés dans le snobisme et l'art, les malheureux ne voyaient qu'une réalisation esthétique dans ce qui était aussi un constat lucide. Nous le savons tous, la photo est une arme à double tranchant : Helmut Newton joue de cette ambiguïté et c'est un de ses secrets : une paradoxale simplicité dans la prise de vue. Il n'y a, dans cette exposition-mammouth, aucune photo que n'importe quel amateur ne puisse (plus ou moins) faire : que ce soit cette fille au manteau de fourrure devant une pissotière ou le grand photographe Brassai sur son palier ou encore ce superbe portrait de David Bowie. Chaque photo ne représente pas une prouesse technique mais un regard d'une certaine qualité : le fantasme, le cadrage, la lumière. Newton est le photographe des belles architectures, humaines ou autres, ce n'est pas celui du pittoresque ou du misérabilisme décoratif pas plus qu'il n'est naïf ; par contre, il est plein d'humour : inventeur d'une « machine à photographier », les planches de contact réalisées ainsi sont hilarantes : nous avons tous fait les idiots devant des photomaton... Présentées dans des salles bien éclairées et spacieuses, les tirages, exécutés par Marc Picot sont d'une très haute qualité. Regard sur le « cru et le cuit » de la mode, cette exposition/rétrospective, organisée par Paris Audiovisuel dans le cadre du mois de la photo à Paris, est un must. (Ph. D.) Jusqu'au 27 janvier 1985. Musée d'Art Moderne-II av. du Pr-Wilson, 75016 Paris. ■

# INSTANTS

## LES LUNDI DU BALAJO

Pavé mouillé, couples à contrejour comme sur la photo de Brassai choisie par Rickie Lee Jones pour son album « Pirates », voilà le cadre du Balajo. Toute une poésie française à la Carné/Prévert des années 30/40. Le dancing lui-même n'a pas changé son décor de guinche, tout juste ajouté par-ci par-là une photo de James Dean ou de Marilyn Monroe. C'est dans ce temple du musette et de la java que Serge et Albert ont eu l'idée de proposer à leurs amis de venir faire la fête les lundis soir. Et ça marche, et c'est certainement un des endroits les plus amusants de Paris : un melting pot de talents





« ÉQUIVALENT » PHOTO ALFRED STIEGLITZ. 1927. (GALERIE ZABRISKIE)



COCTEAU

TWINS

*Les rêveurs*

*graves*

THIS MORTAL

COIL

*Un simple*

*vœu*

THE VEIL

*Virginité*

*et abandon*

MARC

ALMOND

*La vermine*

*en hermine*



# L'AURORE FRAGILE

PAR CHRISTIAN COPIN

Octobre-novembre 1984. Un groupe qui n'en est pas un prend la première place des charts indépendants. This Mortal Coil, avec le simple *Kangaroo* et l'album *It'll end in Tears*, gardent la tête froide face à la fièvre des charts nationaux.

La mélancolie, le mélodrame, la tristesse, finalement la beauté comme réponse à la grisaille ambiante. Qui pourrait les déloger, si ce n'est peut-être leurs acolytes les Cocteau Twins avec leur nouvel album *Treasure*?

Le symptôme This Mortal Coil correspond à un besoin profond d'une nouvelle génération, comme si celle-ci attendait une certaine profondeur, un imaginaire né de l'esprit de musiciens-poètes baignant dans une nostalgie envoûtante. Le romantisme poétique appelle tout un cortège de symboles, toute une esthétique évocatrice : brumes étouffantes, orages menaçants, fantômes incertains... L'univers de Nerval, de Lautréamont revisité 1984.

Cette esthétique est la réponse soft au gothique excessif et ténébreux qui a secoué l'Angleterre récemment. Le label 4AD qui était l'épicentre de ce mouvement, trouve enfin avec This Mortal Coil et Cocteau Twins le succès mérité en rapport à une production passionnante (Bauhaus, Birthday Party, Modern English, Xmal Deutschland, Colour Box, Dead Can Dance...)

This Mortal Coil est la réunion de plusieurs artistes de ce label qui prennent plaisir à travailler ensemble. Dédié à Tim Buckley poète rock maudit, *Song to the Siren* fut, en ce début d'année 84, le premier maxi du label 4AD à entrer dans les charts. Cette chanson réunissait les membres de Cocteau Twins, Modern English, Cindy Talk et Colour Box. Sur l'album *It'll end in Tears* viennent se greffer des membres de Dead Can Dance et Xmal Deutschland. Invité d'honneur de cette compilation 4AD, Howard Devoto (chanteur du groupe défunt Magazine) pour une prestation sur *Holocaust*, morceau apocalyptique et ensorcelant.

**Les Cocteau Twins sont irrémédiablement liés à This Mortal Coil en souvenir des litanies d'Elizabeth Frazer sur *Song to the Siren*...**

Le groupe est la quintessence de ce mouvement dramatico-poétique : Elizabeth Frazer et Robin Guthrie comme les enfants spirituels d'un mariage improbable entre le ténébreux Ian Curtis et la prêtresse underground Nico.

*Garlands*, le premier album du groupe, explorait la totalité du champ mélodique de l'ère

post-punk avec un fantôme omniprésent, celui de Siouxsie. *Head over Heels* correspondait à une prise de conscience et à une libération d'un carcan d'influences.

Avec *Treasure*, Cocteau Twins atteint une maturité et une assurance posant définitivement les pierres d'un édifice et d'une psyché aux images désormais familières.

Elizabeth Frazer joue de sa voix comme d'un instrument qu'elle maîtrise parfaitement. Elle s'engage avec bonheur et profondeur dans la voie tracée par Kate Bush. Les Cocteau Twins iront plus loin.

**The Veil est un groupe qui draine également toute une imagerie**, tout un mysticisme lourd de sens et de symboles. Leur premier maxi *Manikin* fait référence à l'Égypte, les momies, les zombies du 20<sup>e</sup> siècle. Andrella est à la tête de ce trio ; elle écrit les textes et les déclame comme des slogans. La transparence de l'intention apporte à ce nouveau groupe une aura de pureté.

**Amateur des sentiers non battus, dramaturge du quodidien, chantre de la préciosité : Marc Almond** dont l'itinéraire, depuis l'album de Soft Cell *Non stop Erotic Cabaret*, semble intelligent et logique. Certains se sont pourtant empressés de dénigrer une démarche qui consiste à alterner deux carrières : Marc Almond en solo accompagné par un combo (les Mambas ou, pour son dernier album les Willing Sinners). C'est pourtant le seul moyen pour une Pop-star en proie à la guerre des charts de s'équilibrer et de conserver une certaine intégrité. Il est toujours intéressant de comparer la production des deux entités et dans ce cas précis, Marc Almond paraît l'emporter sur Soft Cell.

Après l'exercice de style *Untitled* et le mélodramatique *Torment and Toreros*, Marc Almond nous livre son troisième album solo *Vermine in Ermine*. L'intérêt d'un tel album est la simplicité des orchestrations, loin des raffinements techno-pop. Même si Marc Almond arbore une hermine dans une pose glamour, la réalité de l'album se situe dans la rue. Tous les textes se réfèrent à la dépravation sociale et sexuelle. Seulement Marc Almond a, lui aussi, un certain sens du mélodrame. Sa mythologie personnelle se doit d'intégrer les strass et les velours.

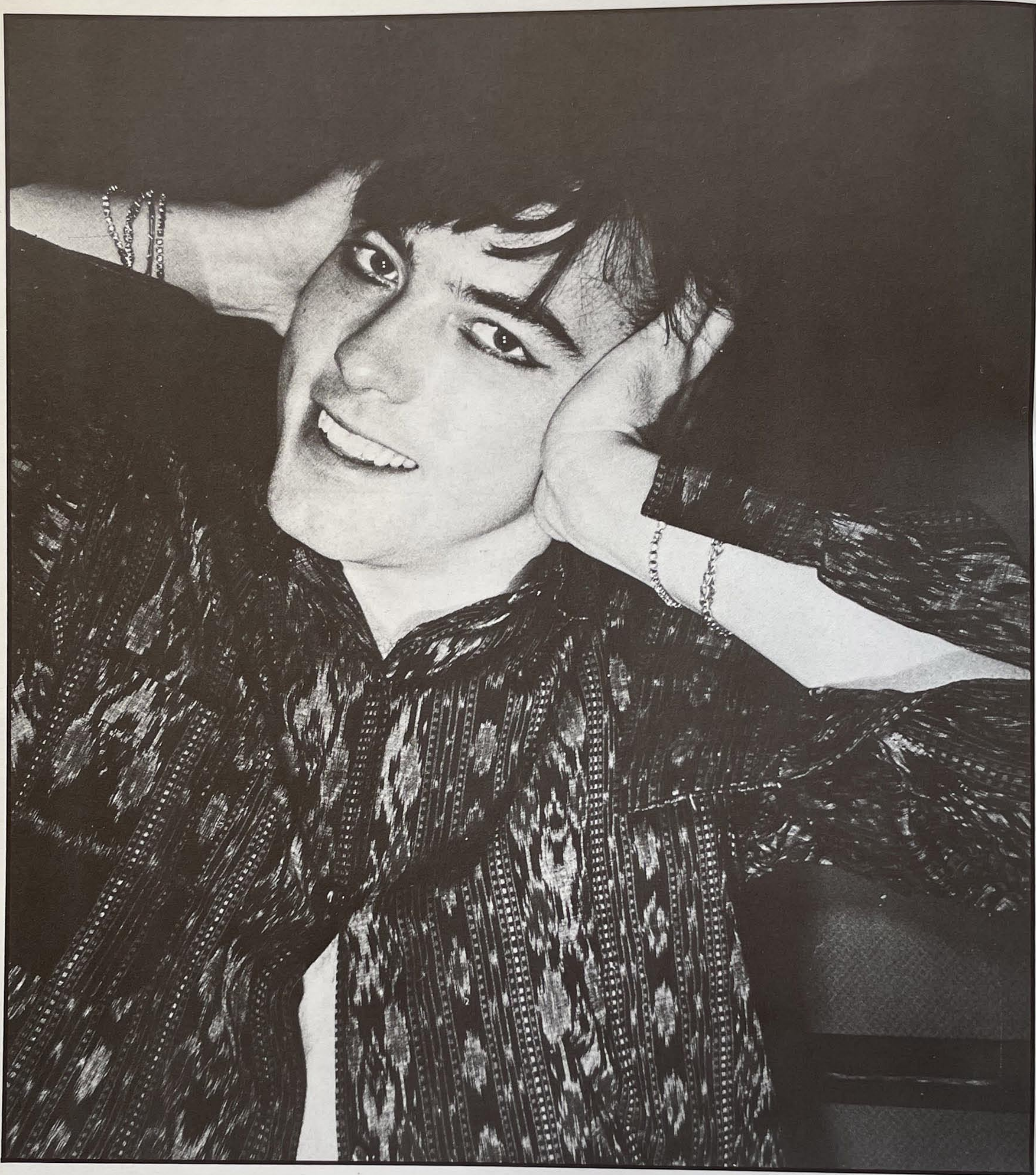
Personne n'est parfait.

This Mortal Coil et Cocteau Twins : distr. Virgin.

The Veil *Manikin* : Clay record.

Marc Almond : Some Bizzare/Phonogram.

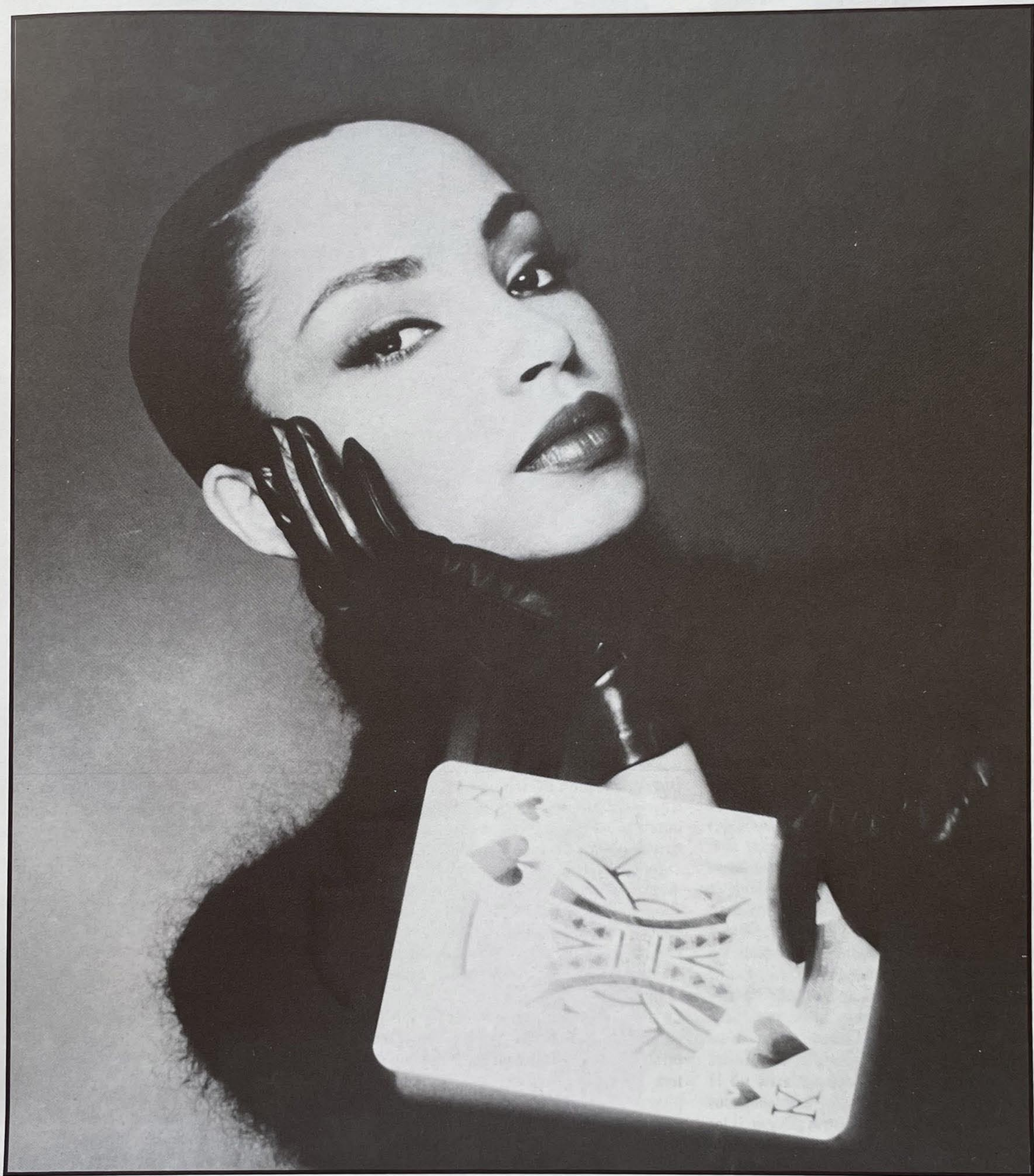




## ROBERT SMITH

PERSONNAGE LUNAIRE AUX INFLEXIONS MÉLODRAMATIQUES, TRAGIQUE (PORNOGRAPHY) ET CAPABLE DE CLOWNERIES IRRÉSISTIBLES (CATERPILLAR) OU DE LANGUEURS JAZZY (LOVE CATS), POÈTE-DANDY, ROBERT SMITH, TEL QU'EN LUI-MÊME, NE LE CHANGENT NI THE CURE, SON GROUPE, NI SIOUXSIE. RECONNU COMME UN DES MEILLEURS GUITARISTES DE LA NEW-WAVE, IL APORTE À LA CLÉOPATRE PUNK, DONT IL EST OCCASIONNELLEMENT UN DES BANSHEES, SA PATTE DE VELOURS D'OÙ — SUR SCÈNE — PEUVENT JAILLIR DES GRIFFES D'ACIER. D'ALBUM EN ALBUM, DE SINGLE EN SINGLE, THE CURE S'EST ÉLEVÉ AU RANG DE GRAND GROUPE INTERNATIONAL, IDOLATRE PAR TOUTE UNE JEUNESSE DONT LE NOIR EST LA COULEUR EMBLÈME. SALLE COMBLE AU ZÉNITH, UN ALBUM JUSTEMENT APPELÉ THE TOP, ET, POUR NOËL, LE PREMIER LIVE (ALBUM ET CASSETTE, CETTE DERNIÈRE COMPRENANT D'INESTIMABLES INÉDITS), UN PERSONNAGE QUI ÉVOQUE LE CHAT DU CHESHIRE DANS « ALICE AU PAYS DES MERVEILLES »... PH. D.





# SADE

LA RÉVÉLATION « SOFT » DE LA RENTRÉE. UN LOOK SUPER-CHIC, UNE MUSIQUE AUX INFLEXIONS BRÉSILIENNES. UNE CHANTEUSE QU'ON IMAGINE, SILHOUETTE LONGUE ET MINCE, AUPRÈS D'UN GRAND PIANO NOIR SUR LEQUEL EST POSÉ UN VASE PLEIN DE GLAÏEULS BLANCS. CLASSE ET STYLE : PAR LA SEULE FORCE DE SON IMAGE, SADE ADU, DE MÈRE ANGLAISE ET DE PÈRE NIGERIAN, S'IMPOSE A LONDRES BIEN AVANT LA SORTIE DE SON DISQUE. DEUX CONCERTS A PARIS (ORGANISÉS PAR LES BAINS-DOUCHES ET PROMOTIONNÉS PAR UNE RADIO PARISIENNE) AU THÉÂTRE DU SPLENDID, FERONT — AU GRAND ÉTONNEMENT DE CERTAINS — SALLE COMBLE AMENANT UN PUBLIC TRÈS MODE, CONQUIS D'AVANCE POUR AVOIR ENTENDU YOUR LOVE IS KING OU SMOOTH OPERATOR CAR SA VOIX « PASSE » MERVEILLEUSEMENT EN RADIO. SANS EXCÈS VESTIMENTAIRE NI VOCAUX, SADE RESSUSCITE LE MYTHE DE LA CHANTEUSE DE JAZZ (SON IDOLE EST BILLIE HOLLIDAY) REVISITÉ ANNÉES 80... EN DOUCEUR. R.D.



# PRINCE

**MAUDIT... MAIS PLUS POUR LONGTEMPS. PERVERS NAÏF, FÉTICHISTE TIMIDE, ADOLESCENT PROLONGÉ, LE MOZART DE MINNEAPOLIS ARROSE DE SA PLUIE MAUVE LE PAYS DU ROCK.**

**AVEC UN FILM DÉJÀ LÉGENDE, LA PROCHAINE PLUS GRANDE STAR NOIRE PRÉPARE SON RÈGNE.**

PAR PHILIPPE DJANOUMOFF

L'Amérique nous a habitué à ses deux visages : l'un éblouissant et fastueux de réussite sociale et artistique, l'autre obscur et ambigu. C'est le côté qui, en blanc, s'appelle Velvet Underground ou Doors, et qui maintenant s'appelle Prince.

Prince Rogers Nelson a choisi une fois pour toutes, d'être provocant, isolé dans Minneapolis. Il a choisi d'en être la brebis galeuse, puis la brebis galeuse de l'Amérique. Une brebis galeuse dont, après tout on est fier.

Enfant surdoué, ses albums ont été des succès immenses, tous conçus et réalisés par Prince. Musicien né, il avait trouvé un alter-ego en André Cymone dans la famille duquel il vécut de 13 à 19 ans. Celui-ci fit la basse sur ses trois premiers albums, jusqu'à et y compris *Dirty Mind*.

D'après Cymone, Prince, à l'époque où ils se sont connus, était un garçon plutôt réservé, ce serait lui, Cymone qui lui aurait fait découvrir la vie, la musique, les filles. Il faut croire que cette période est complètement oubliée ou dépassée dans l'esprit de Prince car *Purple Rain*, le film, n'y fait aucune allusion.

Il semble, cependant que la rupture avec Cymone n'ait pas été négative : *Dirty Mind* (1980) est nettement différent des fadeurs des deux premiers albums. Prince apparaît sur la pochette avec, à peu près, le look que nous lui connaissons : cheveux courts (alors qu'il les portait longs en 78/79), la moustache naissante bien dessinée, et ce fameux costume mauve qu'il ne quittera plus. Quand à la musique, son côté nerveux se précise encore plus avec *Controversy* (1981). En même temps, la voix prend plus d'assurance, il aura moins recours à ce « falsetto » qui tend à fatiguer.

## LA STAR DE SUPERMARCHÉ

Comme toutes les stars, il a compris qu'il fallait manipuler les médias, que la musique n'avait son impact que si elle s'appuyait sur une légende. Sa légende, il la créera en réaction à l'Amérique propre et puritaine. Il s'exhibera

en mini-slip de cuir noir et bas résille ; il jouera non de l'androgynie mais du travesti, non du transsexuel mais du fétichiste, il sera l'image d'une perversion adolescente, naïve, d'un « sex-shop look » et non l'image à la Lou Reed d'un érotisme (intellectuel par définition) raffiné : il ne sera pas *Venus in Furs* ou *Femme Fatale*. Il sera un « bad boy », une star de super-marché au look « cheap », un de ces garçons provocants et truqueurs dont on ne sait s'ils cherchent les hommes ou les femmes. Enfin, pour aller encore plus loin, il se sacrera, fasciné par l'aristocratie comme tous les Américains, « His Royal Badness », sa « Mauvaiseté Royale ».

Une autre façon de faire parler de lui — et d'avoir la paix — sera de ne donner aucune interview ; d'être invisible et muet. La dernière date du début 80, à l'occasion de la sortie de *Dirty Mind* et a été reprise dans l'excellent magazine new yorkais « The Musician » cet automne. Nous y apprenons pas mal de choses concernant sa famille (huit frères et sœurs, parents divorcés, mère remariée) détails que, d'ailleurs, nous retrouvons plus ou moins dans le film.

Ce film, *Purple Rain*, qui devait sortir cet automne et qui sortira vraisemblablement le printemps prochain, en même temps que débuttera la tournée européenne, est, comme la plupart des premières œuvres, largement autobiographique.

Notre héros y semble timide. Et c'est peut-être de la timidité, cette attitude provocante de pauvre gosse déchiré entre ses parents. Nous apprenons ainsi que le père a été obligé d'abandonner une prometteuse carrière de musicien. Et c'est ainsi que le jeune Kid trouvera, dans la cave le piano, instrument sacré et centre du repaire qu'il va se constituer. Une piaule/pays des Merveilles : tout y sera mauve avec des ornements bizarres, des masques accrochés au mur, des fourrures, toute une décoration évocant le ventre maternel, l'enveloppement, la chaleur. C'est là qu'il installera son matériel, c'est là qu'il se réfugiera, c'est là qu'il fera venir ses conquêtes, c'est là qu'il leur fera l'amour.

« Electro is aural sex » : c'est une devise. La scène entre Prince et Appolonia — vedette féminine du film — est une suite de plans de bouches, de peau, de salive, d'humidité et de bruits de suctions. Avec *D.M.S.R.*, dans 1999, Prince envisage un bonheur immédiat ne dépendant que de la « *Dance-Music-Sex-Romance* ». Il y utilisera des mots crus, évocateurs de diverses situations amoureuses, et qui, encore une fois, déclencheront le scandale mais qui entreront dans le domaine public américain au point que Mary Lou Retton, médaille d'or de gymnastique féminine aux jeux olympiques de Los Angeles à qui on demandait ce que le succès lui avait apporté, répondit : « *A Little Red Corvette* » ; allusion à une chanson de 1999, pleine de sous-entendus, ballade de cœurs brisés et d'invites salaces.

## L'OBJET SEXUEL

Prince a des préoccupations simples et son film le prouve : devenir le meilleur : *Baby I'm a Star*.

Idée, tout à fait naturelle en Amérique où il est légitime de réussir.

En Europe, c'est autre chose... Notre vieux continent accrochera à partir de *Controversy*. 1999, ce superbe double album enfoncera le clou mais *Purple Rain* sera mal accueilli en Angleterre où, de toutes façons, Prince n'est pas aimé. Quand à l'album *Purple Rain* qui est très bon, on peut le considérer, de même que le film, comme rock : et, du coup, beaucoup moins funk.

Ce film est un splendide film musical, un futur film culte, une suite de vidéo-clips mis bouts à bouts avec tous les poncifs du genre : paysages chromo, moto fastueuse (et, naturellement, mauve) créatures en porte jarretelles et gros nénés. L'image du garçon fétichiste s'est transformée en celle du jeune homme mal dans sa peau et c'est encore un des aspects rock du film. Alors que son rival, Morris (Morris Day) drague Appolonia selon les schémas classiques. L'arrivée d'Appolonia — de son vrai nom

GLORIA/JANVIER 85





Patty — Koterio sur la scène de *Purple Rain* peut faire regretter la certainement plus intéressante Vanity mais, soucieux de briller seul, Prince, par coup de tête, coup de cœur, coup de ventre, lui a préféré la falotte Appolonia, de même qu'il est sûr que Morris Day de The Time quitterait The Starr Company, le label de Prince et qui comprend sa cour : ceux déjà cités, plus la dernière venue : Sheila E., adorable chicano dont la seule ambition déclarée est de vivre une *Glamorous Life* et qui semble une bien plus gentille fiancée que cette Appolonia dont la déclaration la plus connue ne concerne que la taille d'un certain instrument masculin...

## L'INFIDÈLE

On a voulu — et on voudra de plus en plus — comparer et opposer Prince à Michaël Jackson. En fait, ils sont assez semblables : même âge, même paranoïas, même passion pour la perfection de leur travail et même soif de gloire. La différence est uniquement sexuelle : là où Michaël Jackson figure tous les coincés américains et leurs frustrations, Prince, objet sexuel, les expose et les fait exploser. Il figure le très vilain garçon qui n'hésite pas à provoquer et ne s'embarrasse pas de platitudes à la « peace and love ».

Par ailleurs, si Prince est, en quelque sorte, un marginal de l'Amérique, il est surtout un marginal en Europe : son aspect psychédélique avant la lettre, sa discrétion vis-à-vis de la presse le font croire prétentieux et suffisant. Bien sûr qu'il y a du vrai là dedans : il connaît sa valeur, mais il y a autre chose : tout simplement, la volonté implacable de ne pas vieillir (Prince a quand même vingt six ans et demi, il est né le 7 juin 1958), de rester dans cet état d'esprit qu'il s'est créé, dans cette famille, la Starr Company, qu'il a fondé. Surtout préserver cette adolescence qui le fuit, comme elle fuit toujours et c'est pourquoi, sans doute, tout contact avec un monde qui n'est pas « son monde » est perçu par lui comme une agression.

Par ailleurs, la machine est vraiment trop bien huilée : quatre albums meilleurs (toutes proportions gardées) les uns que les autres, un double, et un film plus un album du film plus une tournée mondiale qui a déjà, aux États-Unis, déchaîné le délire partout où il s'arrête. Et où s'arrêtera-t-il ? Il a tout du Mozart de Milos Formann : vulgaire, bêta, emporté ; mais, une fois saisi par son art, inspiré et en contact direct avec le génie. *Purple Rain* le montre, héritier de Jimi Hendrix, complètement habité, médium de l'innéffable. C'est peut-être ce qu'on ne lui pardonne pas, ni que l'on ne pardonne à personne : le manque de médiocrité, le talent stylistique et aussi la recherche constante d'un mieux, d'un plus, qui vous rend infidèle à vos fidèles.

### DISCOGRAPHIE

Prince :	The Starr Company :
For you (1978)	The Time : Ice Cream Castle
Prince (1979)	(1984)
Dirty Mind (1980)	Appolonia 6 (1984)
Controversy (1981)	Sheila E. : The Glamorous Life
1999 (1982)	(1984)
Purple Rain (1984)	

Tous ces disques sont distribués par Warner. (W.E.A.)



# LES CERVEA

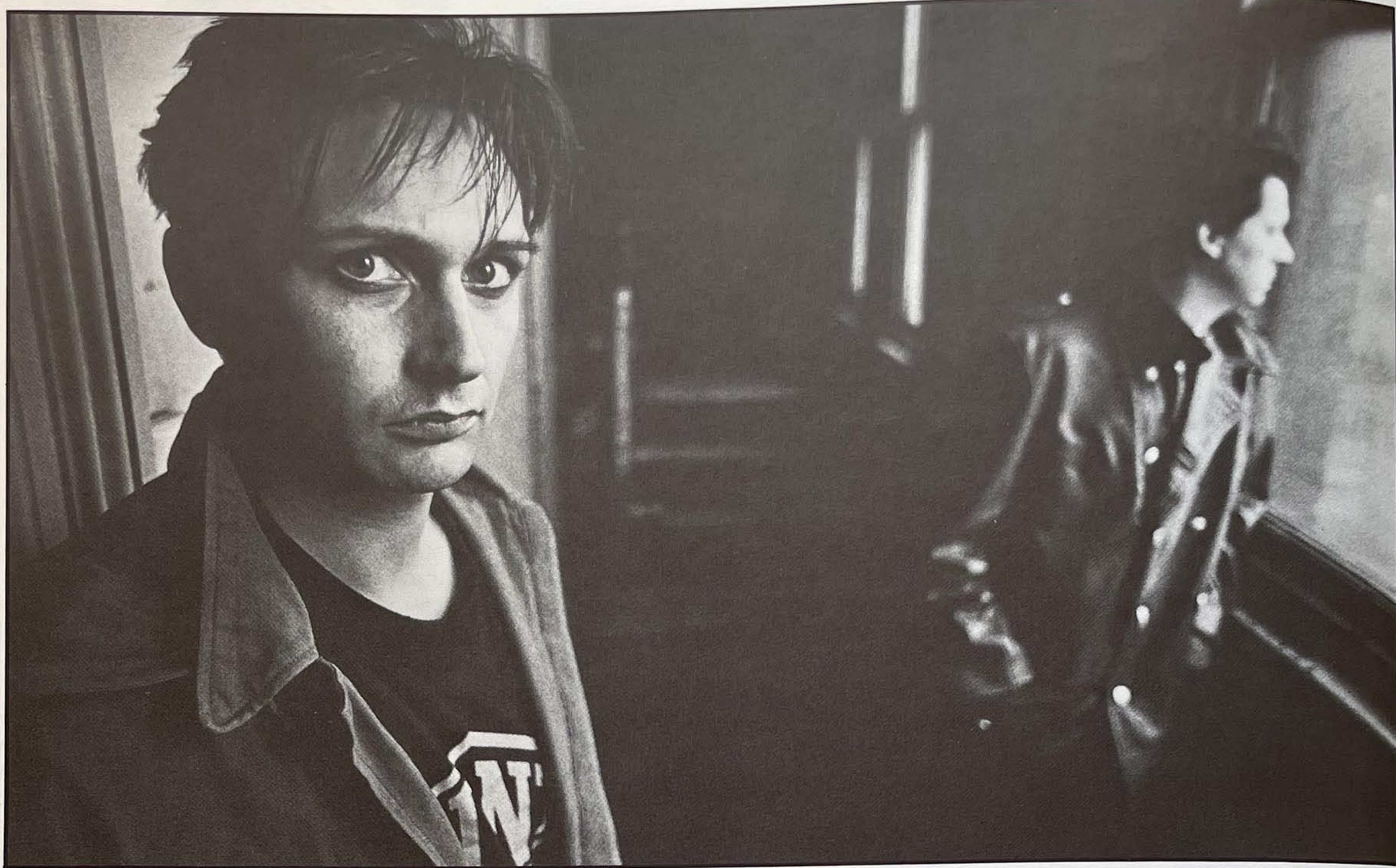


PHOTO DEREK RIDGERS

CABARET VOLTAIRE

## DE SHRIEKBACK A BRION GYSIN EN PASSANT PAR 400 BLOWS ET ART OF NOISE, LE POINT SUR LA DANSE PERVERTIE PAR LES MARGINAUX DU BEAT.

PAR PASCAL BUSSY

**P**lus personne aujourd'hui dans la black music ne peut prétendre avoir le monopole du funk. Ni les Noirs post-Tamla, ni les jeunes loups du style Prince Charles, ni les vieux maîtres comme James Brown. L'accro du funk moderne pourrait se composer un soundtrack cosmopolite qui engloberait les rappeurs du Bronx, les derniers tubes anglais (Blancmange, Human League, et consorts), sans oublier le reggae-afro new look et le dernier Gainsbourg. Aucun D.J. intelligent ne renierait ce choix, la danse avant tout !

En Angleterre, le vent souffle comme d'habitude plus vite qu'ailleurs, et le pays est plein de ces intellectuels récupérateurs qui ont annexé le funk. Dans leurs studios-laboratoires, ils concoctent d'étranges musiques de danse qui grimpent parfois à l'assaut des charts. Au premier rang de ces Anglais au look snob

et arty, deux groupes-phares : Shriekback et Cabaret Voltaire. Les premiers assument un héritage royal : X.T.C. et le League Of Gentlemen de Robert Fripp pour Barry Andrews, Gang Of Four pour Dave Allen. *Jam science*, leur troisième album, est incontournable : morceaux rapides au rythme binaire exacerbé, mélodies faussement simples semées de parasites électroniques, quarante minutes démoniaques d'un disco détourné qui s'achèvent par *Hubris* et son climat contrasté de mélodie éthérée.

Quant à Cabaret Voltaire, leur tout récent *Micro-Phonies* est un chef-d'œuvre de finesse, un compromis habile entre un « dance-beat » de choc et des idées futuristes que le groupe n'a finalement jamais reniées depuis cette mythique face *Lips of sulphur* parue il y a plus de cinq ans chez Factory. Dans *Don right* ou *Sensoria*, Stephen Mallinder et Richard

H. Kirk résumant à eux seuls cette nouvelle génération des mutants discoïsés, ils ont mis en pratique le précepte du vieux sage Holger Czukay : « imaginer une musique qui s'adresse à la fois au corps et à l'esprit ».

SHRIEKBACK





# UX DU FUNK

## ONIRISME, ERRANCES RYTHMIQUES ET COLLAGES SONORES

D'autres Anglais, plus extrémistes et moins rusés, ne connaîtront jamais la fortune (toute relative il est vrai) de Shriekback ou de Cabaret Voltaire. Parce qu'ils sont trop jazzy, comme les Pinski Zoo de Nottingham qui greffent des saxos free sur leur funk blanc. Parce qu'ils s'enferment trop dans un style, tel Jah Wobble et ses flashes extra-européens, musiques de danse exotiques avec les Invaders Of The Heart ou Polly Eltes qui ressemblent trop à des jam-sessions inachevées. Ou bien parce qu'ils cultivent trop l'onirisme de l'avant-garde : errances rythmiques et collages sonores de 400 Blows, un mystérieux trio underground qui a quand même un mini-tube néo-funky à son actif, l'hypnotique *Groove jumping*.

Anti-thèse réunie de tous ces originaux : Heaven 17, ou le trop parfait exemple d'une assimilation black fondue dans une pop british élégante. Aucun ingrédient ne manque au dernier L.P. *How men are*, ni les voix gospel ni les chœurs de cuivres ni les rythmes funky séduisants, mais le vrai héros de l'album est une machine, le Fairlight, ordinateur-synthétiseur de la dernière génération qui est magistralement programmé par Ian Craig Marsh. Du white funk high-tech, en quelque sorte, aussi propre qu'un robot.

Et puis il y a Art Of Noise, groupe sans visage de l'écurie Z.T.T., monté de toutes pièces par Trevor Horn et Paul Morley. *Beat box, Close to the edit*, le funk est découpé et reconstruit à travers les filtres des tables de mixage, le studio devient un instrument au même titre que la guitare ou les boîtes à rythmes. Après une année frustrante de maxi 45 tours (il y a même eu une cassette-collector de *Beat box*!), le 33 tours est enfin arrivé. (Who's afraid of?) The Art Of Noise!, un artefact obligé du mélomane funk.

### 400 BLOWS



Détour par le Japon, où les récentes productions du label Alfa nous rappellent que le funky rock nippon existe aussi, parfaitement acculturé dans une orgie de computers. *What me worry?*, curieux disque de Yukihiro Takahashi. *Tutu*, un L.P. de Miharu Koshi produit par Haruomi Hosono, mélodies un rien sucrées (il y a même un *L'amour toujours* en français!) qui négligent parfois le funk pour tomber dans la musak pour restaurants exotiques. Et surtout *Service*, ultime album du Yellow Magic Orchestra, bourré de thèmes discoïsants, produit avec un raffinement typiquement japonais. Comme pour Heaven 17, les inspirateurs évidents sont les hommes-machines de Kraftwerk, pionniers du funk technologique dont on attend le nouveau L.P. *Technopop* depuis trois ans. Aux dernières nouvelles, Ralf Hütter promenait toujours les bandes entre New York et Düsseldorf en quête d'un mixage définitif. Ah, cette fascination allemande de la perfection...



HEAVEN 17

## BILL LASWELL : UN PONT ENTRE LA DANCE-MUSIC ET LES AVANT-GARDES

Aux États-Unis, un seul homme peut prétendre incarner le nouveau funk et la dance-music tout entière : Bill Laswell. Il est à la fois bassiste virtuose, musicien encyclopédiste, et producteur de génie. Soul black de Nona Hendryx, rock expérimental de Laurie Anderson, reggae du King Yellowman, disco-scratcho-funk d'Herbie Hancock, autant de réussites à mettre à son actif, mais qui ne doivent pas faire oublier sa carrière solo, condensée justement dans le L.P. *Material & Friends*. On y retrouve la basse énorme de Laswell, ses sons provoquants qui dressent un pont entre la musique de danse hyper-commerciale et les avant-gardes en tous genres.

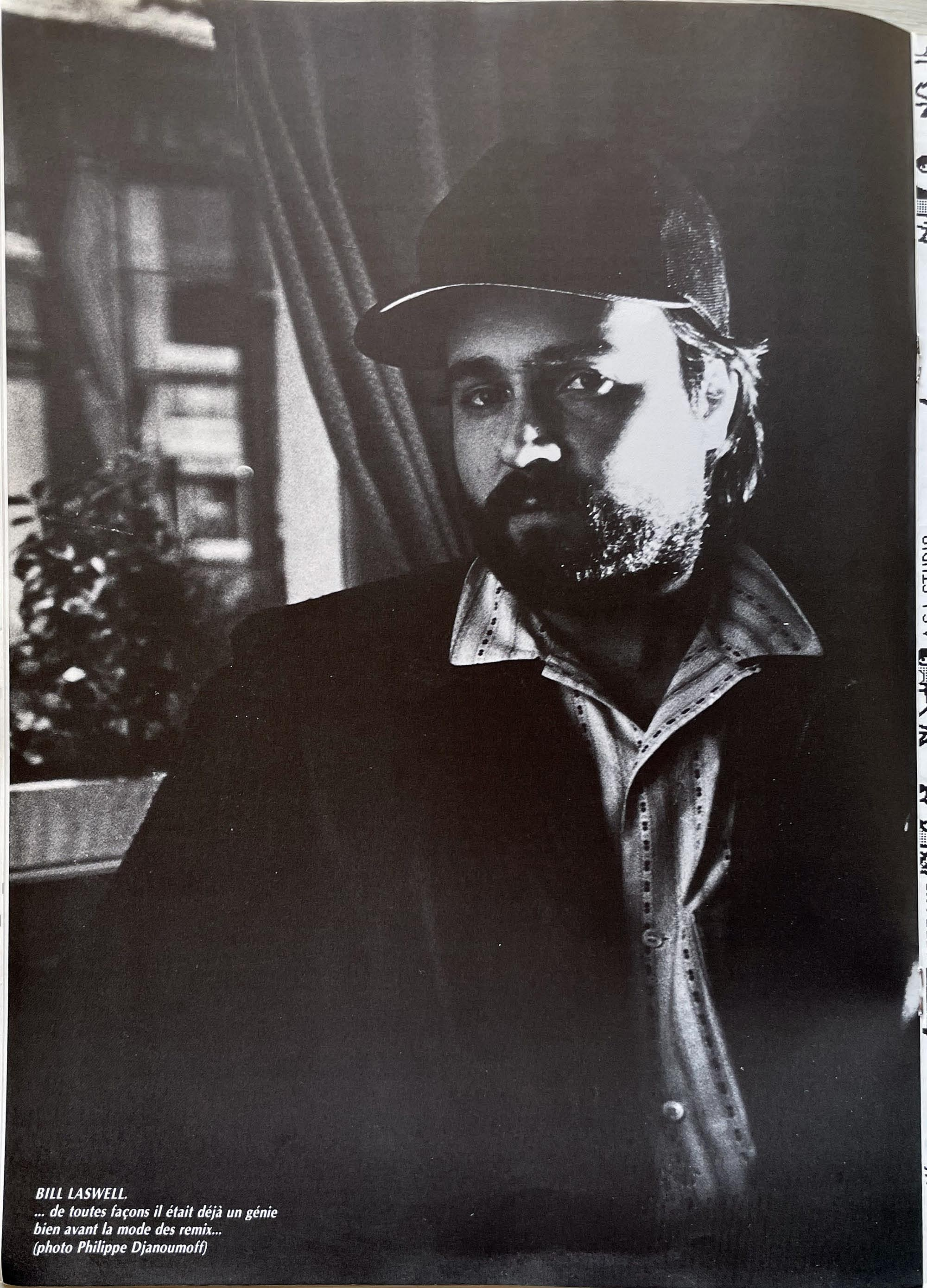
Toujours en avance, New York possède déjà ses héros post-funk. James Blood Ulmer, son jazz disloqué et ses thèmes éclatés, une musique encore plus intransigeante lorsqu'elle est enregistrée « live », comme ce *Part Time* au Festival de Montreux 1983. Et nous terminerons cette galerie de portraits par un sublime excentrique, Brion Gysin. Après ses aventures avec John Giorno, Steve Lacy, Brian Jones et les flûtes de Joujouka, après ses dessins surréalistes du Centre Pompidou et de New York, le voilà chanteur de rock, génial rappeur d'un combo où l'on retrouve Don Cherry, Ramuntcho Matta, et plusieurs guerriers de la new-wave française comme Frédéric Rousseau, Yahn Leker ou Fil-Mong. Du beau monde. Et un 45 tours déjà légendaire, deux titres transes électriques, *Junk* et *Kick*. Brion Gysin halète ses poésies glacées, véritables mantras urbains de l'an 2000, sur un background musical tout en rythmes. *Junk is no good baby, no good baby is junk, no junk baby is good, good junk is no baby, ...* Et de l'autre côté du disque : *Kick that habit man, that habit kick man, habit man kick that, man kick that habit, ...*

Délire. Texte en cut-up à la Burroughs sur new-wave syncopée. *Junk. Kick*. En moins de huit minutes, Brion Gysin le septuagénaire est entré dans la légende du rock. Lui aussi, il est funk.

### DISCOGRAPHIE :

- Shriekback : L.P. *Jam science*, Arista/Ariola.
- Cabaret Voltaire : L.P. *Micro-Phonies*, Virgin/Pathé Marconi.
- Pinski Zoo : L.P. *Speak*, Dug-Out Records/import G.B.
- Jah Wobble/Polly Eltes/Ollie Marland : maxi single *Voodoo*, import G.B.
- 400 Blows : L.P. *... If I kissed her I'd have to kill her first...*, Illuminated Records/import G.B.
- Heaven 17 : L.P. *How men are*, Virgin/Pathé Marconi.
- Art Of Noise : L.P. *(Who's afraid of?) The Art Of Noise!*, Z.T.T./Phonogram.
- Yukihiro Takahashi : L.P. *What me worry?*, Alfa/Celluloid.
- Miharu Koshi : L.P. *Tutu*, Alfa/Celluloid.
- Yellow Magic Orchestra : L.P. *Service*, Alfa/Celluloid.
- Kraftwerk : L.P. *Technopop* à paraître, Pathé Marconi.
- Bill Laswell : L.P. *Material & Friends*, Celluloid.
- James Blood Ulmer : L.P. *Part time*, Celluloid.
- Brion Gysin : 45 tours *Junk/Kick*, Mosquito.





**BILL LASWELL.**

*... de toutes façons il était déjà un génie  
bien avant la mode des remix...*

*(photo Philippe Djanoumoff)*



# ELECTRO

DU PREMIER SCRATCH, DANS LES RUES DU BRONX, AU DERNIER REMIX DANS LES STUDIOS DE MANHATTAN, CELA FAIT DIX ANS QUE LE COURANT ELECTRO SE PROPAGE, CONTAMINANT TOUTE LA MUSIQUE. AUJOURD'HUI, PUCCINI ET BEETHOVEN, PASSÉS A LA MOULINETTE ÉLECTRONIQUE, REJOignent GRANDMASTER FLASH SUR LES PLATINES DES DISC-JOCKEY. ET L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE LA COMPUTER-MUSIC NE FAIT QUE COMMENCER...

PAR FRANÇOIS BERTRON ET MICHAËL WINNEN

**N**ew York 1975. Les disc-jockey (D.J.) se contentent de Donna Summer et des Bee Gees. Kool Herc, lui, sait comment tenir son public du Bronx et le faire danser pendant des heures sur un son plus fort et plus funk ; il passe trois disques seulement : James Brown, Rare Earth et *Apache*, un vieux morceau des Ventures des années soixante repris par le producteur jamaïcain Bob Smith en 74. De chacun de ces disques, il ne joue que les 30 secondes de la « break section » quand basse, batterie et guitare rythmique pulsent le beat de base. Les « break-dancers » ne s'arrêteront plus.

Aussitôt, Flash a un éclair de génie : utiliser le principe de Kool Herc mais cette fois-ci avec beaucoup plus de disques différents qu'il désosse, coupe et mixe, le tout « live ». Il sait exactement, au demi-sillon près, où poser le diamant, il peut tenir le même beat toute la nuit, sautant d'une platine à une autre, enchaînant sans s'arrêter des morceaux différents. En un an le Grand-Master Flash explose et devient la super star du Black Door. Il convertit ses meilleurs disciples en M.C. (masters of ceremony) dont le rôle est de parler au micro par-dessus les rythmes de Flash pour entretenir la pêche des danseurs pendant toute la nuit. Le rap est né.

1978, un gamin ose concurrencer Flash. Il a treize ans et se fait déjà appeler Grand Wizard Théodore. Lui, invente d'envoyer Sex Machine sur la platine de droite ; sur celle de gauche, il envoie exactement le même morceau mais il le « scratche » en faisant dérailler le diamant sur les sillons. Le petit Grand Wizard vient de créer un nouveau style et d'inventer un nouvel instrument : la platine tourne-disque. Il ne restait plus aux « breakers, rappers et scratchers » qu'à se répandre pour que l'industrie du disque et le show-biz récupèrent le mouvement. C'est ce qui se passa dès l'ouverture du Negrill qui fut le premier club de Manhattan à programmer des soirées hip-hop, suivi de près par l'énorme Roxy. Le Bronx perdait définitivement le contrôle du mouvement qu'il avait créé. La phase commerciale allait commencer. 1982. L'industrie s'y est mise : on n'enregistre plus que des versions maxi-45 où les break rythmiques peuvent occuper une face entière. Tous les mixages sont possibles pourvu que l'on s'installe, dès les premières secondes sur un bon steady beat.

(suite page 38)



QUOIDE  
NEUF  
A  
WASHING  
TON



*C'est à Washington,  
où nous retrouverons  
la langueur électrique  
de morceaux longs  
comme ceux de King  
Sunny Adé, la  
violence fruste du Hip  
Hop du Bronx,  
l'humour et la  
bonne humeur  
communicative des  
ancêtres du Rythm'n'  
Blues, le frisson du  
reggae et de ses dubs  
épais, le Trans Europe  
Express de Kraftwerk  
transformé en Trouble  
Funk Express déraillé,  
et la folie pure  
des guitares  
braillardes du  
Punk hardcore, que  
nous chercherons à  
nous épater.  
Do The Whop !*

**PAR CHRISTIAN PERROT**

**L**a ville doit encore être frappée de sauvagerie et courtisée de suavité car nous recommençons à nous y ennuyer, ce qui est impardonnable. De retour après les terribles années new-wave, la musique blanche nous aura ravis par sa pâleur diaphane enfin retrouvée : arrangements délicats des Pale Fountains, voix enveloppée de Lloyd Cole ou gracieux accords de guitare douze cordes de REM. La pureté, voire la virginité, ne sont plus maladies honteuses : fort bien. Elles sont même la meilleure carte de visite pour un groupe estampillé 1984, l'année où, pour embêter M. Orwell, il ne s'est rien passé : très mal ! Les enfants de chœur abondent déjà, la fleur à la mode est d'oranger et il convient d'être papiste pour réussir, comme Bono ou Jim Kerr, crapauds de bénitier arriérés et celtiques : c'est donc le signe qu'il est temps de faire son bagage et d'aller chercher ailleurs le danger, indispensable à notre cœur, et l'aigre saveur de la sueur. Dans la partie noire de la ville, en plein black-out !

Qu'avions-nous à risquer pour nous divertir ? Où trouver la chaleur de la nouveauté pour nos vieilles carcasses assoupies ? Pourrons-nous flairer aujourd'hui d'où vient le vent qui balayera, l'an prochain, les fétidités passées ? La question vaut-elle même d'être posée : nous devrions savoir qu'il nous suffit de désirer très fort quelque chose pour le voir, à notre éternelle déception, se réaliser et perdre tout charme, à force de répétition... Prenons donc notre plaisir tout de suite pour avoir l'esprit libre l'an prochain, année de la réalisation : here we go ! (tournez la page S.V.P.)



**L**e Hip-Hop nous a fait du bien avec sa simplicité, son efficacité d'Attila de la musique, sa capacité de débayer tous les terrains encombrés par le rock et le disco à coup de boîtes à rythmes bulldozer et sa nature de vecteur culturel amenant avec lui graffiti, poètes de la rue et danseurs acrobates. La musique que nous aimerons devra avoir un peu de cette beauté rude du Hip Hop new-yorkais.

## **UNE SCÈNE MUSICALE INCROYABLEMENT FORTE**

Soca, juju-music et tropicalismes triomphants et divers nous auront appris à oublier le format traditionnel du disque, contraint en trois ou dix minutes à tout dire : qui se soucie de changer les disques quand c'est carnaval et qu'il n'y a plus qu'une longue théorie de danseurs épuisés dans la nuit et qui dépendent du rythme pour encore tenir debout ? Une musique d'avenir devra, pour nous satisfaire, pouvoir couvrir un champ illimité de possibilités et couler en un long flot ininterrompu d'impulsions rythmiques, sans regarder à la dépense et vouloir être économe de ses moyens.

Le reggae, il y a des années de cela, donnait des frissons dans le dos de celui qui, pour l'écouter pur et non coupé, se rendait en vérifiant le contenu de ses poches dans des sound-systems clandestins lourds de fumée de ganja et de suspicions. La musique que nous élirons devra avoir cette qualité spéciale de la fleur éclose sur le fumier du ghetto : un parfum de danger et un souffle d'inconnu.

Nous eûmes aussi ensemble un mouvement de nostalgie pour la musique des grands-pères du rock'n'roll, il y a quelques années. Cab Calloway, Louis Jordan, Roy Brown, Slim Gaillard, H Bomb Ferguson ou Babs Gonzales nous ont convaincus qu'il fallait par-dessus tout que nous refusions de nous ennuyer en écoutant des disques ou en allant danser. Ces types étaient fous : il nous faut donc des fous, plus ou moins.

Nous les trouverons à Washington DC, évidemment : où d'autre ? La ville est la plus schizophrène des États-Unis : le jour, des milliers de fonctionnaires servent Ronnie Reagan, président des United States ; la nuit appartient aux « bad niggers ». Tous les soirs, les bons blancs prennent leur voiture et filent vers leur banlieue bien préservée, nommée Georgetown, pour ne revenir sous aucun prétexte à Washington, capitale des USA quand même, avant le lever du jour. George Clinton, l'extra-super-funky-Godfather-of-Funkadelic à qui nous devons tout ce que James Brown avait oublié d'inventer en matière de secouage de viandes, s'est exprimé une fois pour toutes sur Washington DC sans sa chanson « Chocolate City » : « Washington est une ville en chocolat avec des banlieues de vanille ». Cette ville en chocolat est une des plus grandes villes noires des USA, pourtant, elle est un peu à l'écart des grands courants de mode qui ont toujours parcouru la musique noire.

On ne vient à Washington que pour parler des dernières décisions du Congrès ou de la Maison-Blanche, ou bien pour faire le sempiternel reportage sur l'Amérique de la richesse opposée à celle de la misère : c'est facile, il y a des soupes populaires à un mile de la Maison-Blanche et il n'y a pas moins de 16 500 drogués recensés à Washington ! On oubliait un peu trop jusqu'à présent que la ville était aussi celle où les concerts de funk marchaient le mieux aux USA, et surtout qu'elle était la dernière où les groupes locaux avaient l'opportunité de développer leur propre style, ce qui fut des années la norme aux USA avant que la radio et la télévision ne viennent aplanir toutes les différences entre New Orleans et Chicago. Doublement ghetto, la ville de Washington, à l'abri des blancs et de la muzak nationale, satisfait donc pleinement notre désir de découverte, ainsi que notre sens du danger. Exciting...

Les citoyens de Washington semblent les derniers à vouloir voir leurs musiciens préférés transpirer sous leur nez et à préférer assister à un concert plutôt que de s'enterrer dans une discothèque. Ils n'auraient rien contre le Hip Hop si le Hip Hop était de la vraie musique avec de vrais groupes, mais ils sont suffisamment désappointés par la façon dont les rapers s'accompagnent avec trois vieux disques rayés et malmenés par un deejay pour continuer, malgré la mode de la break dance, à lui préférer le bon vieux pince-fesses de Papa ! La norme, à Washington, pour un concert est l'énormité. Quand Trouble

Funk joue au Capitol Center, les 21 000 places sont prises et il y a encore des milliers de candidats à l'entrée qui se bousculent dehors. Et Trouble Funk n'est à peu près rien en dehors de Washington ! Autre preuve, encore plus parlante, de l'existence d'une scène musicale incroyablement forte dans cette ville, le fait que P. Funk, le groupe de George Clinton, doive accepter de jouer en première partie de Trouble Funk pour y jouer... du jamais vu ailleurs ! Le soutien des fans permet à une bonne trentaine de groupes de survivre à Washington, où il est courant de vendre 50 000 exemplaires d'un hit local. Sans ce soutien, d'ailleurs, aucun groupe ne pourrait survivre en restant au niveau de la demande des jeunes de Washington de voir des vrais « groupes », entendez par là des unités qui vont d'un minimum de dix musiciens à une vraie fanfare de trente instruments !

## **JOUER SANS JAMAIS S'ARRÊTER**

Les danseurs tiennent la musique de leur ville dans leurs mains : pour leur rendre l'hommage qui leur est dû, celle-ci s'appelle la Go-Go Music, musique entièrement à l'usage des « go-go's », clubs louches à danser. La Go-Go Music, à en croire des rappers comme Kurtis Blow ou Afrika Bambaataa, qui ont enregistré tous les deux avec des groupes de Washington, est la musique de l'avenir. Parce qu'elle a des racines et la capacité de les transcender...

*We Need Money*, le disque de Chuck Brown And The Soul Searchers qui est le dernier succès international de la Go-Go Music, appelle d'emblée une comparaison, celle qu'on peut faire avec l'exubérance et le naturel des grands succès de Louis Jordan. Sous-titré, évidemment, « le retour de la soul », le morceau des Soul Searchers nous renvoie même encore plus loin en arrière dans le temps, quelque part du côté du Jumping Blues ou des premiers rhythm and blues, avec ses myriades de breaks, son rythme boogie-woogie, ses chorus de cuivres et ses solos classiques de saxophone et de trombone. Chuck Brown fut, il y a près de quinze ans, un des premiers à pratiquer ce qui ne s'appelait pas encore la Go-Go Music, mais dont le but était déjà de garder les danseurs sur la piste sans leur laisser le temps d'avoir même l'idée de se reposer. La clé du succès ? Jouer sans jamais s'arrêter, ménager des transitions en douceur d'un morceau à l'autre, pratiquer le marathon musical à outrance en jouant des morceaux de vingt minutes... Depuis les premiers efforts de Chuck Brown ou de East Coast Connection, la Go-Go Music a grandi en intégrant d'une manière extraordinairement gloutonne tous les développements de la musique dans sa machine géante à danser, et le résultat est souvent incroyable. A mille lieues des expériences avant-gardistes de jazzmen new-yorkais ou de rockers fatigués, des groupes comme Trouble Funk, Experience Unlimited, Slim, Tilt, Rare Essence ou les Soul Searchers pratiquent en plein ghetto une musique où le scratching côtoie le solo de trombone, la batterie électronique des congas, des timbales et toute une machinerie de percussions latines, la basse la plus grasse du funk une bass-line synthétique, et où trois guitares jouent en même temps tantôt une mélodie caribéenne et tantôt du heavy metal écrasant tout sur son passage. Tout ça sans la moindre prétention et sous la surveillance — qui est pour nous une garantie de qualité et un label « non casse-pieds » ! — de l'exigeant et remuant public de Washington, qui ne laisserait jamais passer de longues improvisations décousues et manquant de vitalité. C'est très exactement ce public, que ce soit pour ses critiques ou son soutien, qui manque le plus à tous les groupes, souvent bien intentionnés, qui cherchent la musique de l'avenir dans des fusions et des combinaisons savantes entre toutes les musiques existantes. Washington DC sait dire non à ce qui peut devenir ennuyeux, et les groupes de la ville, qui essaient en concert tous leurs morceaux avant de les enregistrer dûment corrigés, savent écouter ses avis !

## **RIEN QUE LE FUNK ET TOUT LE FUNK**

Fort des capacités de la Go-Go Music à intégrer du neuf, à se partager, et à se consommer en commun, Trouble Funk a fait le choix de créer son propre label : D.E.T.T., pour signer les groupes de la ville et les faire enregistrer sous les noms les plus divers, plutôt que d'accepter un contrat avec une grosse compagnie de disques. Le choix se discute : pour l'instant, il est certainement responsable du





fait que la Go-Go Music soit encore cantonnée aux grandes villes américaines et à leurs populations noires, mais Trouble Funk, qui voit chaque jour de nouvelles raisons d'espérer, préfère attendre encore et renforcer sa position pour être en mesure d'imposer ses conditions à la maison de disques qui craquera la première pour la Go-Go. Une belle obstination qui transforme chaque achat d'un disque de D.E.T.T. en acte de guerre signifiant que nous voulons le Funk, rien que le Funk et tout le Funk !

GLORIA/JANVIER 85

#### DISCOGRAPHIE :

*Party Time* : Kurtis Blow (Mercury).  
*Troubled Times* : Trouble Funk (DETT).  
*Drop The Bomb* : Trouble Funk (Vogue).  
*We Need Money* : Chuck Brown (DETT).  
*Good To Go* : Slim (DETT).  
*It's In The Mix* : Slim (DETT).  
*Do The Whop* : Go-Go All Stars (DETT).  
*Arkade Funk* : Tilt (DETT).



Lutin, farfadet des médias de pointe : photo, musique, cinéma, clips, Jean-Paul Goude est le magicien du rythme et des lumières. Créateur et inventeur de formes et de couleurs, il volette autour du monde. Pour GLORIA, il ouvre son album de souvenirs et livre quelques-uns de ses secrets. De Grace Jones à U2, un itinéraire qui est autant visuel que musical.

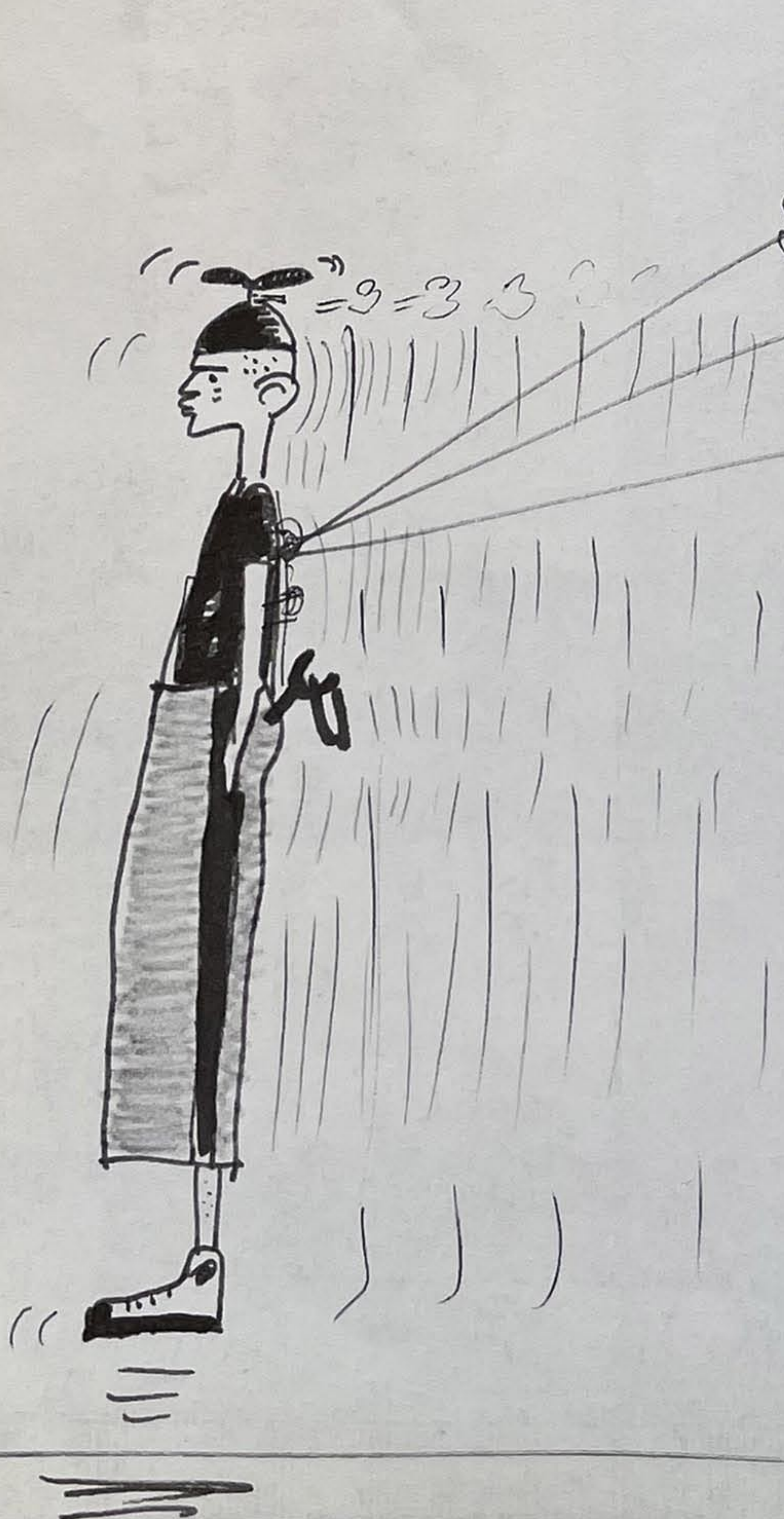
# JEAN-PAUL GOUDE LE MAGICIEN

*On connaît Jean-Paul Goude par des images célèbres, en rapport avec Grace Jones : jouant de l'accordéon sur un majestueux escalier, multipliée en une armée de clones, ou le visage géométrisé à l'extrême par une coupe en brosse et un sparadrap rectangulaire sur le front. Quelles sont les images qui ont précédé celles-là ?*

Quand j'ai rencontré Grace Jones, j'étais en train de décrocher de mon travail de directeur artistique du magazine Esquire et j'essayais de monter un film musical. Le monde de la boxe à New York me fascinait : le public est extraordinaire : les macs, splendidement habillés, les femmes noires avec leurs fourrures blanches, les minettes portoricaines... il y avait un fantastique petit boxeur nommé Chu-Chu Malave qui arrivait sur le ring avec tout un rituel de rock-star. Tout cela m'avait donné envie d'écrire un film sur les milieux de la boxe, une espèce de West Side Story où les familles ennemies auraient été les portoricains et les dominicains. Comme je n'appartenais pas au monde du cinéma, je n'ai pas pu réaliser ce projet et, par ailleurs, à l'époque, personne ne croyait à un film sur la boxe. Deux ans plus tard, Rocky, avec Sylvester Stallone, faisait le succès que l'on sait... Grace, à qui j'avais raconté mon projet, avait envie de se servir d'un des numéros musicaux de mon film. Comme je redoutais son interprétation de mes idées, j'ai préféré monter ce numéro moi-même, ce qui fait que, du jour au lendemain, je me suis retrouvé avec elle en Sicile, puis en Italie, pour finir au Roseland de New York. Je faisais même partie du spectacle : « le boxeur » qui sautait à la corde sur scène pendant quinze minutes sans s'arrêter, c'était moi. Quelle aventure !

(suite page 30)

GLORIA/JANVIER 85

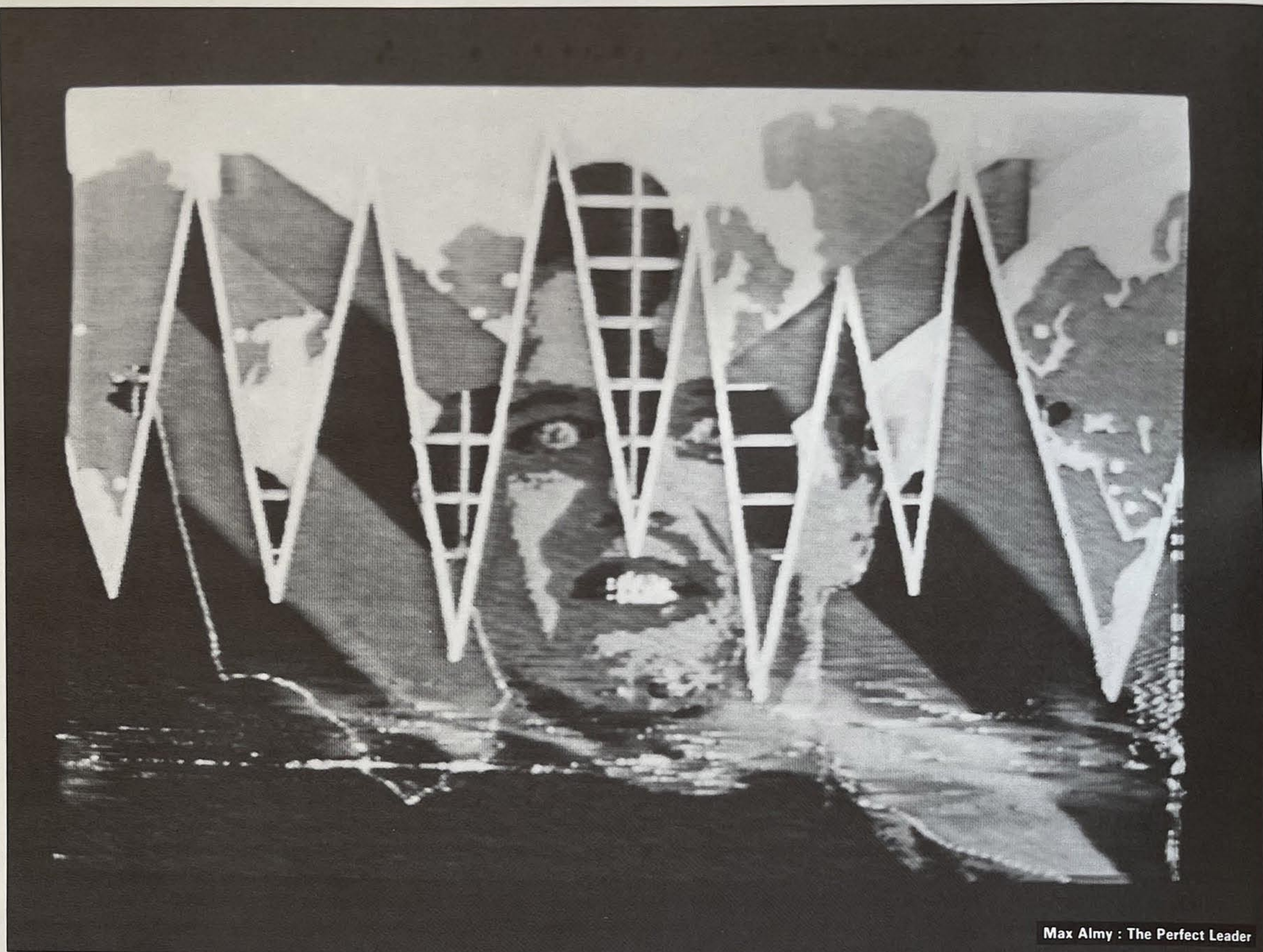




**QUI**

**OSE**





Max Almy : The Perfect Leader

# Vidéo Art

# Art Vidéo

Un homme court jusqu'à épuisement vers un but inconnu. La bouche d'une femme, en surimpression, l'exhorte à continuer, à se dépasser, outrepasser ses limites alors que cet effort semble vain, gratuit, sans finalité, absurde. Au rythme de la course correspond la mobilité, l'agrandissement, le rétrécissement, l'oscillation et le renversement du cadre. Finalement, à mesure que l'homme s'exténue, l'image se digitalise pour se figer en une mosaïque morte. (*Dead Line*, de Max Almy.)

Max Almy, une des vidéastes américaines, parmi les plus notoires, utilise ce même procédé de digitalisation pour établir le portrait-robot de l'homme politique rêvé par les médias : *The Perfect Leader*. Cette vidéo de quatre minutes est une féroce satire des politiciens et des techniques de marketing. Le rythme très soutenu, rapide, croissant en fonction de la transformation de l'aimable fonctionnaire en dictateur, le son synthétisé (qui n'est pas sans évoquer KaS Product), les images aux couleurs agressives se conjuguent pour créer

une atmosphère déshumanisée, fictive et impérialiste.

## DES CRÉATIONS COMPLÈTES

### AYANT UN CONTENU FORT.

Au cours des années 70, le spectateur se voyait proposer des produits vidéo qui oscillaient entre le puritanisme intellectuel et le formalisme le plus absolu ; seul l'art de Vostell ou Nam June Paik (Fluxus) et l'humour d'Averty contrariaient ces hermétismes. Le nouveau Vidéo-Art a engendré des créations complètes, ayant à la fois un contenu fort, conséquent et une forme séduisante.

La contradiction, par contre, est que cet art utilise au mieux les progrès de la technique en exploitant le look et les aspects visuels qui le connotent pour être le support critique de cette société post-industrielle.

Mise à part la production de clips ou de spots publicitaires qui apparaissent parfois comme de belles réalisations plastiques du système,

participant de la Fast Culture et de ses industries de rêve, seuls John Sandborn (*Act III*, musique de Phil Glass) ou Stena Vasulka (*The West*) ne s'attachent pas à en rendre une vision contestataire ou alternative. L'un, exprimant un optimisme progressiste, l'autre, une réconciliation technologie/nature.

La critique des médias, de la politique est particulièrement représentée aux U.S.A. Les vidéo-artistes ont, là-bas plus de possibilités de faire passer leurs productions sur les chaînes T.V., les réseaux câblés que les Européens. Se voyant confrontés à une audience de masse, ces artistes se trouvent en concurrence avec la production commerciale courante. Depuis 1970, on a vu s'accroître, aux U.S.A., l'Advocate T.V. qui illustre, sous forme de spots, les opinions de partis, d'associations ou de corporations sur des sujets divers allant du gel nucléaire aux droits des homosexuels.

Ce parti-pris de rapidité, correspond aux clips musicaux dont la mode a influencé certains vidéastes (comme la B.D. et le rock inspirant



la figuration libre en peinture) trouve son antagonisme, par la lassitude que les passionnés de clips, pourtant fascinés par la réalisation formelle, trouvent dans un contenu trop faible et répétitif : sexe, violence, délires mentaux, etc. Pier Marton, vidéaste américain, déclarait, au Festival National de Vidéo à Los Angeles (septembre 84) : « Je dois penser en termes efficaces, rapides, afin de combattre le langage publicitaire. »

## DES VIDÉOS INVENTIVES, BAROQUES, LINÉAIRES.

À l'opposé, une catégorie d'artistes s'intéresse à promouvoir un regard spiritualiste souvent inspiré par l'Orient et qui va à l'encontre du monde matérialiste dans lequel nous vivons. Bill Viola, un des grands noms de la vidéo, par exemple, invite le spectateur à une réflexion sur le temps, la lumière et l'espace. « La vidéo, que je considère comme ma matière première », dit-il « n'est ni l'image, ni le son à proprement parler, mais le temps. » Chez Dan Reeves, qui a été profondément marqué par la guerre du Vietnam, le son stéréo fournit dans *Sabda*, la matière charnelle aux impressions de l'auteur sur les Indes, par opposition à des images voilées et où les personnages sont comme désincarnés.

Une troisième catégorie d'artistes travaillent sur des concepts de recherche d'identité face à la culture : le contexte psychanalytique d'une telle expérience peut être le prétexte à des vidéos inventives, baroques, linéaires. Dans *Veneno Puro*, de l'espagnol Villaverde, révélation du festival de Locarno 84, une héroïne, ressemblant quelquefois à Siouxsie, parcourt des espaces hitchcockiens en une promenade dont on ne saurait dire si elle est, ou non, imaginaire. En France, Orlan, dans *Sainte Orlan et les vieillards*, recrée une imagerie post-sulpicienne ; *Das Feenbard (le Gong Visuel)*, de l'allemande Ulrike Rosenbach, de Cologne, et une des meilleures en R.F.A., se présente comme une courte biographie visuelle de l'artiste qui se regarde dans un disque de verre tantôt transparent, tantôt opaque. La force émotive vient moins des images (empruntées au vécu de l'auteur) que de leur texture et de leur mode d'apparition.

Au sein de cette dernière tendance, le médium vidéo devient un véritable Médium, récepteur et transmetteur d'une source invisible. Le moniteur remplace le plan d'eau cher à Narcisse et les miroirs magiques des chamans ou de Lewis Carroll.

Vidéos à voir à Paris :

Galerie J.-J. Donguy, 57, rue de la Roquette, 75012 Orlan : Skaï et Sky et vidéo. (Le 18, soirée d'animation laser.)

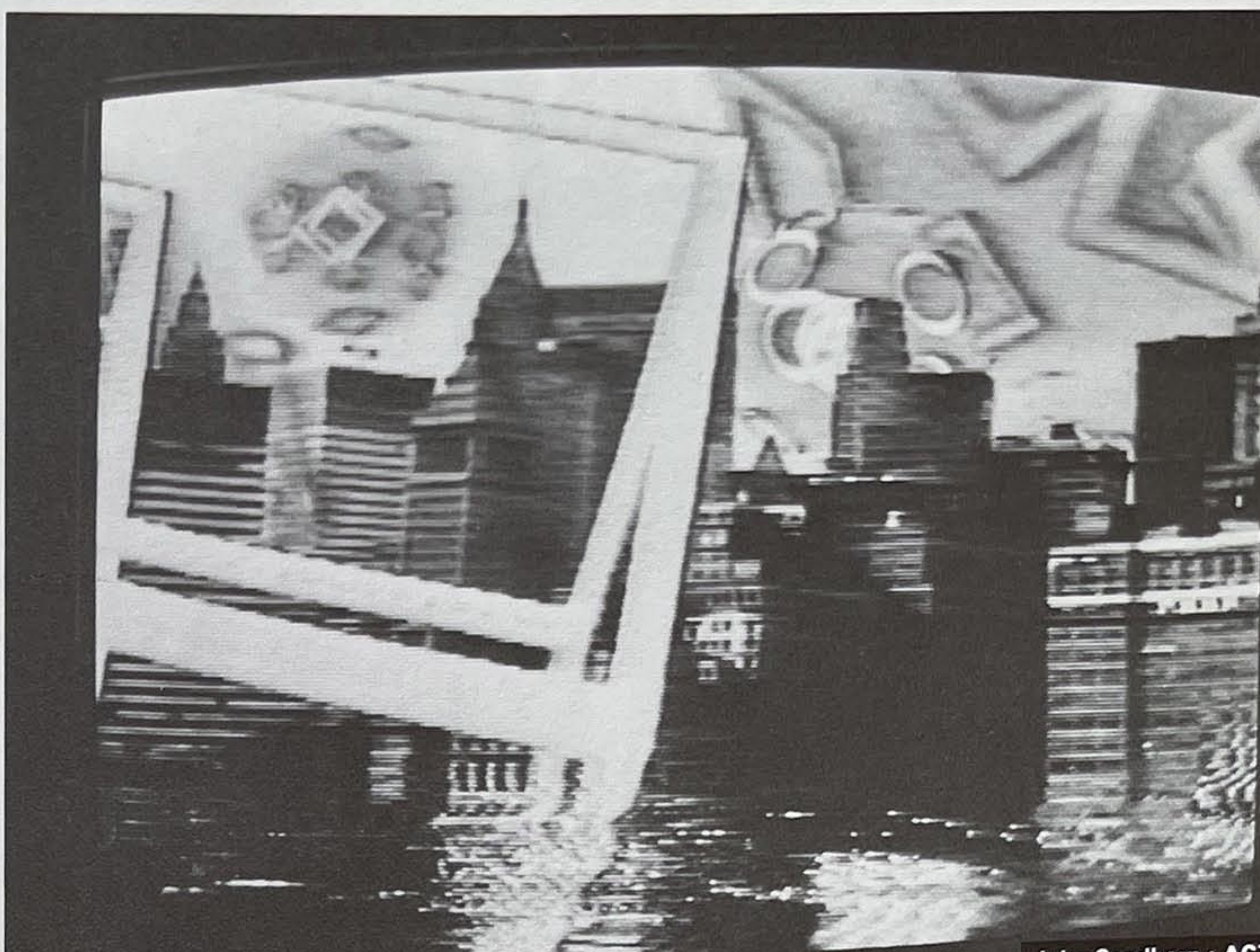
Galerie de France, 52, rue de la Verrerie, 75004 :

Flash sur la vidéo 83/84 :

Jean-Luc Godard, Xavier F. Villaverde, Robert Cahen, Ulrike Rosenbach, John Sandborn, Marcel Odenbach, Max Almy, Dan Reeves, Klaus von Brunch, Gianni Toti. (Tous les samedis, en continu, et, sur demande les autres jours.)

**extrait d'un texte  
de GLADYS C. FABRE**

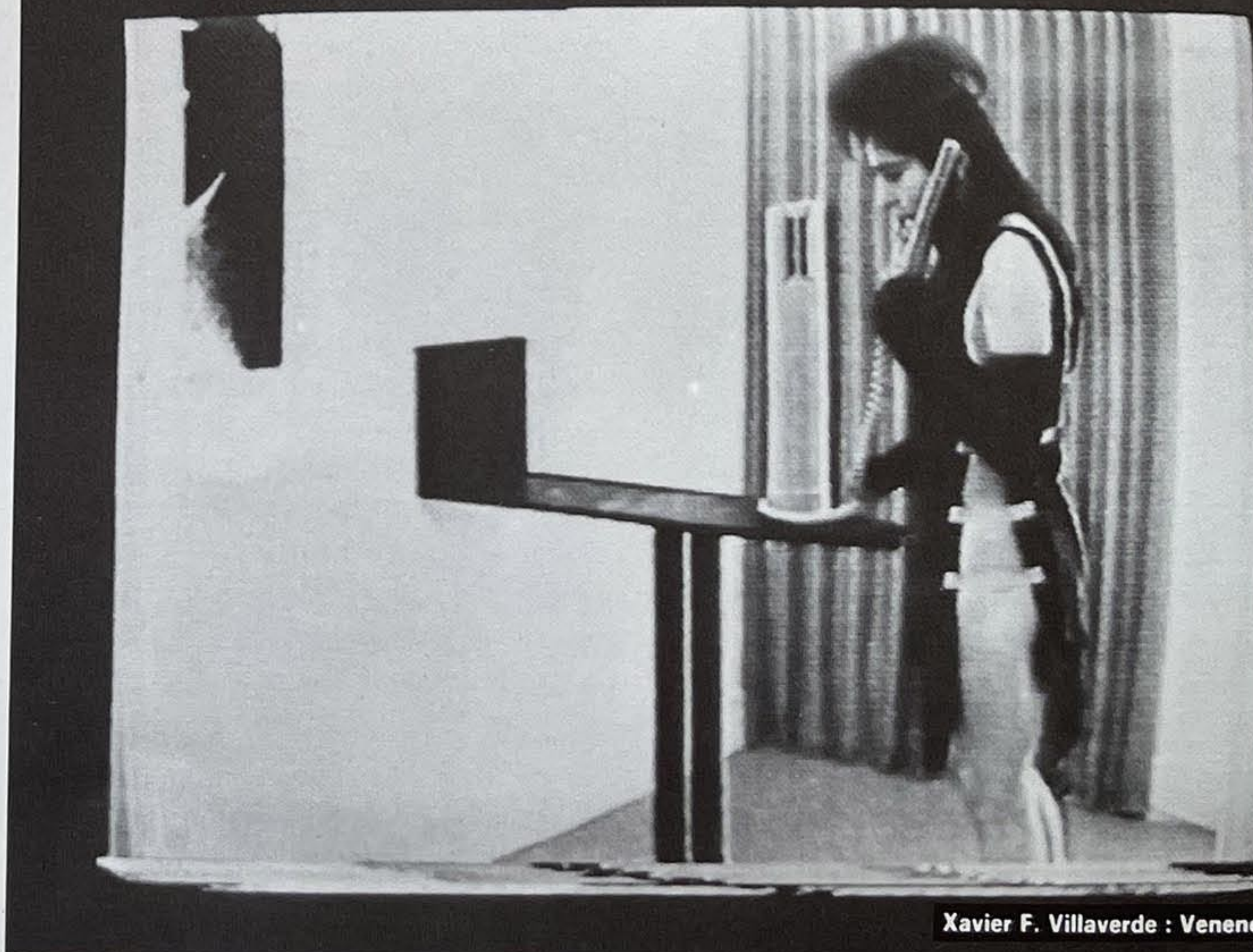
GLORIA/JANVIER 85



John Sandborn : ACT 3



Gianni Toti : Cuor di Telema



Xavier F. Villaverde : Veneno Puro



## J'AI TOUJOURS PRÉFÉRÉ LES PERSONNAGES EXOTIQUES

Grace a toujours eu et aura toujours une extraordinaire personnalité.

Je crois qu'elle deviendra une très grande star : Dans Conan<sup>(1)</sup> son premier long métrage, elle se contentait d'apparaître d'une manière purement formelle. Je pense que, dans le James Bond qu'elle est en train de terminer, elle sera encore plus étonnante. A chaque plan elle aura une toilette différente ; ce qu'il y a de plus fou chez les créateurs parisiens : Alaïa, Gaultier, Kenzo, Miyaké, Montana, Mugler<sup>(2)</sup>

### Qu'y a-t-il eu avant Grace Jones ?

Toute ma vie est dans mon livre : *Jungle Fever*<sup>(3)</sup>. J'y raconte mon enfance à Saint-Mandé : banlieue grise, ni riche ni pauvre. Ma mère, américaine, danseuse et actrice. Mon enfance a été bercée par ses histoires du show-biz et les comédies musicales que je consommait au maximum.

J'ai toujours préféré les personnages exotiques. Quand j'étais gamin, je suivais les cours de danse de ma mère dans son école ; puis ça été l'explosion *West Side Story* que j'ai vu « en vrai » et qui m'a complètement déterminé dans mon ambition de faire des films musicaux. Entre-temps, je dessinais et commençais à travailler. J'ai fait, à cette époque (65) mes meilleurs dessins.

La fin des années 60 était une période faste pour la presse au point de vue artistique. Aux États-Unis, Harper's Bazaar et Esquire étaient ce qu'il y avait de mieux. Ce qui fait que, que Harold Hazes, directeur d'Esquire, m'a demandé de collaborer à son magazine, j'ai accepté avec enthousiasme. Nous avons d'abord fait un numéro spécial pour le 25<sup>e</sup> anniversaire du journal (avec Pascalini et Jean Lagarrigue) puis je suis parti pour New York en prendre la direction artistique avec ce dernier. C'était une époque excitante mais, finalement, pas tellement créative. A dix-sept ans, je l'étais beaucoup plus.

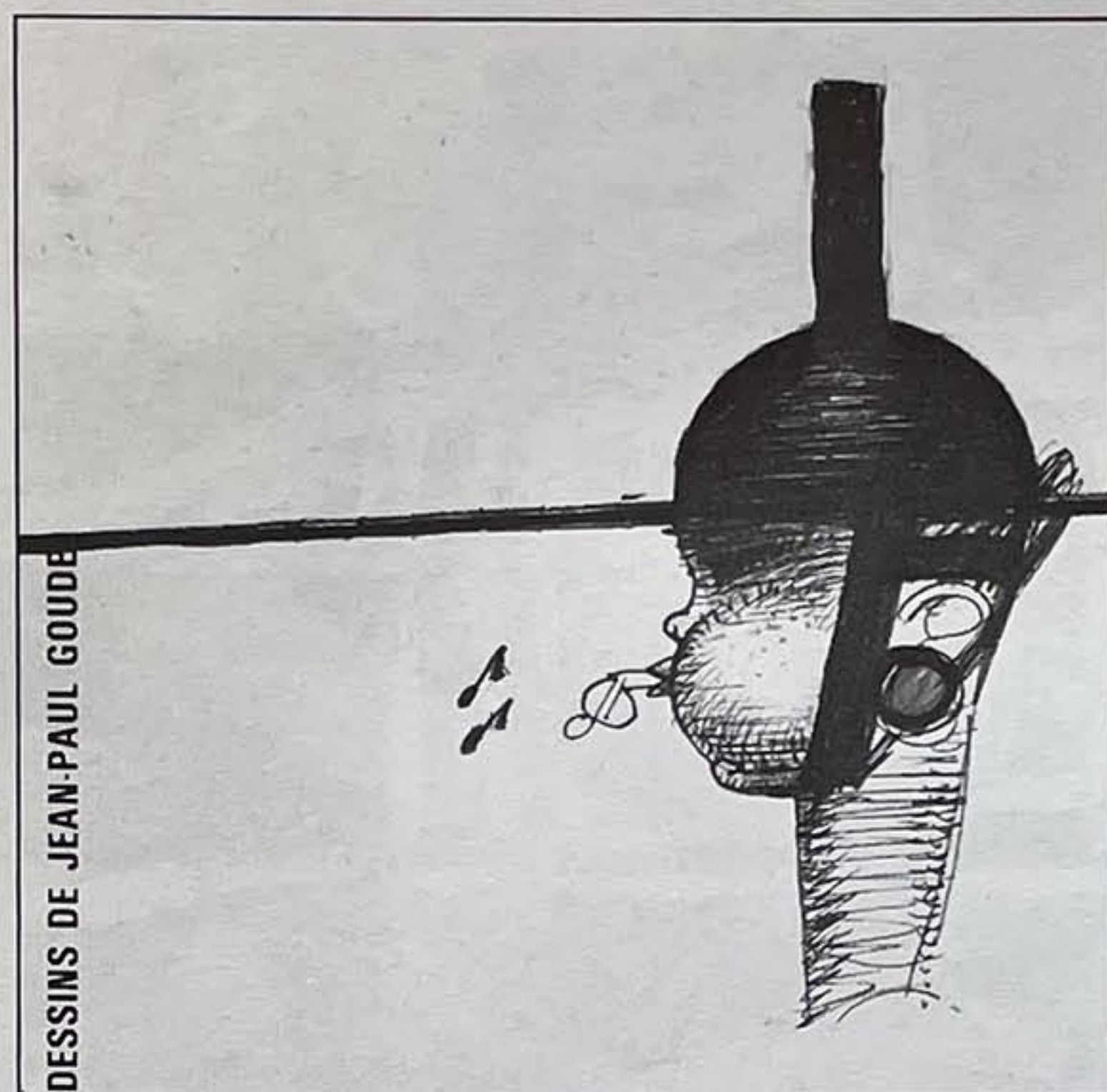
### Ce qui frappe, dans les illustrations réalisées pour Esquire, c'est la perfection dans le souci du détail précis, ce qui donne à la photo son impact. Quelles sont les différences de créations esthétiques entre les États-Unis et l'Europe ?

Il est sûr que les Français sont beaucoup plus concernés par ce qu'on appelle le stylisme. Avec Esquire, magazine intellectuel, la rédaction, les textes, étaient primordiaux. Nos priorités esthétiques peuvent paraître « décadentes » et hors de proportion aux Américains.

## L'IDÉAL C'EST L'EXCENTRICITÉ SANS LA VULGARITÉ

Mon livre, *Jungle Fever*, paru en 81, a été très bien accueilli en Europe mais beaucoup moins bien aux États-Unis : il semble que seuls cer-

tains artistes et que beaucoup de gays aient été sensibles au ton ambigu du livre. Les autres ont jugé celui-ci raciste et sexiste<sup>(4)</sup>, ce qui est insensé quand on me connaît un peu. Au pire, on peut m'accuser d'espièglerie ; mais certainement pas de racisme. Cela dit, trois ans après sa parution aux U.S.A., *Jungle Fever* devient de plus en plus populaire et, depuis que Vanity Fair<sup>(5)</sup> m'a consacré un très gentil article en présentant mon boulot d'une façon très flatteuse, j'ai le vent en poupe.



### Ce travail où les détails avaient tant d'importance devenait-il monotone ?

J'étais trop loin des images qui bougent. Au cours de ma collaboration avec Grace dont j'avais mis en scène le « One Man Show », j'ai tourné une suite de clips résumant sa carrière, de *La vie en Rose* à *Living my Life*. J'aimerais faire davantage de clips mais il semble que je n'aie jamais le temps. Je me suis trop engagé dans la pub mais ça va changer. Récemment Chris Blackwell, d'Island, voulait que Malcolm McLaren et moi puissions travailler ensemble sur son dernier album et particulièrement sur Carmen ; malheureusement ça n'a pas été possible à cause d'un tournage de pub en Afrique.

C'est vrai qu'il n'y a qu'un bon clip sur dix ; mais comme il n'y a presque rien d'autre à voir à la T.V., on regarde quand même. *Two Tribes* de Frankie Goes To Hollywood est trop inégal. Il y a de très bons moments qui, pour moi, sont gâchés par cet interminable combat entre Reagan et Tchernenko. Frankie connaît son public et il lui donne ce qu'il demande. C'est du bon marketing. Trevor Horn est un grand arrangeur mais il faut qu'il fasse attention à ne pas tomber dans la vulgarité.

Qu'est-ce qui est vulgaire et qu'est-ce qui ne l'est pas ? Exemple : un jour, au Garage, une boîte gaie de New York, en plein milieu d'un concert, Grace empoigne un fan un peu trop excité, le hisse sur la scène, et là, lui fait subir un simulacre de sodomisation : immense effet, ovation. Une fois, c'est bien, surtout dans un contexte gay déchaîné ; mais elle a refait le coup tous les soirs par la suite, gratuitement, sans raison. Ça, c'est vulgaire. L'idéal c'est l'excentricité sans la vulgarité. L'élégance et l'excentricité peuvent aller de pair et certaines choses, dites « convenables », peuvent être vulgaires. J'aime Boy George car il est authentique, sincère. Il a un réel talent sans préten-

tions ; il n'est jamais vulgaire. J'aime la performance de Prince bien que son machisme soit affecté. Cela dit, il a raison car, depuis qu'il a abandonné les porte-jarretelles et les bas noirs, il a conquis un public hétéro qui n'y voit que du feu et qui fait sa fortune.

## DRAMATISER LES PERSONNAGES D'U2

Les avocats du « bon goût » sont souvent vulgaires : dans un spot récent, j'avais introduit un personnage-hélicoptère (inspiré du grand dessinateur Rube Goldberg) qui envoyait du bouillon concentré avec un lance-pierre. La musique était la *Chevauchée des Walkyries*, un clin-d'œil au passage illustre du film de Coppola, *Apocalypse Now*. Eh bien, on m'a carrément remplacé Wagner, jugé « nazi », par une musiquette en complète contradiction avec l'esprit de mon film.

### Le travail de pub représente-t-il beaucoup de concessions ?

Oui, trop ! Au départ, j'avais quitté New York pour réaliser Lee Cooper, à l'invitation de Joël Le Berre. Grâce au succès obtenu par ce spot, et ceux d'Orangina et de Kodak qui ont tous eu des prix au festival du film-pub à Cannes, j'ai pu continuer. C'est un travail lucratif mais c'est surtout un apprentissage idéal pour le long métrage.

### Quels sont les projets plus immédiats ?

J'ai fait un spot pour les émirats avec Farida : sa chevelure s'allonge et finit par dessiner, en calligraphie arabe, le nom d'un parfum. Elle a aussi posé pour un autre parfum, français celui-là ; le même qui, au masculin, présente un profil de boxeur au nez cassé. Mon boxeur a d'ailleurs été récupéré par Bruce Weber, j'en suis ravi pour tous les deux. Je vais en Afrique, réaliser deux spots pour les produits de beauté Hélène Curtis. J'aurais préféré faire le clip de Mick Jagger et celui de Madonna mais ils m'ont appelé trop tard. Dommage ! J'ai un projet avec U2 : bien que le rock blanc ne soit pas tellement mon truc, j'ai été frappé par la clairvoyance et l'enthousiasme de Bono. Il parle de son travail d'une façon très précise. C'est indiscutablement la prochaine grande personnalité du rock. Il est prévu que, dans un premier temps, je règle leur show à Madison Square Garden qui est un endroit que je connais relativement bien. J'aimerais dramatiser les personnages d'U2, les aider à canaliser leurs idées et à rendre plus évidentes leurs intentions. Ma rencontre avec U2 et Bono sera, dans ce sens, j'espère, intéressante...

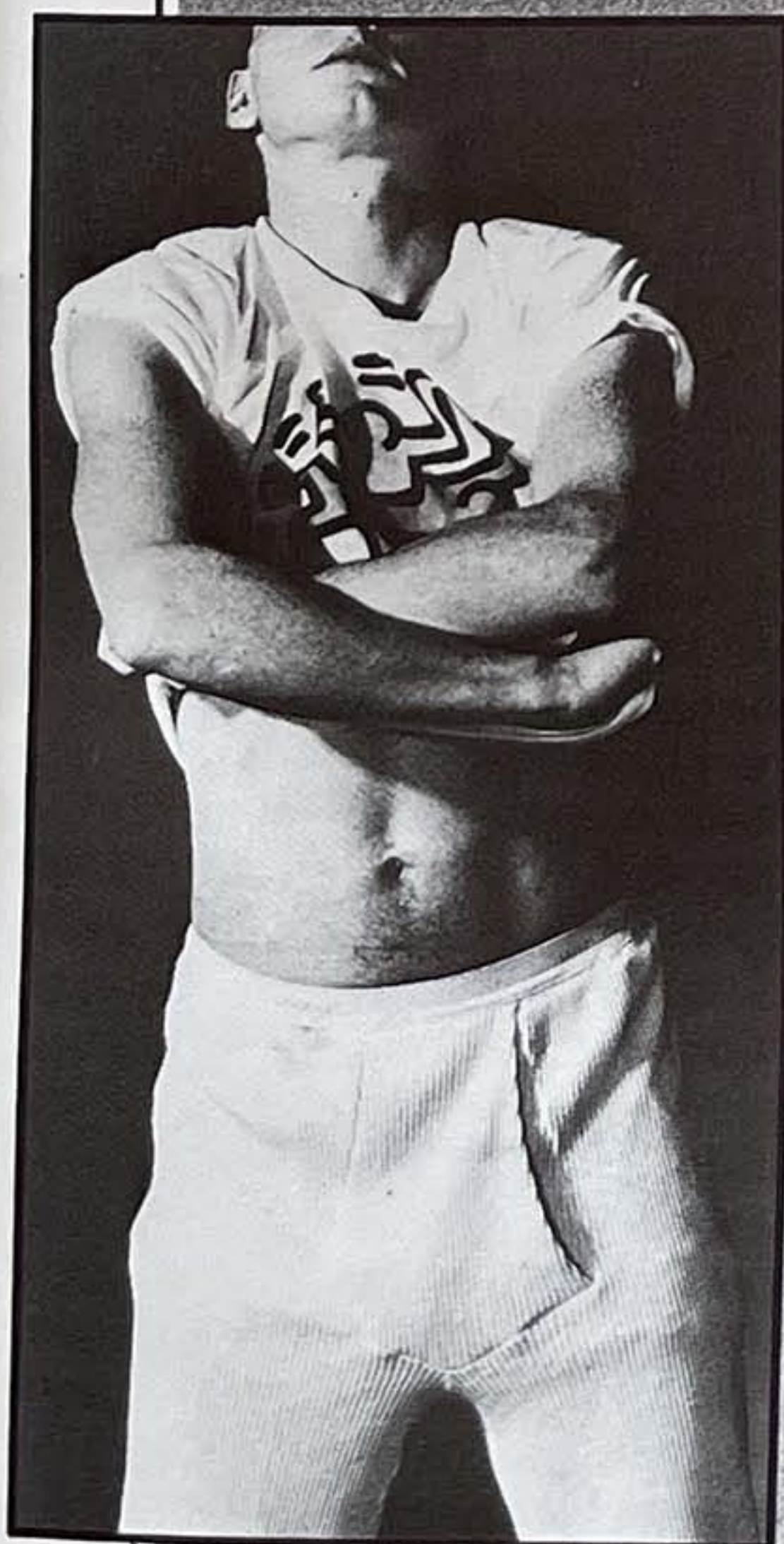
**Propos recueillis  
par Philippe Djanoumoff  
et Christian Copin**

1. Film heroïc fantasy culturiste.
2. Par ordre alphabétique.
3. Ed. Clic-Clac distribution Love Me Tender.
4. Allusion à la photo de Grace en cage.
5. Mensuel U.S. très sophistiqué publié par les éditions Condé-Nast.



# LOOK & STYLE:

SI LE NOIR RESTE ENCORE UNE VALEUR SÛRE, SURTOUT CHEZ LES ADORATEURS GOTHIQUES, PUNKABILLY ET AUTRES (VOIR GLORIA N° 7), UNE NOUVELLE VISION SE DESSINE : LE PSYCHÉDÉLIQUE, LES SEVENTIES. L'ENSEMBLE EST UN REMIX DE L'OP-ART ÉLECTRISÉ PAR LA TOUCHE VIDÉO-ORIENTALE. COULEURS VIVES ET FLUO, RAMAGES, CACHEMIRES ET GRAFFITI. LE NÉO-PSYCHÉDÉLIQUE SE DÉMARQUE, AU NIVEAU DES FORMES, DE LA MODE NOIRE. CELLE-CI, ÉTANT DEVENUE JAPONAISE (COMME YOGHIJ YAMAMOTO QUI HABILLE LES PUNKS « ARRIVÉS » DE F.G.T.H.); LES PARTISANS DU NÉO-PSYCHÉ ADOPTERONT LE CLASSIQUE DÉTOURNE (EX-NEW WAVE) OU LE HIP-HOP. PHOTOS XAVIER MARTIN.



Ci-contre : sweat-shirt en récup de couverture fifties pure laine (Vertiges) et pantalon-fuseau en coton matelassé noir (Tous les Caleçons). A gauche : caleçon long en coton ultra-doux (Jean-Paul Gaultier). Le tee-shirt en coton blanc (Tous les Caleçons) est imprimé du célèbre X-MAN de Keith Haring.



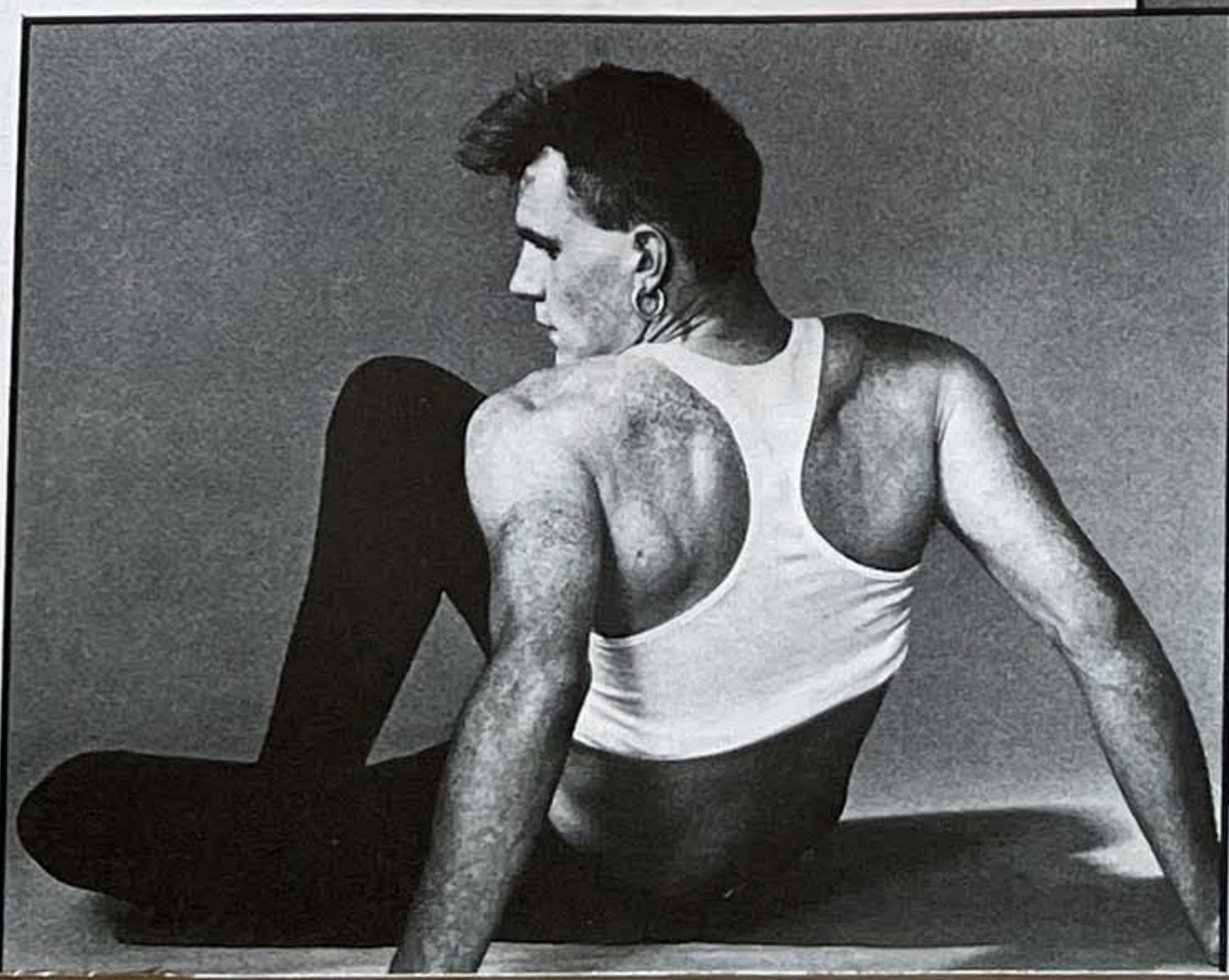
# LOOK & STYLE:

Ici : costume/gilet et pantalon en satin de laine marron glacé à rayures tennis orange (Doby Broda). Cravate orange (Doby Broda). Chemise coton à ramages orientaux (Vertiges). Chaussures « U.S. Navy » (Vertiges). Feutre marron (Gélot).





CARNET D'ADRESSES : Doby Broda : 19, rue du Bouloi, 75001 Paris. Tous les Caleçons : 26, rue du Bouloi, 75001 Paris. Jean-Paul Gaultier : Kashiya, 147, bd St-Germain, 75006 Paris, Biba, 18, rue de Sèvres, 75007 Paris. Twins : 42, rue Quincampoix, 75004 Paris. Vertiges : 85, rue Saint-Martin, 75004 Paris.



Ci-contre : robe de chambre en fibranne imprimée à motif cachemire sur tee-shirt et pantalon-fuseau (Tous les Caleçons). En bas à gauche : débardeur « Querelle » (Paco Rabanne chez Tous les Caleçons). En haut à gauche : costume en mohair marron/gris à manches courtes (Jean-Paul Gaultier). Chemise bleue à motif blancs (Twins). Mocassins cuir et toile (Stéphane Kélian pour Jean-Paul Gaultier).



# SCÈNES ➤ LES HALLES-PARIS

## MUSIQUE, DANSE ET FRINGUES : NOUVEAUX ENDROITS À PARIS

**ROSE BONBON.** 34, rue de la Roquette /806 69 58/ ts les jours.

**LA MANDAR'IN.** 10, rue Mandar /887 14 68/ soirées spéciales (flower power, fantômes, psyché...) ts les mardis.

**EXCENTRIC BALLROOM.** 57, rue de Seine. Soirées spéciales (Bowie, etc.) ts les mercredis.

**LE SAINT.** 7, rue Saint-Séverin /325 50 04/ ts les jours et soirées spéciales « Hypogée » avec groupes, concours, etc.

**LA MENDIGOTTE.** 80, quai de l'Hôtel-de-Ville /272 1976/ soirées spéciales le jeudi. Thèmes à découvrir.

**LE TABOU.** 33, rue Dauphine /325 66 33/ un mardi sur deux, « Acid Rendez-vous » soirées psychédéliques.

## NOUVEAUX BAINS-DOUCHES

On le disait officieusement ; c'est déjà officiel : les Bains-Douches sont devenus Les Bains. Changement de propriétaires, changements de décors mais non changement d'esprit ni d'état d'âme avec Jonathan et Hubert, les nouveaux Maîtres Nageurs. Les Bains seront toujours restaurant, concerts et discothèque.

## ET, TOUJOURS :

**CASABLANCA**, qui s'agrandit par l'adjonction du restaurant Phify's et devient le Rick's bar proposant un apéritif dînatoire, c'est-à-dire qu'on y déguste des tas de petites choses délicieuses sans faire de vrai repas. Très commode. (41, rue Quincampoix /278 82 69.)

**L'AVIATIC CLUB**, et son décor inspiré d'un sous-marin Métropolis ; avec les mêmes spécialités que le café Astaire et des brunch fabuleux. (23, rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie /278 26 20.)

**CAFÉ ASTAIRE**, en face de Beaubourg mais tranquille, chic, branché... et relax. (147, rue St-Martin /278 83 50.)

**LE FRANCOPHONE**, bar restaurant du Centre Culturel Belge de Paris. Déjeuners (env. 50 F), bières, etc. (46, rue Quincampoix /271 26 16.)

**LE MÉTROPOL**, bar, restau, vidéo ; tendance psychédélique furieusement mode. (52, rue du Roi-de-Sicile /887 14 68.)

**L'HÉLIUM**, qu'il n'est plus besoin de présenter. Toujours fidèle au poste avec Claude, son manager. Du 5-12 au 8-1, exposition Bréani, vidéos Eric Worth. (3, rue des Haudriettes /272 81 10.)

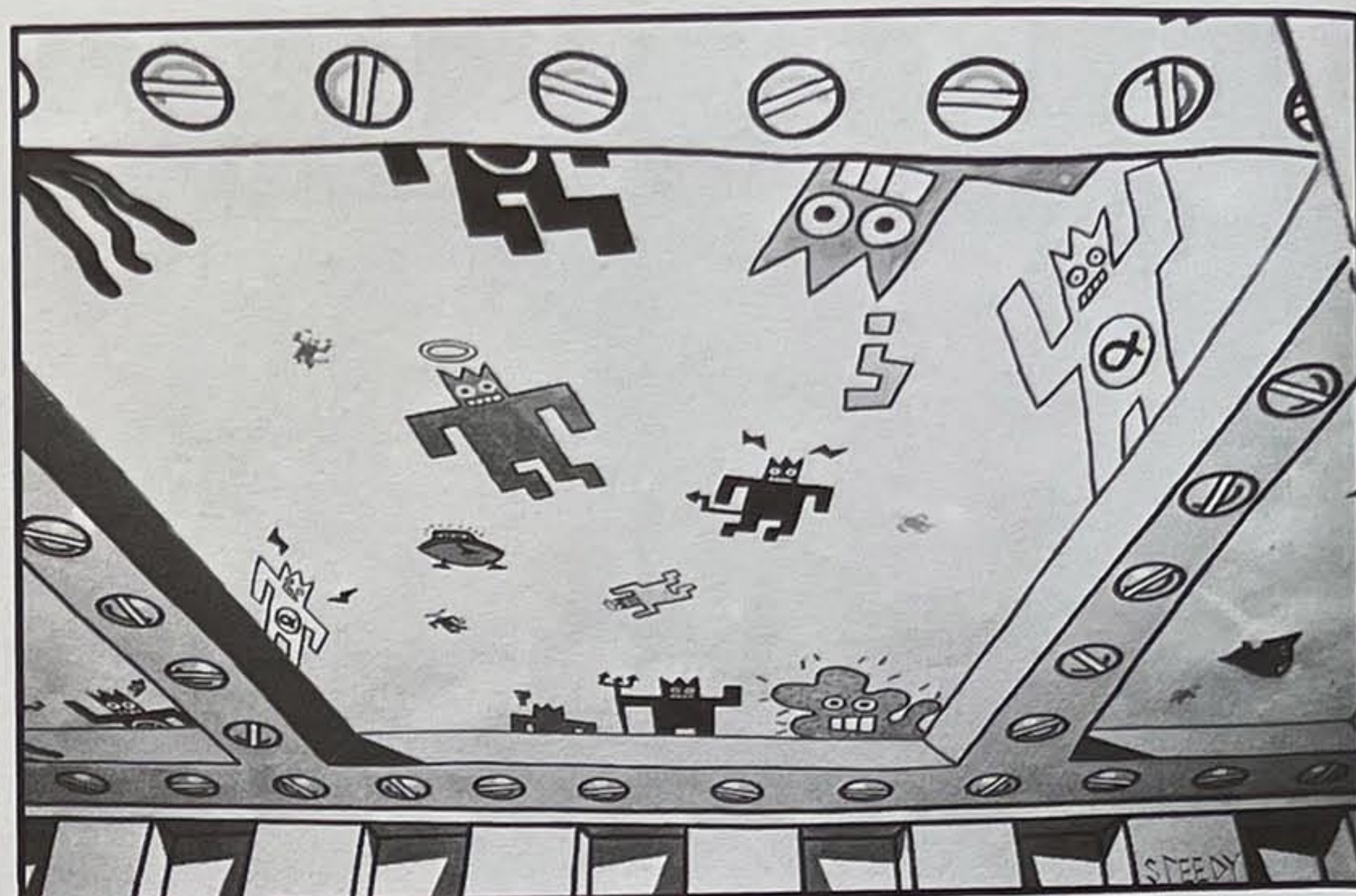
**RÉOUVERTURE :** La Sébale qui manquait tant aux accros-musicos s'appellera désormais **L'IGUANE**, sera toujours le jeudi soir à l'Opéra Night. Première représentation : jeudi 20 décembre avec Living In Texas.

## S'HABILLER CHIC ET PAS CHER

**VERTIGES :** moderne caverne d'Ali-Baba où l'on peut trouver vêtements et accessoires. Des années 20 aux années 60, de bons classiques comme les impers ultra-amples mais aussi des incursions dans les contrées psychédéliques avec les chemises et des survets de récup retailés dans des couvertures (pure laine) 50. A noter : pratique pour les fêtes, on peut louer. (85, rue Saint-Martin /887 34 64.)

**TWINS :** Comme son nom l'indique, ce sont deux sœurs jumelles qui ont monté cette très belle boutique. Certainement une des meilleures adresses des Halles pour le classique : toute la garde-robe possible, des manteaux aux costumes et aux accessoires. Les vêtements sont en si bon état qu'on n'ose pas croire qu'il s'agit de « seconde main ». (42, rue Quincampoix /278 91 34.)

**RELAX** On annonce pour janvier l'ouverture d'un centre de tanking 7 rue de



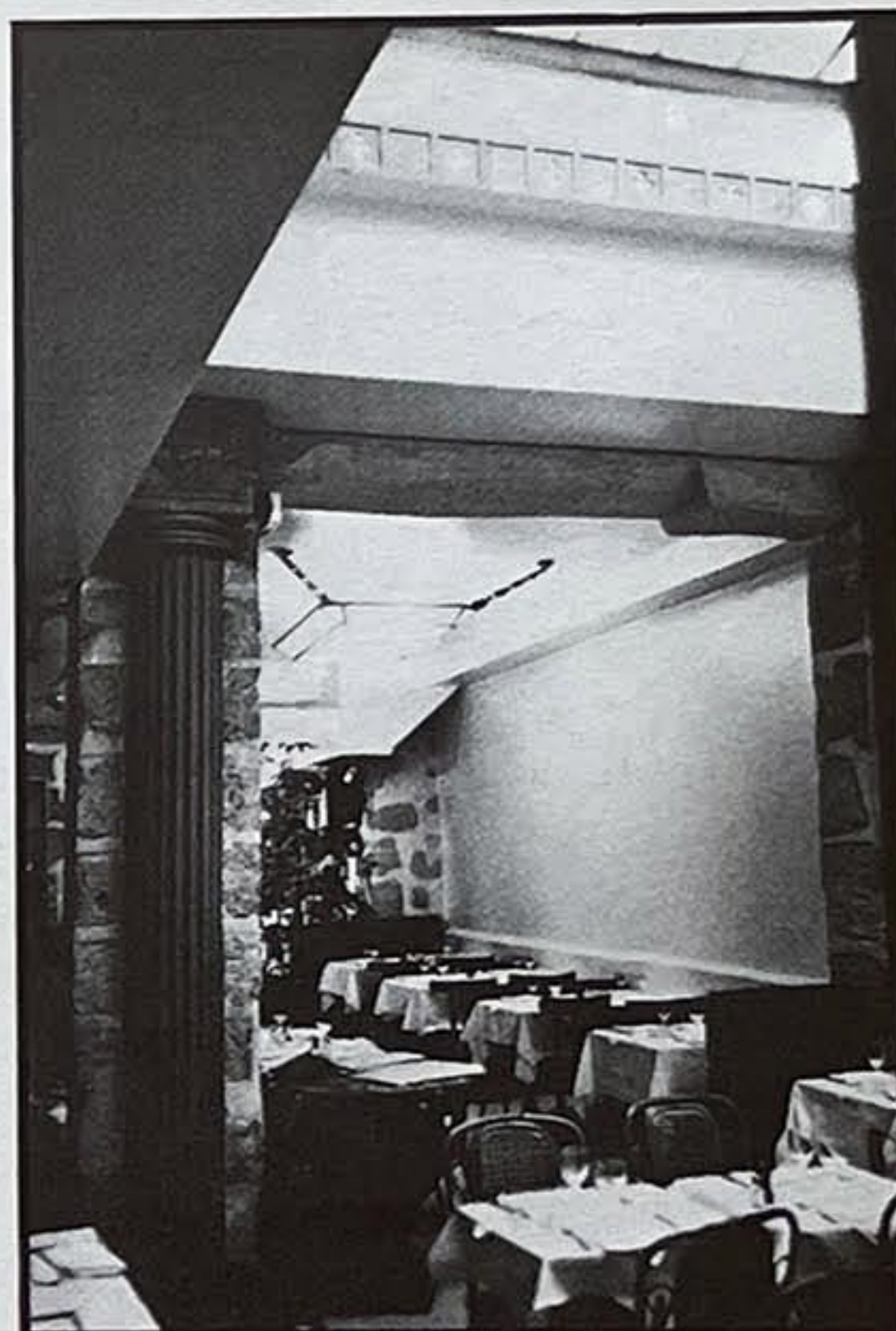
**ALPHAVILLE** présente et vend les créations de la plupart des nouveaux stylistes. On retiendra surtout le splendide plafond de Speedy Graphito envahi de petits monstres-video ricanants et dansants dans tous les sens.



**CONTRE-COURANT** est un magasin éclairé. On y trouve tous les modèles modernes et surtout cette lampe d'architecte géante que présente M. Ahad, responsable de la boutique. 3,50 m dépliée, elle existe en noir et en blanc, à la demande, en couleur au choix. (4 500 F.) A noter, Contre-Courant ouvre aussi une boutique de vêtements d'intérieur et d'accessoires pour hommes.

**VENG HOUR**, un traiteur chinois où l'on peut trouver, à emporter, salades, beignets de crevettes, pâtés impériaux et tout ce qu'on aime en chinois... aux prix chinois. On peut aussi déguster sur place et faire son marché. (Rue Rambuteau, dans les nouvelles constructions du Forum, juste en face du début de la rue Mondétour.)

**LA GALERIE DU JOUR** a été ouverte par Agnès B. dans une ancienne boucherie. Céramiques blanches pour photos « black » de Martine Barrat qui inaugurerait le lieu. Agnès B. dont les boutiques de mode squattent littéralement la rue a décidé de montrer ce qu'elle aime et, en association avec Christian Bourgois Éditeur, tous les livres publiés par ce dernier : les « best » de la modernité littéraire. Une manière agréable de mettre sa bibliothèque à jour.



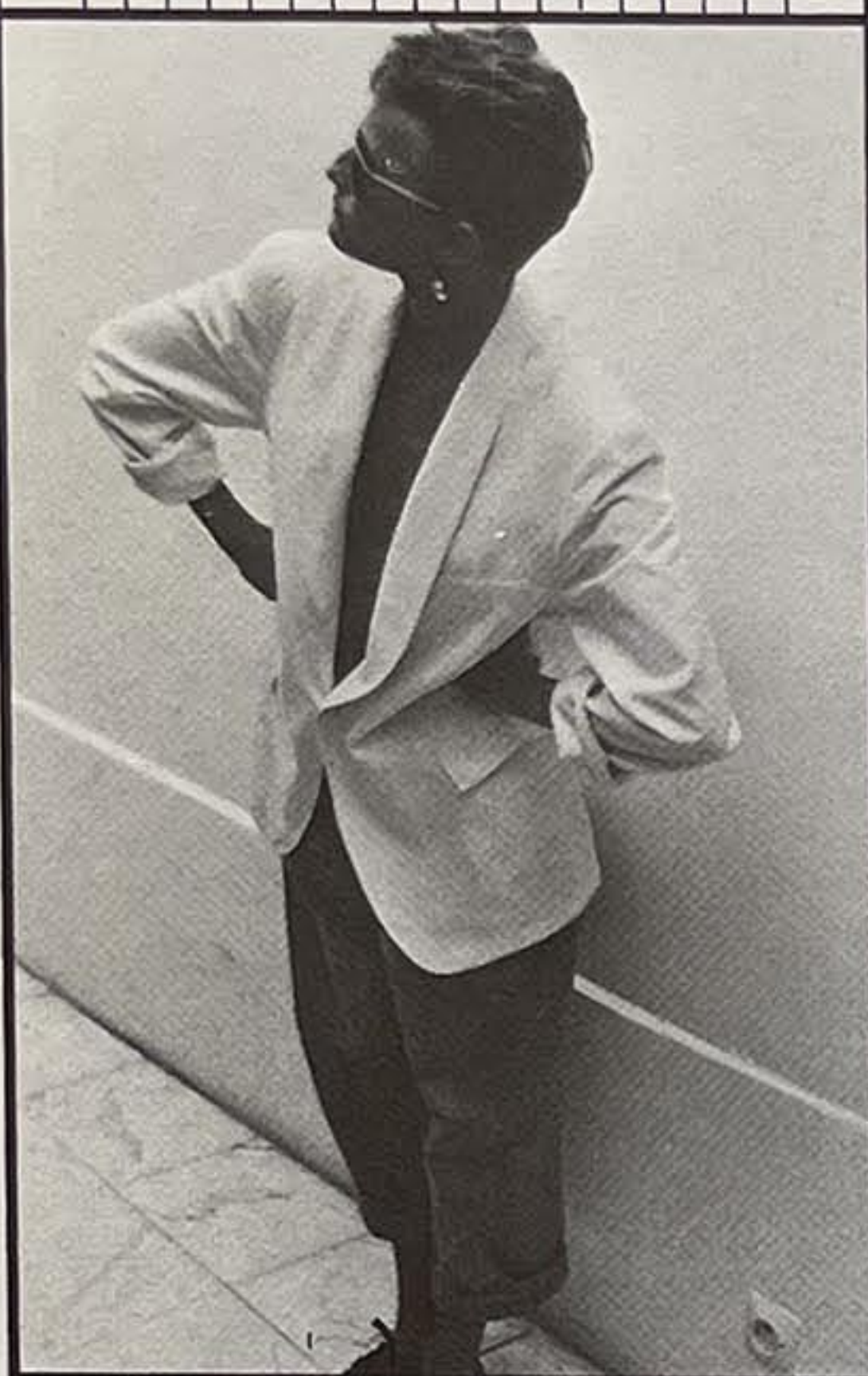
**MAGNETIC TERRASSE** est un clone de Pacific Pallissades : même ambiance californienne, même direction, presque même décor. Ouvert pour le déjeuner, à la différence du célèbre restaurant de la rue Quincampoix, il propose, le soir, outre le restaurant, sa superbe cave où l'on peut voir, sur grand écran, non pas des vidéos mais des films où le son original est remplacé par la musique... Cool.



**PREMIER ÉTAGE** fabrique et vend des bijoux luxueux et désinvoltes. L'espace, décoré par Denis Colomb, interprète le classique dans le même esprit : faux marbre et draperies théâtrales dans des couleurs soft. Un cadre couture et bohème pour des bijoux chics et mode. N.B. Premier Étage est au premier étage, n'ayez pas peur de monter...

GLORIA/JANVIER 85

TWINS



TWINS  
42 RUE QUINCAMPOIX

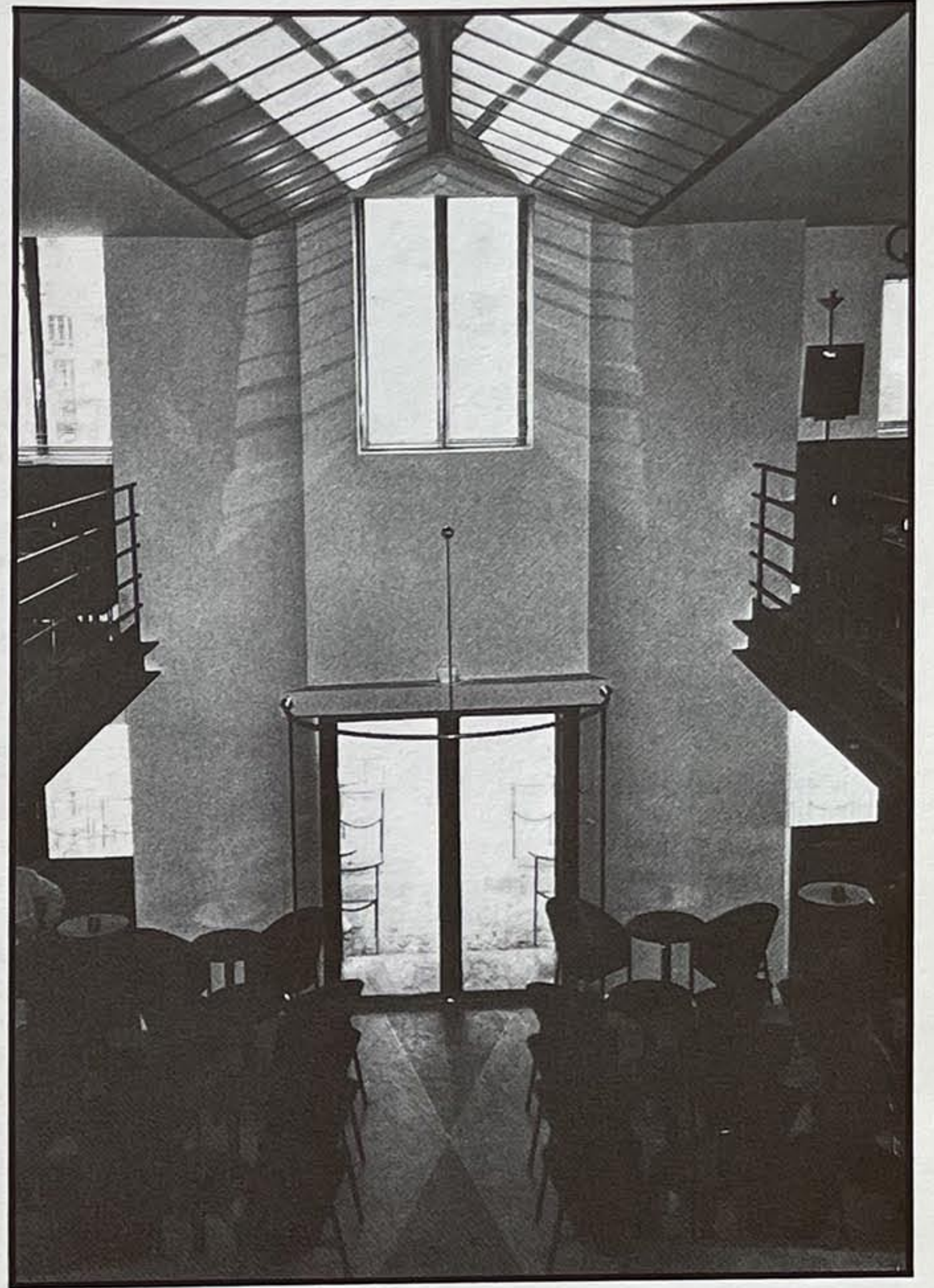
TWINS  
42 RUE QUINCAMPOIX  
75004 PARIS

278.91.34



# NOUVEAUX ENDROITS / NOUVEAUX DÉCORS

« Pour être moderne, il faut la qualité ». Ce sont ces mots de Philippe Starck, français et grand décorateur international, que résumant l'esprit et le look enfin nouveau de certains lieux des Halles. Le café Costes, Premier Étage, La Galerie du Jour, Alphaville, Magnétique Terrasse ou Contre-Courant ont en commun d'avoir un style clean. Le temps de l'étouffement est terminé : surfaces claires, espaces clairs, lignes claires. Ce mouvement prend enfin naissance dans la masse.



« Cette décoration est faite pour durer cent ans. » C'est ce que dit Jean-Louis Costes après avoir fait rénover son café, place des Innocents, par Philippe Stark, celui qui, de la Main Bleue aux Bains-Douches, de l'Élysée présidentiel aux Trois Suisses (on y trouve ses meubles dans leur catalogue) re-looke pratiquement tout y compris les pâtes alimentaires ! Granit rose pâle et vert pâle, aciers polis et miroirs discrets : les matières et les formes recréent la norme pour une neutralité non agressive qui efface l'idée mode en mettant en valeur la permanence du « concept café ». La modernité devient classique.



## CARNET D'ADRESSES :

Café Costes : Place des Innocents  
Alphaville : 107-109, rue Quincampoix  
Magnétique Terrasse : 98, rue de la Cosson-  
nerie  
Contre-Courant : 12, rue des Halles  
Contre-Courant/hommes : 40, rue Saint-  
Honoré  
Premier Étage : 55, rue Montorgueil  
Galerie du Jour : 6, rue du Jour



# MUSIQUE CHRONIQUE :



## GIL SCOTT HERON

*The Best of Gil Scott Heron*

Arista distr. Ariola

Un « Best of » d'une des grandes figures contestataires des années 70. Des morceaux rythm'n'blues célèbres : *Johannesburg* (anti-apartheid), *Angeldust* (anti-drogue), etc. Un superbe *Re-Ron* nouveau lui, électro-funk, produit par Bill Laswell, où sont évoqués ironiquement Orson Welles, Margaret Thatcher, Boy Georges, the Wizard of Oz et même Michaël Jackson.

## THE STRANGLERS

*Aural Sculpture*

Epic/C.B.S.

Come-back inattendu des hommes en noir : un concept-album pas très évident, thèmes simplistes et arrangements pompeux, quasi-symphoniques parfois. *La folie* et *The european female* ne sont plus que de lointains souvenirs. Pour toujours... ?

## OTO

*Anyway*

D.S.A./Musidisc

*Bad boy* et *Anyway*, deux plages de technopop métronomique. *Bats*, un slow hybride qui joue sur les saturations électriques. C'est le premier maxi d'Oto, paru sur le nouveau label de Nancy, Les Disques du Soleil et de l'Acier. Idéal pour les danses de minuit.

## X.T.C.

*The big express*

Virgin/Pathé Marconi

Sans doute le groupe anglais actuel qui est le plus sûr garant de l'héritage pop des années soixante. Mélodies accrocheuses, rythmes choc, humour, tout y est. Ne ratez pas la somptueuse pochette (look ferroviaire) de la première édition !

## AZTEC CAMERA

*Knife*

W.E.A.

Le changement de look est si évident qu'ils auraient presque dû changer de nom. Après la période « indie » chez Rough Trade, voici l'époque « mainstream », plus grand public, l'artillerie Warner et la production signée Mark Knopfler. Un disque élégant, charmeur et demi-teintes.

## MARVIN GAYE

*Every Great Motown Hit*

Motown/R.C.A.

On a tout dit de Marvin Gaye, jusqu'à sa mort tragique : la douceur de sa voix, les inflexions chaudes et caressantes, les succès universels comme *What's going on*, etc. Ce best of est une gâterie avec, sur la pochette, un Marvin Gaye en Père Noël black et dix-huit airs parfaitement envoûtants et swingants.

## HAROLD BUDD/BRIAN ENO

*The Pearl*

E.G./Polydor

Études du pianiste Budd traitées par les machines d'Eno. But de l'opération : détendre et relaxer l'auditeur. Les morceaux sont émaillés de cris d'insectes, de bruissements mystérieux. Un disque qui doit s'intégrer au quotidien, comme un « meuble musical » à la Satie.

## DEAD OR ALIVE

*You spin me round*

Epic CBS

Dead or Alive prend sa revanche avec ce maxi. En effet, le premier album, *Sophisticated Boom Boom* comportait une tonne de tubes en puissance. Et pour ceux qui n'auraient pas compris, le groupe remixe justement ces tubes potentiels en face B. Les mauvaises langues diront que Dead or Alive profite du succès de Divine ; ne les écoutez pas et dansez sans complexe sur ce tube.

## BRONSKI BEAT

*The Age of Consent*

London Barclay

Le triangle rose comme symbole. Bronski Beat est un groupe homosexuel et les trois membres du groupe tiennent à le faire savoir. Des textes militant donc imprimés de long en large sur les pochettes de l'album et des singles. Bronski Beat, c'est surtout une voix incomparable à fort pouvoir émotionnel. La réaction est : « qu'importe le message, l'émotion passe » ; une suite de plaintes puissantes et aériennes, aussi fragiles que ces ballons roses volant au-dessus des têtes des spectateurs lors du concert parisien.

## CULTURE CLUB

*Waking up with the House on Fire*

Virgin

Comme d'habitude, des petits tubes parfaitement calibrés aux textes naïfs pleins de bons sentiments. C'est une candeur chargée de fantasmes : tantôt dessiné sous les traits d'un bel éphèbe musclé (comme sur la pochette), tantôt en perruque rousse à la Poison Ivy ou en brune hérissée façon Siouxsie (comme dans le clip de *The War Song*). Boy Georges sussure des mélodies-loukoums au goût mielleux.

## FRANKIE GOES TO HOLLYWOOD

*Welcome to the Pleasure Dome*

Z.T.T./Island/Phonogram

Sur quatre faces emportées, fougueuses, sensuelles et magnifiquement orchestrées, Frankie nous offre le plus pur produit pop de l'année. Sur fond de perversions diverses, ambiance Satyricon et énergie irrésistible. Dans une jungle de rythmes fiévreux, Frankie, armé de tous les genres musicaux possibles, gagne sa guerre.

## U 2

*The unforgettable fire*

Island/Phonogram

Un mariage de raison entre Bono et Eno. Une approche douce du studio pour le premier, une solide caution rock pour le second. Morceaux épiques, flirts avec la dance-music, climats « ambient » et « obscure » insidieux. Un disque référence que l'on n'a pas fini d'écouter.

## THE KINKS

*Arista/Ariola*

Les bonnes recettes font toujours leur petit effet. Pochette pop'art Miss Helen/Monop' assortie à leur travail fossilisé, mais qui conserve indéniablement le charme de la tradition. Des morceaux moulés à la louche... à l'ancienne.

## ASWAD

*Rebel Souls*

Island/Phonogram

Très bel album du trio rasta anglais. Thèmes cool et ambiances contrastées, entre le reggae lancinant et la violence contenue. En prime, une reprise du grand Toots et un hommage teinté de soul à Marvin Gaye. Un autre swing.

## TALKING HEADS

*Stop Making Sense*

Pathé Marconi

Disque-charnière pour Talking Heads, compilation enregistrée « live » qui n'apporte rien de fondamentalement nouveau. Son brillant, funk luxueux pour cadres supérieurs fatigués. Et tout de même un *Psycho Killer* revu et corrigé.

## DALIS CAR

*The Waking Hour*

Virgin

Nappes mélodiques lumineuses, néo new wave soft : Mick Karn (ex bassiste de Japan) et Peter Murphy (ex Bauhaus), de beaux jeunes chics pour une musique précieuse et décorative.

## BIG COUNTRY

*Steeltown*

Mercury / Phonogram

Dans la lignée « rock héroïque » les Écossais de Big Country (avec leurs guitares/cornemuses) évoquent un univers d'usines, de réalisme social, de romantisme à la gloire du prolétariat et des grandes valeurs morales. Amen.

## BILLY BRAGG

*Brewing Up With...*

Go Discs distr. Ariola

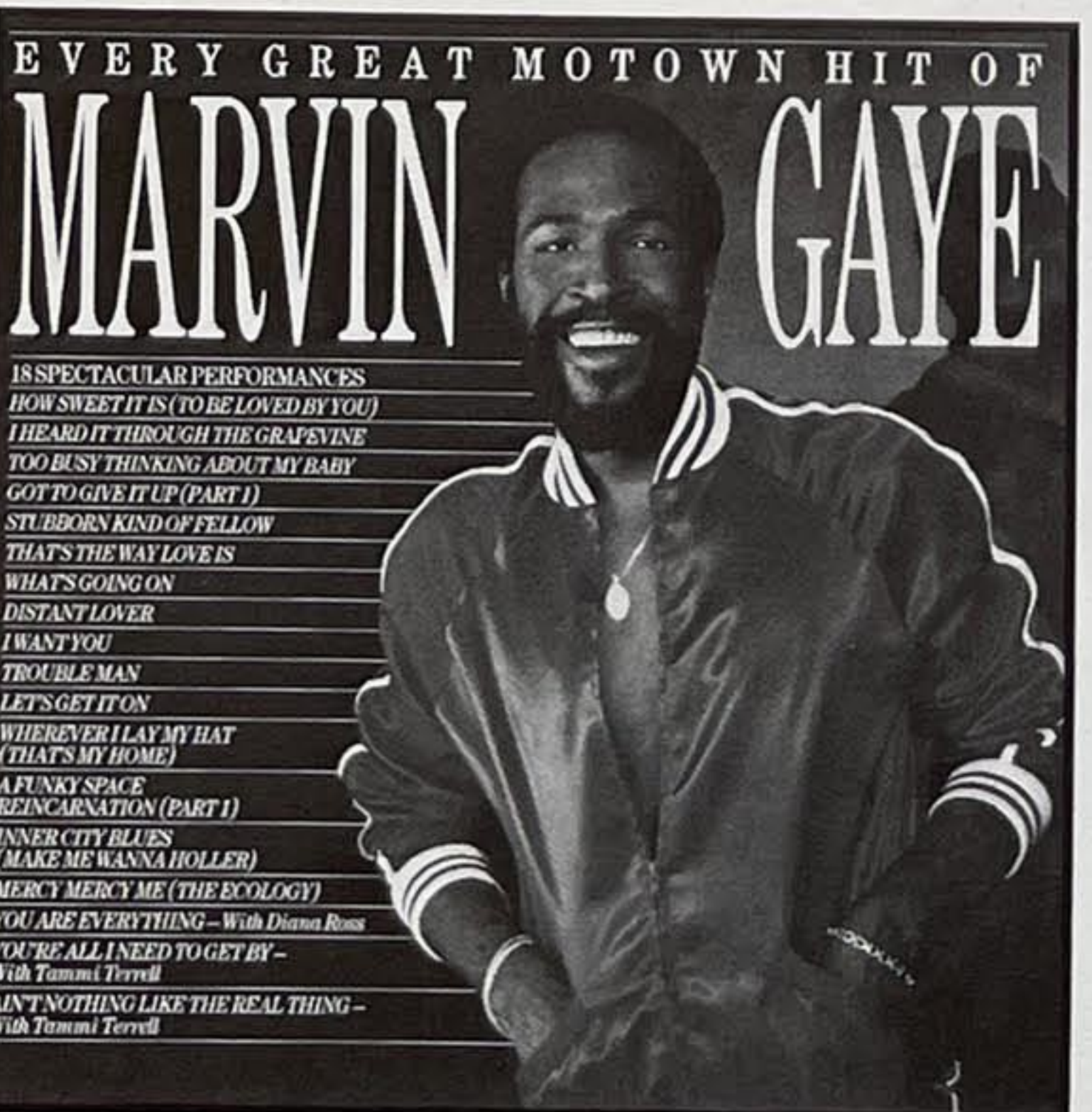
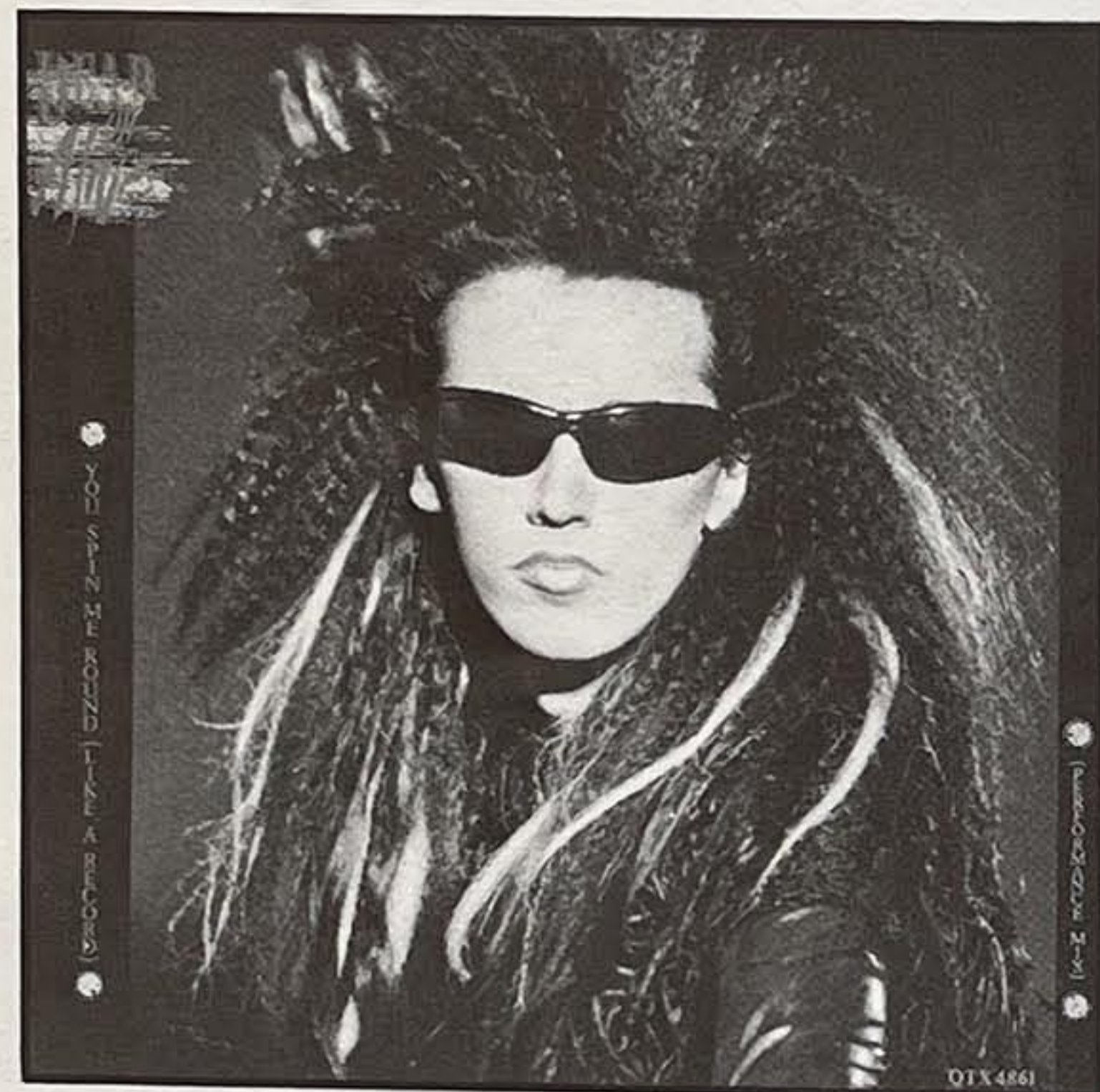
Poète des rues et des pubs, attendrissant d'idéalisme boy-scout, capable d'envolées rageuses comme de références sixties à la musique classique ; voix cassée, à la Tom Waits, brisée par les désenchantements, textes engagés. Looser jusqu'au bout.

## LLOYD COLE AND THE COMMOTIONS

*Rattlesnakes*

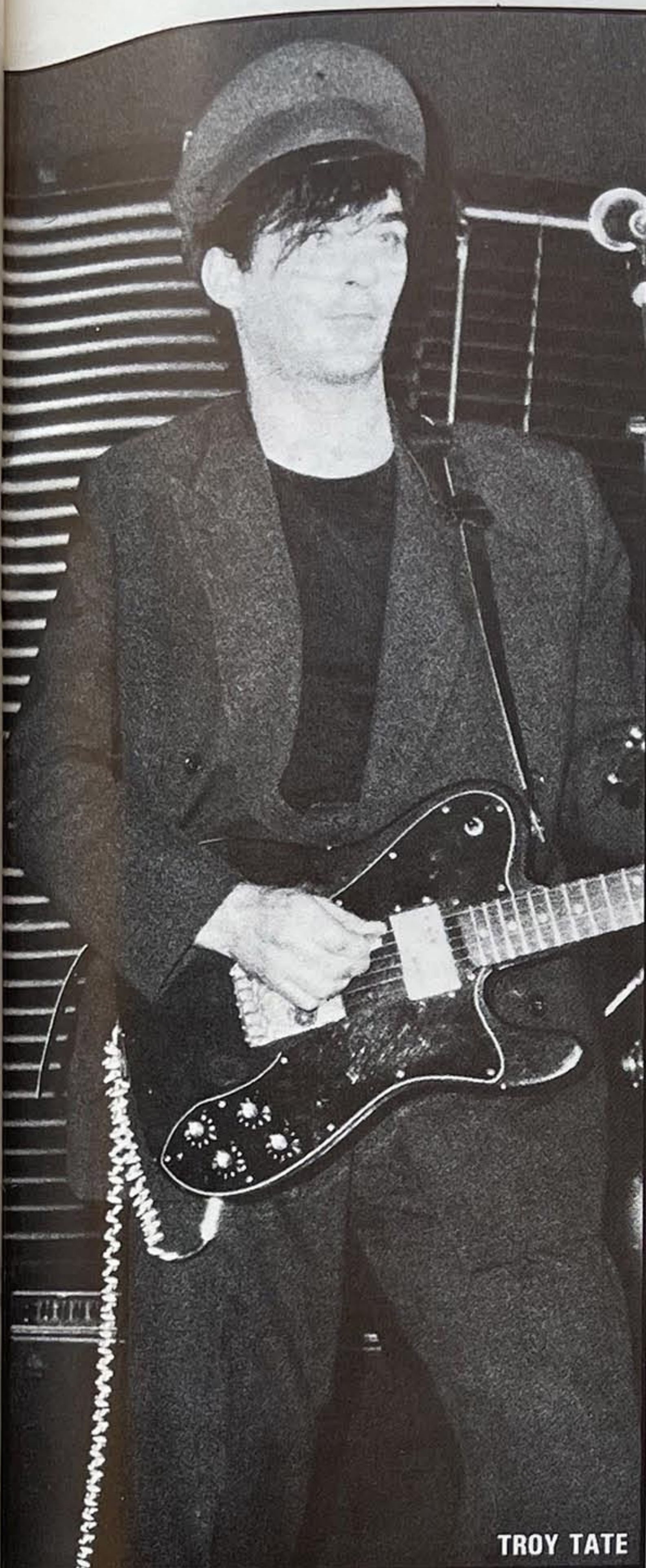
Polydor

Voix à la Lou Reed, guitariste folk, balades et grands espaces. Le nouveau beau jeune homme du rock anglais nous charme en douceur. Il recrée une époque considérée comme mythologique, celle de Dylan ou des Byrds. Rétro, sans trop...





# MUSIQUE CHRONIQUE:



TROY TATE

**TROY TATE**  
*Ticket to the dark*  
Sire / W.E.A.

Après *Love is...*, premier album paru chez Celluloïd il y a un an, Troy Tate, ancien entre autres, de Teardrop Explodes et conseiller des Smiths de la première heure, réussit une suite de titres dont tous nous semblent familiers. Empruntant tantôt aux Doors, tantôt au Velvet, ses mélodies bien ficelées nous emmènent pour un petit voyage sans risques au pays de la qualité.

**VANITY**  
*Wild Animal*  
Motown/R.C.A.

Sensualité diffuse servie par une voix ingénue, production recherchée allant du funk éthéré au rock pur et dur. Vanity a trouvé en Motown le label qui, mieux que celui de Prince lui permettra de devenir la prochaine « Dance-Music Sex Queen ».

**TANIT**  
*To Alaska*  
Divine/Madrigal France

Deuxième épisode discographique. Atmosphère sulfureuse, mots et voix d'outre-tombe de la frêle Elsa Drezner, plaqués sur un background frissonnant et métallique. Plus une curiosité, une version trafiquée du Lola des Kinks avec la complicité d'une mystérieuse star invitée...

**DER DEUTSCHE ADEL**  
*Divine/Madrigal*

Eric von Stroheim n'était ni noble ni allemand. De même ce groupe de Cologne ironiquement nommé « noblesse allemande » est composé de tchèques, de yougoslaves et d'un chanteur anglais et se situe dans la lignée de Tanit et du rock ténébreux.

**LINDA RONSTADT**  
*Lush Life*  
Asylum/W.E.A.

Une pochette « sublime » qui s'ouvre telle une boîte de chocolats sur une musique sucre d'orge. Attention au diabète. Après *What's On*, Linda Ronstadt continue sa carrière fifties avec Nelson Riddle.

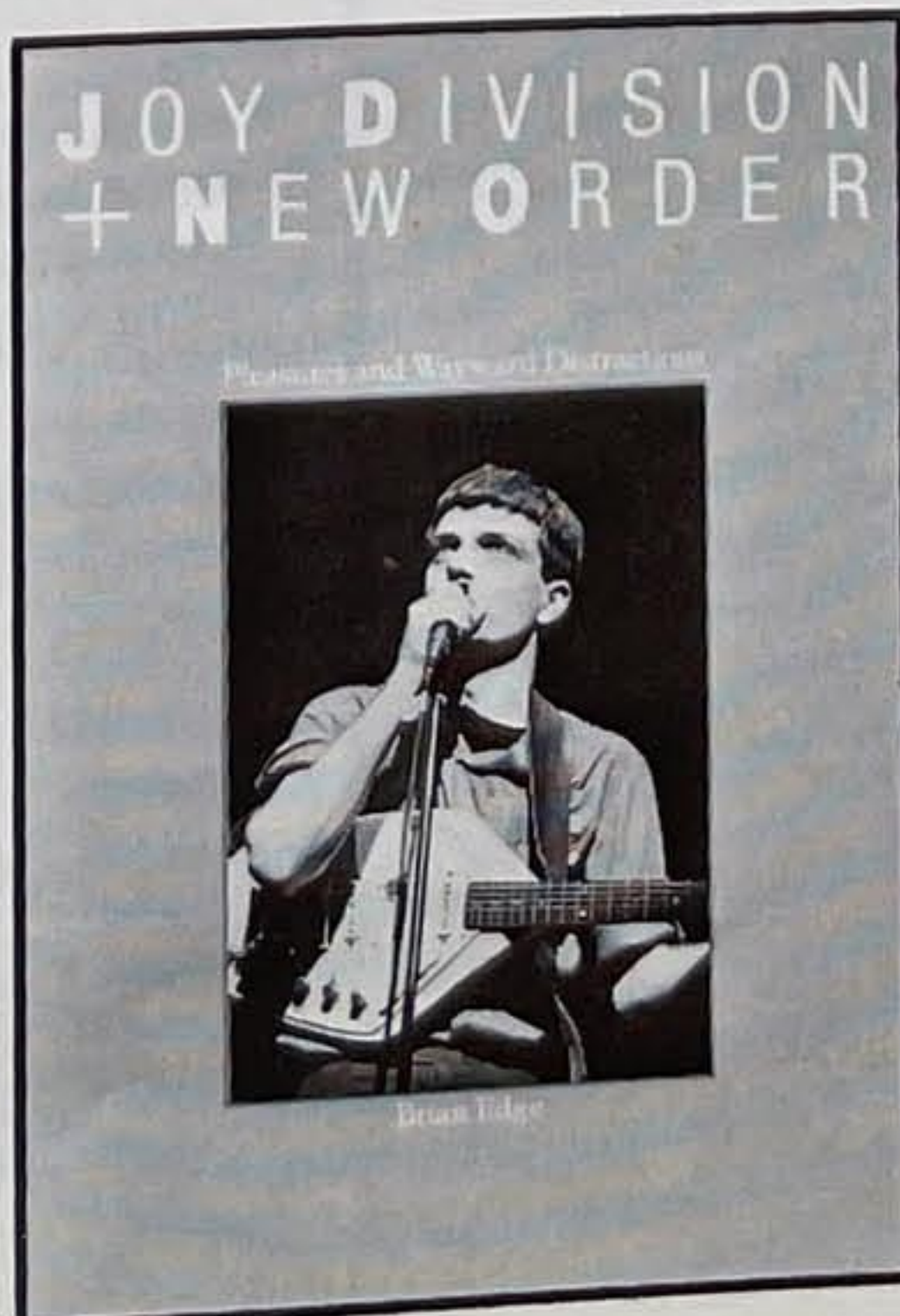
**DEVO**  
*Shout*  
WEA

Nous sommes loin de l'éblouissant « *Are we not men ?* » et de *Mongoloid* (78-79). A cette époque où la musique électronique balbutiait encore, Devo apportait à la new wave un produit des plus achevés. Six ans après la reprise bip-bip d'un *Satisfaction* désincarné et psychotique, ils s'attaquent à Jimi Hendrix et poursuivent leurs démontages satiriques à grands coups de synthés tonitrueux.

## UN LIVRE

Dès la splendide couverture signée Peter Saville, on pénètre dans l'esthétique sobre et sombre de Joy Division. Une chronologie très précise retrace la trajectoire du groupe mythique, depuis sa première formation en 1977 sous le nom de Warsaw, jusqu'aux récentes aventures funk de New Order. Panégyrique d'un groupe dont l'inspiration morbide et angoissée teinta toute la new-wave d'un reflet noir, ce recueil est illustré de nombreuses et magnifiques photos, dont d'hallucinants portraits de Ian Curtis. (B.P.)

**Mark Johnson**  
*An Ideal For Living. An History Of Joy Division*  
En vente exclusive chez « Parallèles », 47, rue Saint-Honoré, 75001 Paris.  
Ajouter au précédent livre un autre dont on peut écrire sans complexe qu'il est aussi admirable que le précédent : **Brian Edge**  
*Joy Division + New Order*  
Omnibus Press  
En vente chez « Parallèles »



## HIT PARADE / DISCOTHÈQUE AUX BAINS-DOUCHES PAR THIERRY ET PATRICK, DISC-JOCKEYS

- |                   |                                                 |
|-------------------|-------------------------------------------------|
| 1) Paul Young     | <i>I'm gonna tear your playhouse down</i>       |
| 2) Level 42       | <i>Hot Water</i>                                |
| 3) Temptations    | <i>Treat her like a lady</i>                    |
| 4) Prince         | <i>Erotic City</i>                              |
| 5) Hall & Oates   | <i>Out of Touch</i>                             |
| 6) Sheila E.      | <i>Glamorous Life</i>                           |
| 7) Scritti Politi | <i>Absolute</i>                                 |
| 8) Roy Ayers      | <i>In the Dark</i>                              |
| 9) Mtule          | <i>You are my Sunshine</i>                      |
| 10) Alicia Myers  | <i>You get the best from me (say, say, say)</i> |

GLORIA/JANVIER 85





**A**frika Bambaata, roi de la Zulu Nation ex D.J. dans le sud-est du Bronx quand Herc tenait l'ouest et Flash le centre rencontre Tom Silvermann et Arthur Baker, respectivement manager et producteur de Tommy Boy Records. Ensemble ils vont enregistrer *Planet Rock* où, pour la première fois, une ligne mélodique (le thème du T.E.E. de Kraftwerk) sera ajoutée à la base rythmique. Le choix de Kraftwerk a son importance : le rock techno-européen avait accroché les meilleurs D.J. new-yorkais. C'est ainsi que Kraftwerk, Brian Eno, Residents ou Flying Lizards se mêlaient à James Brown ou à Sly Stone.

La rencontre du techno froid venu des studios blancs européens et du dance beat-funk venu des rues noires du Bronx provoque « l'explosion la plus importante depuis le twist ».

Aujourd'hui, le son électro court-circuite toutes les musiques. Le beat de la rue passé à l'ordinateur infiltre tous les genres. Le funk noir en premier, de Prince à Chaka Khan en passant par Michaël Jackson et Diana Ross ; mais aussi le rock blanc, le jazz et l'afro. Mick Jagger, Peter Wolf, Malcolm McLaren, Eurythmics, Bowie, Springsteen, Hancock, Gill Scott Heron, Manu Dibango et bien d'autres, Gainsbourg et Axel Bauer en France, n'y ont pas résisté. Les morts n'y échappent pas : Jimi Hendrix avec Lightin' Rod et Bill Laswell, Beethoven (*5th Street Symphony*) avec V.H.B. et Puccini-Madame Butterfly ou Bizet-Carmen avec McLaren. Martin Luther King et Malcolm X, deux grands noms du mouvement politique black des années soixante, se font à nouveau entendre... en rap.

Le son électro-techno-funk d'aujourd'hui est devenu un produit « blanc », fabriqué par un petit nombre de savants fous aux commandes de machineries monstrueuses, telles que les E-mu, Fairlight, DMX, Oberheim, Vocoder, Dr Click, Prophet5, PPG, etc., et travaillé sur cinquante ou soixante pistes.

Parmi ces savants fous, Arthur Baker, est certainement un des plus importants.

Avec Tom Silvermann, fondateur du label hip-hop Tommy Boy Records et Afrika Bambaataa, Arthur Baker mélange ce qu'aiment les noirs et ce qu'aiment les blancs afin de créer un son à la foi hip-hop et new-wave. Ce sera *Planet Rock* déjà cité, interprété par Afrika Bambaataa et son Soul Sonic Force. Baker s'installe à son compte, fonde Streetwise Records et sort un nouveau tube : *Walking on Sunshine* de Rocker's Revenge. Son horizon s'élargira bien au-delà du Bronx. Sur son nouveau label, il produit une série de hits pour des artistes aussi différents que New Order (Confusion) ou Loleatta Holloway, une grosse mémé, idole des gays et une voix d'or (*Crash Goes Love*). Sur d'autres labels, il produit ou remixe dans tous les genres : Cyndi Lauper, Bruce Springsteen, Nairobi, Planet Patrol, Soul Sonic Force, David Bowie, etc.

Arthur Baker est devenu le producteur électro le plus en vue, c'est-à-dire l'ingénieur de génie d'un son électronique hyper-sophistiqué, rendu indispensable pour élargir le marché potentiel d'un disque.

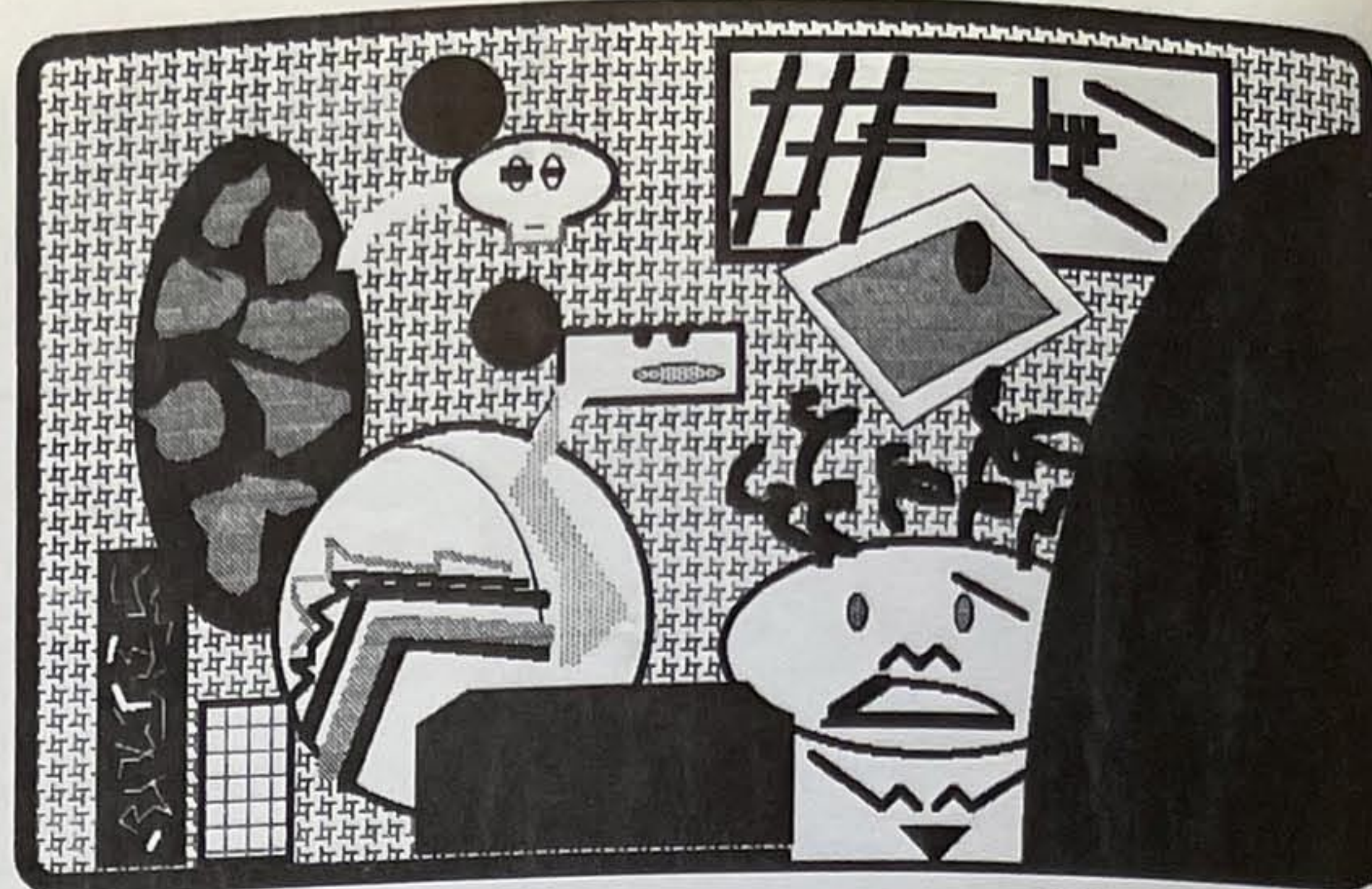
Il n'est pas seul à posséder ce don : Bill Laswell, bassiste de Material et producteur d'Herbie Hancock, Shango, Nona Hendryx, Johnny Lydon, Mick Jagger, Yellowman, est certainement son plus talentueux concurrent. De toutes façons, il était déjà un génie bien avant la mode des remix et on peut penser sans risquer de se tromper que ses productions et créations nous ménageront encore beaucoup de surprises.

Il y a aussi François Kévorkian, ex-batteur français, émigré à New York et installé chez Prelude Records qui fait danser sur des remix de U2, Yazoo, Jimmy Cliff, Ric Ocasek, Thomas Dolby, Eurythmics, D. Train, Kraftwerk, New Order, etc.

Enfin, John « Jellybean » Benitez, ancien D.J. à l'Electric Circus et au Fun House, qui remixe avec la même vigueur à peu près la même clientèle. Il vient de sortir son propre disque, produit, arrangé et remixé par lui-même, *The Mexican*, un son électro très commercial, très propre, très remix...

En août 1984, tout ce beau monde s'est réuni pour un colloque pompeusement intitulé « New Music Seminar »...

There's no business like music business.



GERBAUD. Ed. GENTIANE



## DISCOGRAPHIE

John Rocca	<i>I want it to be real</i>	Streetwise/Virgin
John Rocca	<i>Once upon a time</i>	Streetwise
Aleems	<i>Release yourself</i>	NIA Records
Beat Box Boys	<i>Einstein</i>	EMO Records
Dominatrix	<i>The Dominatrix sleeps tonight</i>	Uproar/WEA
Loleatta Holloway	<i>Crash goes love</i>	Streetwise/Vogue
Willesden Dodgers	<i>Gunsake Breakout</i>	Jive
Slack (John Robie)	<i>Slack</i>	Streetwise
Gill Scott-Heron	<i>Re-ron</i>	Arista
Keith Leblanc/Malcolm X	<i>Malcolm X</i>	Tommy Boy/Vogue
Guru (Baker Robie)	<i>Who're you stealin' from</i>	Partytime
Captain Rock	<i>The return of Captain Rock</i>	NIA Records
Captain Rock	<i>Captain Rock into the future shock</i>	NIA Records
Imperial Brothers	<i>We come to rock</i>	Cutting Records
Art of Noise	<i>Who's afraid of Art of noise</i>	ZTT/Island/Phonogram
Electro 1, 2, 3, 4, 5	<i>Compilations</i>	Streetwave
U.K. Electro	<i>Compilation</i>	Streetwave/Vogue
D.St.	<i>Megamix I</i>	Celluloid
D.St.	<i>Megamix II</i>	Celluloid
Flying Lizard	<i>Sex Machine</i>	Statik/Polydor
Beatmaster	<i>Lipservice</i>	Tommy Boy/Vogue
Planet Patrol	<i>Album</i>	Tommy Boy/Polydor
Jonzun Crew	<i>Lost in space</i>	Tommy Boy/Polydor
Akabu	<i>Watch yourself</i>	Tommy Boy/Vogue
Hashim	<i>We're rocking the planet</i>	Cutting Records
Arthur Baker	<i>Breaker's Revenge</i>	WEA
Awesome Foursome	<i>Funky Brakdown</i>	Streetwise
Dimples D.	<i>Sucker D.J.</i>	Partytime
Syncbeat	<i>Music (remix)</i>	Streetwave/Vogue
Ultimate 3 M.C.'s	<i>What are we gonna do about it</i>	Partytime
Air Force I	<i>See the light/feel the heat</i>	Partytime
Democratic 3	<i>My fellow American</i>	Streetwave
B-Boys	<i>Cuttin'Herbie</i>	Vintertainment/Vogue
The VHB	<i>Beethoven's 5th Streetsymphony</i>	Vintertainment
James Brown-Afrika Bambaataa	<i>Unity</i>	Polydor
S.P.K.	<i>Junk Funk</i>	WEA
Dépêche Mode	<i>Some great reward</i>	Mute/Vogue
Malcolm McLaren	<i>Buffalo Gals</i>	Virgin
Malcolm McLaren	<i>Madame Butterfly</i>	Virgin
Material	<i>Time out</i>	Celluloid
Manu Dibango	<i>Abele dance</i>	Carrère
Nina Hagen	<i>New York New York</i>	CBS
Eurythmics	<i>Touch, dance remix</i>	RCA
Eurythmics	<i>1984</i>	Virgin
Kraftwerk	<i>Tour de France (compilation)</i>	Capitol/EMI
Bill Laswell, Material & Friends		Celluloid





A V I A T I C  
LE RESTAURANT QUI A HO  
NTE D'ÊTRE AUSSI CONNU.  
278.26.20-23, RUE SAINTE-  
CROIX-DE-LA-BRETONNERIE-  
75004 PARIS



# VITE VITE ABONNEZ-VOUS A LIBERATION



**LIBERATION**  
FRANCE RFA  
VOTES EN STOCK

**BON A DECOUPER ET A RETOURNER AVEC VOTRE PAIEMENT A LIBERATION DIFFUSION**  
9 RUE CHRISTIANI 75003 PARIS CEDEX 18.  
640 F Un an (1200 F)  
330 F 6 mois (1800 F)  
180 F 3 mois (540 F)  
(cocher la case correspondante)\* (Préciser de libeller le chèque à l'ordre de la SNPC)

Oui, je souhaite m'abonner pour une durée de 3 mois ( ) 6 mois ( ) 12 mois ( )  
Nom.....  
Adresse complète.....  
Ville.....  
Code postal.....  
Tarifs valables pour la France.